



LE LOTUS

BULLETIN DE L'ACADEMIE

COLLEGE ST^e CATHERINE

ALEXANDRIE (Egypte)

BULLETIN

DE

L'ACADÉMIE

DU

Collège Ste-Catherine

ALEXANDRIE (Egypte)

AVRIL 1928

N° 38



A. H. Lotte

Académie du Collège Sainte-Catherine

au 1^{er} Avril 1928

BUREAU

MM. Aziz Amad, <i>Président</i>	Classe de Philosophie
William Chikhani, <i>Vice-Président</i>	Deuxième Année Com ^{le}
Jean Traroni, <i>Secrétaire</i>	Classe de Première D
Philippe Sfeir, <i>Trésorier</i>	Deuxième Année Com ^{le}
Robert Coulon, <i>Bibliothécaire</i>	Classe de Première D
Joseph Bonett, <i>Archiviste</i>	Classe de Philosophie

MEMBRES

MM. Ugo Giardina	Classe de Première D
Charles Herse	Classe de Première D
Henri Kaïm	Classe de Première D
Guy Solari	Classe de Première D
Antoine Arfanis	Deuxième Année Com ^{le}
Edouard Guessarian	Deuxième Année Com ^{le}
Bruno Lucchesi	Deuxième Année Com ^{le}
Georges Zangarakis	Deuxième Année Com ^{le}
Robert Aouad	Première Année Com ^{le}
Mario Gambi	Première Année Com ^{le}
Georges Caracostas	Classe de Seconde D
Paul Chalhoub	Classe de Seconde D
Marcel Salinas	Classe de Seconde D
Raymond Thierrard	Classe de Seconde D
Constantin Vianello	Classe de Seconde D
Georges Zimméris	Classe de Seconde D
Georges Bittar	Année prépre (Crs Com ^l)

ASPIRANTS

MM. Oswald Bucalo	Classe de Première D
René Debono	Classe de Première D
Nubar Enokian	Classe de Première D
Jean Pennavayre	Classe de Première D
Georges Domenach	Année prépre (Crs Com ^l)
Edouard Farrugia	Année prépre (Crs Com ^l)
Joseph Gennaoui	Année prépre (Crs Com ^l)
Lucien Vella	Année prépre (Crs Com ^l)
Umberto Altieri	Classe de Troisième A
Rinaldo Ambra	Classe de Troisième B
Joseph Rezk	Classe de Troisième C
Emile Amad	Classe de Troisième D
René Anhoury	Classe de Troisième D
Georges Craissati	Classe de Troisième D
Henri Tawil	Classe de Troisième D
Antoine Tawa	Classe de Troisième D

LE LOTUS

BULLETIN

de l'Académie du Collège Ste-Catherine

ALEXANDRIE, Egypte.

AVRIL 1928

N° 38

N° 1 de la 19^e Année



ALEXANDRIE

IMPRIMERIE DE L'ÉCOLE PROFESSIONNELLE DES FRÈRES

1928

LE LOTUS

BULLETIN

DE

l'Académie du Collège Sainte-Catherine

AVRIL

1928

SOMMAIRE

Echos de l'Académie. — Notre Premier Trimestre 1927-1928. — Une Séance extraordinaire. — Tournois littéraires et artistiques. — Nos Concours.

Travaux littéraires. — Un tricentenaire : Bossuet (A. AMAD). — Impression (J. TRAMONI). — Contemplation (R. AOUAD) Bourget et l'Individualisme (C. HERSE). L'Hirondelle (H. KAÏM). — François Coppée (E. GUESSARIAN). — Embarras (R. AMBRA). — Confiance (H. KAÏM). Autour du lac Léman (P. CHALHOUB). L'Enthousiasme (R. DEBONO). — En Chasse (G. ZIMMÉRIS). — L'Incendie de Smyrne (G. CARACOSTAS).

Chronique du Collège. — Dans le calme et la solitude. — Réception de M. Léon BÉRARD. — A marquer d'une pierre blanche. — Un film eucharistique. — Réception de l'Amiral BOUIS. — Conférence de M. l'Abbé DRIOTON. — Avec nos artistes. — Le Collège Saint-Marc.

Les Anciens et Amis. — Succès. — Distinctions. — Figures disparues. — *Le Coin des Anciens.*

En Marge. — Deux précieux auxiliaires de la Morale et de la Presse.



ÉCHOS DE L'ACADÉMIE

Notre 1^{er} Semestre 1927-1928



Il a été fécond. Il peut donc, à l'égal de ses devanciers, étaler avec une réelle satisfaction, les pages nombreuses de ses annales. Nous y lisons tout d'abord le résultat des élections, dans la seconde quinzaine d'octobre 1927, plaçant à la tête de notre société, un Bureau formé des meilleurs éléments parmi les membres restants ;

ce sont : MM.

Aziz AMAD, <i>Président</i> ,	de la classe de Philosophie
William CHIKHANI, <i>Vice-Président</i> ,	de la 2 ^{me} année Commerciale
Jean TRAMONI, <i>Secrétaire</i> ,	de la classe de Première D
Philippe SFEIR, <i>Trésorier</i> ,	de la 2 ^{me} année Commerciale
Robert COULON, <i>Bibliothécaire</i> ,	de la classe de Première D
Joseph BONETT, <i>Archiviste</i> ,	de la classe de Philosophie

puis, le 19 novembre, la réception de quatre aspirants :

MM. Oswald BUCALO,	de la classe de Première D
René DEBONO,	de la classe de Première D
Jean PENNAVAYRE,	de la classe de Première D
Georges ZANGARAKIS,	de la 2 ^{me} année Commerciale.

en décembre, de la même année, la réception de neuf académiciens :

MM. Antoine ARFANIS,	de la 2 ^{me} année commerciale
Georges ZANGARAKIS,	de la 2 ^{me} année commerciale
Georges BITTAR,	de la cl. prép ^{re} B (Cours C ¹)
Constantin VIANELLO,	de la 2 ^{me} secondaire A
Georges CARACOSTAS,	de la 2 ^{me} secondaire B
Paul CHALHOUB,	de la 2 ^{me} secondaire B
Marcel SALINAS,	de la 2 ^{me} secondaire B
Raymond THIEFFERD,	de la 2 ^{me} secondaire B
Georges ZIMMÉRIS,	de la 2 ^{me} secondaire B



Photo U. Dorès.

LES MEMBRES DU BUREAU
M. W. Chikhami, M. A. Amad, M. J. Tramoni, M. R. Coulon,
M. J. Bonnett, M. P. Sfeir.

au 11 janvier 1928, une séance extraordinaire ; en ce jour mémorable, notre cénacle avait l'inestimable privilège de voir un de nos meilleurs publicistes français, M. François VEUILLOT, pénétrer dans son enceinte et vouloir bien condescendre à présider une de ses modestes réunions ;

un mois plus tard, nouvelle réception d'aspirants, au nombre de onze, choisis parmi les meilleurs élèves des classes préparatoires A et B et de troisième :

MM. Georges DOMENACH,	de la classe prép ^{re} A (Cours Com ^l)	
Edouard FARRUGIA,	de la classe prép ^{re} A	—
Joseph GENNAOUI,	de la classe prép ^{re} A	—
Lucien VELLA,	de la classe prép ^{re} B	—

MM. Umberto ALTIERI, Rinaldo AMBRA, René ANHOURY, Gabriel CRAISSATI, Joseph REZK, Antoine TAWA et Henri TAWIL, de la troisième.

Enfin, ces pages nous redisent avec quelle verve et quel entrain nos séances se sont déroulées ! Et, pour clore la riche collection de ces souvenirs, elles nous donnent l'importante liste des nombreux lauréats aux différents concours proposés par *Le Lotus* de juillet dernier.

Ce raccourci, quelque peu étriqué, d'un semestre aussi chargé, en révèle cependant assez à qui connaît notre œuvre ; il lui apprendra une fois de plus, que l'académie St.-Jean-Baptiste a été cette année ce qu'elle a été les années précédentes, c'est-à-dire fidèle à toutes les traditions du passé ; qu'aujourd'hui comme hier le recrutement de ses membres s'est fait dans les meilleures conditions, et a tourni des sujets de toute première valeur ; que les travaux donnés ont été soignés et nombreux ; que la critique — l'âme de nos réunions — n'a rien perdu de son acuité d'antan, que son domaine s'est même élargi et accuse, de la part de ses favoris, l'habitude d'une joute au mordant que rien ne saurait affaiblir ; qu'enfin, elle finit en apothéose et au collègue Sainte-Catherine sa première période d'existence, qui compte quarante années depuis sa fondation, pour commencer en octobre prochain, dans la belle et spacieuse salle qui lui est ménagée au collège Saint-Marc, la dernière décade d'années qui la sépare de ses Noces d'or.

LE SECRÉTAIRE



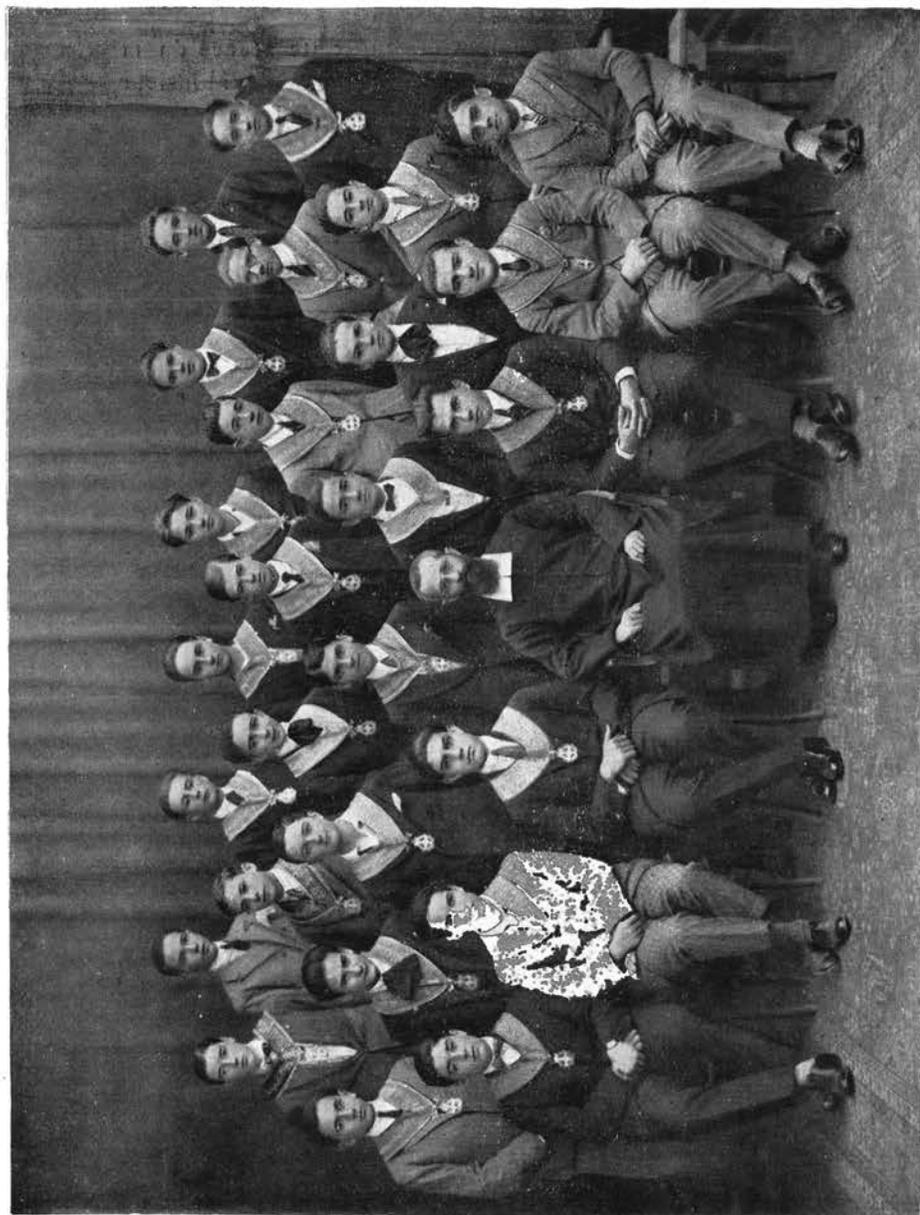


Photo U. Dorès.

LES ACADÉMICIENS

- Au 1^{er} Rang :* MM. R. Coulon, J. Tramoni, A. Amad, W. Chikhani, P. Steir, J. Bonnett.
Au 2^{me} Rang : MM. G. Bittar, M. Salinas, R. Thierard, V. Calvi, G. Caracostas, N. Enokian, P. Chalhoub.
Au 3^{me} Rang : MM. U. Giardina, E. Guessarian, H. Kaïm, C. Herse, R. Aouad, B. Lucchesi, R. Stéfani.
Au 4^{me} Rang : MM. O. Bucalo, M. Gambi, G. Zangarakis, G. Solari, C. Vianello, R. Debono.

Une séance extraordinaire

Oui, extraordinaire et mémorable que cette séance du 11 janvier dernier, placée sous la haute présidence de Monsieur François VEUILLOT, président du syndicat des journalistes français, attaché à la corporation des publicistes chrétiens, membre — et membre très actif — du comité directeur de la scène française, et, surtout, issu de la belle lignée des Veillot, fils d'Eugène Veillot, écrivain, et neveu de Louis Veillot, le plus grand journaliste du XIX^e siècle.

Ainsi donc, quel honneur pour notre modeste société que de compter, une fois de plus, dans son histoire superbement illustrée jusqu'à ce jour, le privilège insigne de se voir désignée à l'attention d'un publiciste de marque ; aussi, s'est-elle mise en frais d'éloquence et de décors ; et, pour la circonstance, a-t-elle cherché à faire pour le mieux.

Au jour dit, et au grand complet, tous les membres titulaires et aspirants, ceux-là portant en sautoir le grand cordon vert et la médaille d'argent, remplassaient la salle académique.

On procéda comme aux jours des séances régulières.

Après la prière d'usage, M. le Secrétaire donna connaissance de l'ordre du jour :

*Lecture d'un chapitre des statuts par M. le Vice-président.
Compte-rendu de la dernière séance.*

Présentation et critique des travaux de :

MM. Jean TRAMONI, *Impression*.

Robert COULON, *Légende évangélique*, de F. Coppée, débit.

Henri KAIM, *L'Hirondelle*, poème lu pas son auteur.

Tout alla pour le mieux jusqu'à la critique.

Quant à la critique, elle débuta timidement, marcha *piano*, *piano*, craignant les maladresses, les faux pas, s'attardant sur des *lapses*, des peccadilles, puis, s'enhardissant, *rinforzando*, prenant tous les tons de l'aigre et du doux, la voix prit alors de l'ampleur, grandit, frappa fort, frappa juste quelquefois ; enfin, en *crescendo* parvint au *fortissimo*, puis glissa au *diminuendo* jusqu'au *morien-do*, pour permettre à l'élite assemblée d'ouïr, dans le silence le plus profond, la parole du Maître ; effectivement, M. F. VEUILLOT se leva et parla.

Après avoir remercié en termes chaleureux, M. le Président de son remarquable discours, surtout de cette partie où il a su, par des paroles vibrantes mettre en si belle lumière la grandeur

et la beauté du génie littéraire, artistique et surtout moral de la France, il dit toute son admiration pour l'œuvre des Frères en Egypte, à Alexandrie et au collège S^{te}-Catherine, et plus particulièrement pour l'institution si efficace de ce groupement littéraire dont l'idéal est le perfectionnement de la langue française ; puis, au sujet de la lecture des deux premiers chapitres des statuts de la société, M. F. VEUILLOT fit part de sa très vive satisfaction pour l'à-propos avec lequel notre société faisait passer la formation morale avant la formation littéraire, et il ajouta que cela était dans l'ordre, car que vaut un écrivain même de talent, s'il ne possède pas l'élevation de l'âme, la noblesse du caractère ? Quelle beauté pourra-t-il donner à son œuvre, si cette beauté ne s'inspire de la délicatesse de



M. François Veillot.

ses sentiments et de la pureté de ses mœurs ? Elle ne sera, tout au plus qu'une beauté froide qui n'impressionnera pas, qui ne rayonnera pas. Une œuvre ne vaut que par le bien qu'elle peut susciter autour d'elle. Puis il ajouta : « Ce qui m'a frappé en entrant dans votre salle, c'est la place que vous avez su donner au portrait qui représente non seulement un écrivain de marque, une des plus belles figures qui ont illustré nos chaires universitaires, mais encore un homme de foi ardente, un apôtre de la charité, voire un saint, — puisque la cause de sa béatification vient d'être introduite à Rome — et que l'on nomme Frédéric Ozanam. Oui, à droite et à gauche de la porte d'entrée, j'ai aperçu les bustes de deux poètes éminents : Lamartine et V. Hugo, mais au-dessus, les dominant, celui qui a été le fondateur des Conférences de S^t-Vincent de Paul. »

Puis, passant à ce qu'il a si spirituellement appelé : la critique de la critique, il dit : « Mes chers amis, vous êtes sévères dans les jugements que vous portez sur le travail de vos collègues. Vous avez trop le souci du détail ; la moindre faute est saisie au passage ; elle ne saurait passer inaperçue ; ces faiblesses dans le style, ces vétilles grammaticales ne sont pas assez sérieuses pour atteindre la valeur intrinsèque d'une œuvre littéraire : il serait plus utile et partant plus formateur, de projeter des vues d'ensemble sur l'œuvre présentée, et traduire l'impression ressentie au moment de sa lecture ; par là l'esprit s'élève, s'étend, voit plus clair et exprime un jugement plus sûr.

« Je félicite sincèrement votre collègue Jean TRAMONT pour l'excellent travail qu'il nous a lu. Pour ma part, je puis dire que la description vivante qu'il a faite de cette partie des Alpes du Dauphiné que je connais particulièrement, m'a donné l'impression exacte de sa réelle vision. Votre collègue a un joli talent de descriptif.

« Je loue, non moins sincèrement, votre collègue Robert COULON et cela pour deux raisons : tout d'abord pour le choix du morceau ; le poème intitulé *la Légende Evangélique* de F. Coppée, d'inspiration élevée, est parfait en son genre et bien propre à mettre en relief les heureuses dispositions d'un déclamateur excellent ; puis, du bonheur avec lequel votre collègue a su rendre, avec les intonations voulues, les sentiments propres à chacun des acteurs de cette légende ; Robert COULON a une âme et il sent.

« Tous mes compliments à votre jeune poète H. KAIM. Son travail est presque parfait ; c'est délicat, mélancolique et même profond. Le rythme qui est harmonieux et qui nous a vraiment charmés, n'est pas pour voiler, pour diminuer l'idée poétique qui s'exprime avec élégance ; il l'élève et la grandit. Quant à savoir s'il existe un rapport entre le petit poème de votre collègue et certaines poésies de Verlaine, je ne crois pas qu'il soit prudent de tenter le rapprochement, car il soulèverait une critique interminable. Il suffit que vous sachiez — et d'ailleurs vous l'avez constaté aussi bien que moi — que ce poème des *Hirondelles* dénote une heureuse inspiration mise en valeur par des qualités qui font les vrais artistes. »

C'est sur cette dernière critique que la séance prit fin, et pourtant nous aurions voulu la voir se prolonger, afin de rester longtemps encore sous le charme d'une telle parole ; mais il fallut brusquer la conclusion d'un entretien dont les idées littéraires, chrétiennes et françaises resteront à jamais gravées dans nos jeunes âmes d'adolescents si avides des lumières de la vérité.



Tournois littéraires et artistiques

Concours de Versification

C'est à force de forger qu'on devient forgeron ; ce proverbe si banal pour avoir très souvent frappé nos oreilles, est prouvé une fois de plus par les nombreux candidats qui se sont présentés à notre dernier concours de poésie.

Plus de cinquante concurrents ont brigué l'honneur de la palme, voire d'une simple mention de débutant modeste ; malheureusement d'aucuns ne se sont pas fait scrupule, dans leur impatiente ardeur de constater très tôt une glane importante, de mêler, aux quelques rares fleurs qu'ils nous réservaient, l'herbe folle, l'ivraie, l'épine même.

Cependant, parmi cette moisson d'éléments si divers, qu'il nous soit permis de cueillir, ici et là, quelques fleurs des plus belles pour les offrir à nos chers lecteurs.

L'Hirondelle.

Le printemps refléurit de sa brise légère
Le flanc de la colline et l'herbe du vallon ;
Du Renouveau qui naît, je suis la messagère,
J'annonce les beaux jours de la belle saison.

Je suis gaie et je viens, d'une voix printanière,
Raviver les bois morts de ma douce chanson ;
Je suis vive, et mon aile au sein de la clairière
Rase l'herbe et la fleur, sur l'eau jette un frisson.

Oh ! bien peu me suffit : une graine oubliée,
Les débris d'un insecte, une goutte attardée,
Une houppé de laine, un rayon de clarté ...

A moi l'espace entier, les monts et la lumière !
A moi les vents légers et le coin de chaumière !
A moi l'azur ! à moi surtout la liberté !

T. DIB

(*Mention Très Bien*).

L'Hirondelle.

Gracieuse et légère,	La moindre graminée,
Je suis la messagère	La goutte de rosée,
Du printemps qui revient ;	La laine du buisson,
Je suis vive et suis frêle,	Sont les dons que me donne
Car je suis tout en aile	La Providence bonne
En l'empire aérien.	Pour dire ma chanson.

A moi le vent qui grise,
La caresse de brise,
Le ciel plein de clarté ;
A moi la mer immense
Et son flot d'un bleu dense,
A moi la liberté !

MAX

(*Mention Bien*).

L'Hirondelle.

Je suis du gai printemps la preste messagère ;
J'apparais dans les cieus quand la brise légère,
En semant dans les prés l'émeraude et les fleurs,
De la belle saison annonce les splendeurs.

Dans l'angle obscur d'un toit ou dans un frais bocage,
Je charpente mon nid : là, ne crains point l'orage.
Pour clamer mon bonheur et chanter mes amours,
Le moindre vermisseau me contente toujours.

A moi le grain de mil, à moi la laine fine
Qu'une neuve toison abandonne à l'épine !
A moi les vents légers, le jour limpide et pur !
A moi le bleu des mers ! à moi du ciel l'azur !

A moi les bois, les airs, les eaux et la lumière !
A moi l'espace immense et la nature entière !
A moi l'onde et les fleurs et la franche gaité !

A moi surtout la liberté !

A. BANDELLI

(*Mention Bien*).

L'Hirondelle.

Du doux printemps qui reparaît	Ce peu que m'offre la Nature,
Je suis l'heureuse messagère ;	Est trop pour moi. Merci ! Merci !
Je suis gracieuse et légère	Mais en revanche, à moi l'espace !
Et tout le monde me connaît.	A moi les prés et les ciels clairs !
Je suis frêle, mais gaie et vive ;	A moi la lumière, les mers !...
Peu me suffit pour que je vive,	Jamais mes ailes ne se lassent
Et ce peu, c'est le Créateur	A moi les arbres et les fleurs
Qui me le donne en bienfaiteur.	Où va nicher la gent ailée ;
La moindre goutte de rosée,	A moi la laine déchirée !
Le plus petit des mouchérons	A moi des poètes les cœurs !
C'est tout pour me voir disposée	A moi le cajolant zéphire,
A faire entendre mes chansons.	Les jours vêtus de pureté,
Un coin de toit loin du murmure,	Et les flots bleus où je me mire !
Un nid dans un bosquet fleuri,	A moi surtout la liberté !

CHARLES HERSE

(*Mention Bien*).

Où vont les fleurs ?

Où vont les lis d'argent, les belles roses blanches,
Les glycines lilas qui fleurissaient ces branches,
Les immortelles d'or, les corbeilles de fleurs ?
Mais où donc allons-nous toutes, mes pauvres sœurs ?

Je suis le myosotis ; j'ai fleuri près des sentes
Où flottaient les parfums des pousses odorantes ;
Ma tige est gracieuse, et mon front tout d'azur
Fait songer à l'étoile éclosée au sein obscur
Des jardins de la nuit .. Au sortir du collège,
Un bel enfant me prit, car j'ai le privilège,
— Moi, fleur du souvenir — de la franche amitié
De vanter la douceur, d'évoquer les promesses.
Ma mission remplie, un jour plein de tristesse,
Je mourus sans avoir excité la pitié.

Et depuis, c'est en vain qu'en plaintes je m'épuise,
Car, triste, j'erre seul aux caprices des brises ;
Je m'en vais sans retour où se perdent les fleurs...
Mais où donc allons-nous toutes, mes pauvres sœurs ?

Je ne sais, dit la rose en relevant la tête,
Pourtant je suis des fleurs la reine, on me fait fête ;
J'éclate sur ma tige au lever des matins ;
Ma corolle est parfum, j'embaume les jardins ;
Je fleuris les salons ; j'orne les têtes blondes ;
Mes pétales parfois voguent au fil des ondes

Qui s'irisent alors des feux du diamant ;
Mais, hélas ! un beau soir, glissant d'un front de reine
De qui je rehaussais la beauté souveraine,
Je fus en un instant foulée horriblement.

Et depuis, c'est en vain qu'en plaintes je m'épuise,
Car, triste, j'erre seule aux caprices des brises ;
Je m'en vais sans retour où se perdent les fleurs...
Mais où donc allons-nous toutes, mes pauvres sœurs ?

Mais où donc allons-nous, répéta sur sa tige
Le calice d'argent du lis pris de vertige.
Je fleuris les autels, j'ajoute à leur beauté ;
L'éclat de ma blancheur dit à tous pureté.
Après avoir grandi superbe en la vallée,
Je m'étale aux pieds de la Vierge Immaculée ;
Enviably est mon sort puisque délicieux,
Mon sublime parfum, dans l'ombre solitaire,
Monte suave et doux, ainsi qu'une prière
Qui réjouit le cœur de la Reine des Cieux.

Mais, fleur, j'ai dû subir le sort de mes compagnes,
Car, triste, j'erre seul à travers les campagnes ;
Je m'en vais sans retour où se perdent les fleurs...
Mais où donc allons-nous toutes, mes pauvres sœurs ?

Mes sœurs, écoutez-moi, s'exclama l'immortelle
Doucement inclinant l'or de sa tête belle ;
Je suis la fleur des morts et meurs sur un tombeau ;
Comme vous j'ai chanté le printemps, le ciel, l'eau ;
Je croyais que la vie était délire, ivresse,
Mais, hélas ! comme vous, j'ai perdu ma jeunesse,
J'ai perdu mon éclat ; oui, j'ai vu se flétrir
Mes pétales tombant emportés dans l'espace,
Sans laisser après eux de ma fleur nulle trace ;
Ainsi que les mortels, mes sœurs, il faut périr.

Mais, quand aura cessé de nos feuilles la ronde,
Il restera de nous, légères, vagabondes,
Une poussière fine, odorante devant,
O mystère ! voler où soufflera le vent.

Il est un Ange au ciel, dit la vieille légende,
Par l'Éternel chargé de parcourir la lande,
Les prés, le val, les monts, à la suite du vent,
Afin de recueillir, en des coupes d'argent,
Cette essence de fleurs, cette poussière fine
Faitte de roses d'or, de lilas, d'aubépine,
De pervenches, d'iris, de lis et de jasmins,
Pour servir à sabler les célestes jardins.

RENÉ. (*Mention Très Bien*)

Ont obtenu la Mention *Assez Bien* :

MM. R. AOUAD, C. BADAOUI, V. BENVENISTE, O. BUCALO,
R. COULON, R. DEBONO, N. ENOKIAN, R. GHIPELY, U. GIARDINA,
V. HALMONÉ, C. HERSE, A. LUCACI, E. NAHAS, J. PENNAVAYRE,
M. SALINAS, J. SCURMANN, G. SOLARI et J. TRAMONI.

Concours de Déclamation

PREMIER CONCOURS (Novembre 1927)

Classes Modernes et Commerciales

(12 Concurrents — 4 Lauréats)

MM. Robert COULON		MM. Paul ZOUROS
Georges ZIMMÉRIS		Guy MISHELLANY

Classes de Troisième

(21 Concurrents — 4 Lauréats)

MM. Edouard CASSAR		MM. Georges MATRAGI
Victor COHEN		Charles LUZIANOVICH

Classes de Quatrième

(18 Concurrents — 4 Lauréats)

MM. Antoine PIPERCOU		MM. Alexandre GINNA
César ADÈS		Louis DJANDJI

Classes de Cinquième et de Sixième

(28 Concurrents — 10 Lauréats)

MM. Lucien AOUAD		MM. Georges DAHAN
Pierre FARAHI		Jean LUZIANOVICH
Jacques LEVATON		Jules SÉNÈS
Joseph BITTAR		Ugo SANGUINAZZI
Mario MOYAL		Marcel MALAK

Classes de Septième et de Huitième

(25 Concurrents — 11 Lauréats)

MM. Raymond MASSABKY	MM. Jean VIRET
Raymond ZACAROPOLLO	Joseph DJANDJI
René AOUAD	Antoine NAGGIAR
Jean LUBICZ	René RODI
Dimitri SCHOEPPING	Arthur FITENI
M. Roger KHERALLA	

Classes de Neuvième, de Dixième et Enfantine

(18 Concurrents — 10 Lauréats)

MM. Boris BATAGELLI	MM. Jean KALOS
Richard SCHWARZ	Elis TAWA
Victor LEVATON	Antoine SCHEIN
Albert NAHMIA	Jean LÉVY
Abbas CHARAWI	Abdou SAAD

DEUXIÈME CONCOURS (Février 1928)

Classes Modernes et Commerciales

(21 Concurrents — 8 Lauréats)

MM. Robert COULON	MM. Georges ZIMMÉRIS
Georges BITTAR	Edouard GUESSARIAN
Guy MISHELLANY	Raymond THIERRARD
Philippe SFEIR	Paul ZOUROS

Classes de Troisième

(17 Concurrents — 6 Lauréats)

MM. Raoul ROSENTHAL	MM. Edouard CASSAR
Charles LUZIANOVICH	Joseph SUCKARIEH
Jean VOUCOULOW	Georges MATRAGI

Classes de Quatrième

(11 Concurrents — 4 Lauréats)

MM. Antoine PIPERCOU	MM. César ADÈS
Raymond ARCACHE	Louis DJANDJI

Classes de Cinquième et de Sixième

(17 Concurrents — 10 Lauréats)

MM. Jacques LEVATON	MM. Joseph BITTAR
Lucien AOUAD	Ugo SANGUINAZZI
Pierre FARAH	Albert HALIFI
Jean LUZIANOVICH	Antoine DJANDJI
Jules SÉNÈS	Georges DAHAN

Classes de Septième et de Huitième

(26 Concurrents — 13 Lauréats)

MM. Raymond MASSABKY	MM. René RODI
Jean LUBICZ	Sobhi ASSAAD
Joseph DJANDJI	Emile HOMSY
Raymond ZACAROPOULO	Roger KHERALLA
Abdou SAMI	Aristide TSYKALAS
Georges TAWA	Robert BENVENISTE

M. Antoine NAGGIAR

Classes de Neuvième, de Dixième et Enfantine

(7 Concurrents — 4 Lauréats)

MM. Jean KALOS	MM. Georges ATTARD
Elie TAWA	Victor LEVATON

Concours de Photographie

(14 Concurrents — 4 Lauréats)

MM. Joseph RADOUAN	MM. Guy SOLARI
Victor CALVI	LÉON MANSOURIAN

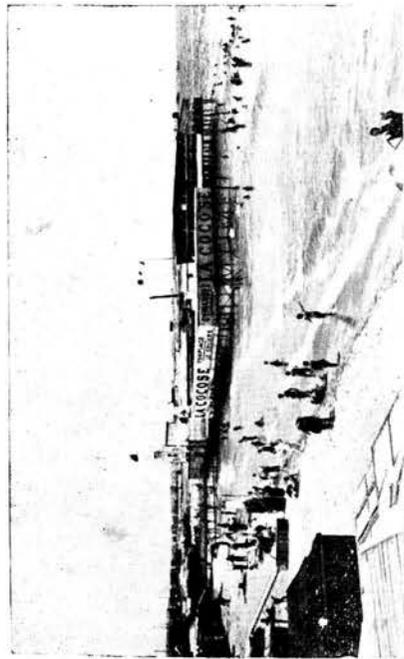
Mention :

M. Henri KAÏM	M. A. LUIDJI
M. André NAMETALLAH	



SUR LE PASSAGE DE S. M. LE ROI FOUAD I^{er}

Photos G. Solari. (Photos primées).



Chatby-les-Bains.

Photo V. Calvi.
(Photo primee).



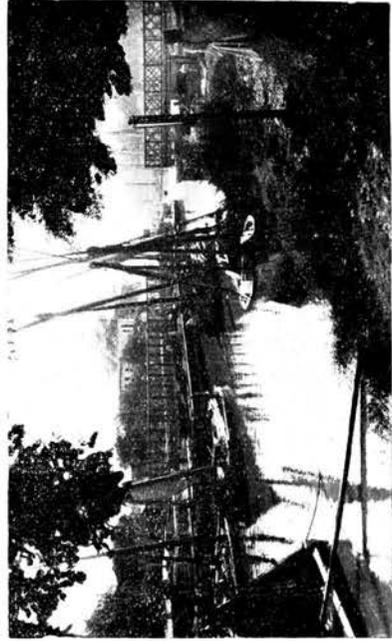
La Compagnie du Gaz (Le Canal).

Photo V. Calvi.
(Photo primee).



Jeunes filles indigènes.

Photo Mansourian.
(Photo primee).



Le Canal Mahmoudieh.

Photo V. Calvi.
(Photo primee).

Sujets proposés pour le prochain Concours

Concours de Versification

Mettre en vers, de mesure et de rimes libres :

Le Phare.

Par une nuit d'orage, la lueur d'un éclair dessine une falaise escarpée qui seule se dresse sur le rivage et domine l'océan. A son pied, l'élément déchainé gronde et lance sa lame noire qui monte sournoisement, puis tente l'assaut du promontoire géant dont les pans coupés à pic présentent des pointes aiguës qui déchirent les rafales. Mais à chaque ruée le rocher dit à la vague démente : « Tu n'iras pas plus loin ! » Cependant, vingt fois repoussée, l'onde mugissante revient à la charge.

Vaillante sentinelle, quel est donc l'impérieux devoir qui te retient à ce poste avancé ? Ignores-tu que la mer et les vents se sont ligués contre toi ? Ne vois-tu pas que pièce à pièce ils te rongent et te font chaque jour des blessures de plus en plus profondes ? N'es-tu donc pas lassée ? Et ne vaudrait-il pas mieux t'abandonner à la fureur des flots et tout entier couler dans l'abîme, afin d'y reposer tranquille ?

Et le rocher de répondre :

« La mer est un tyran ! Je porte une lumière ! »

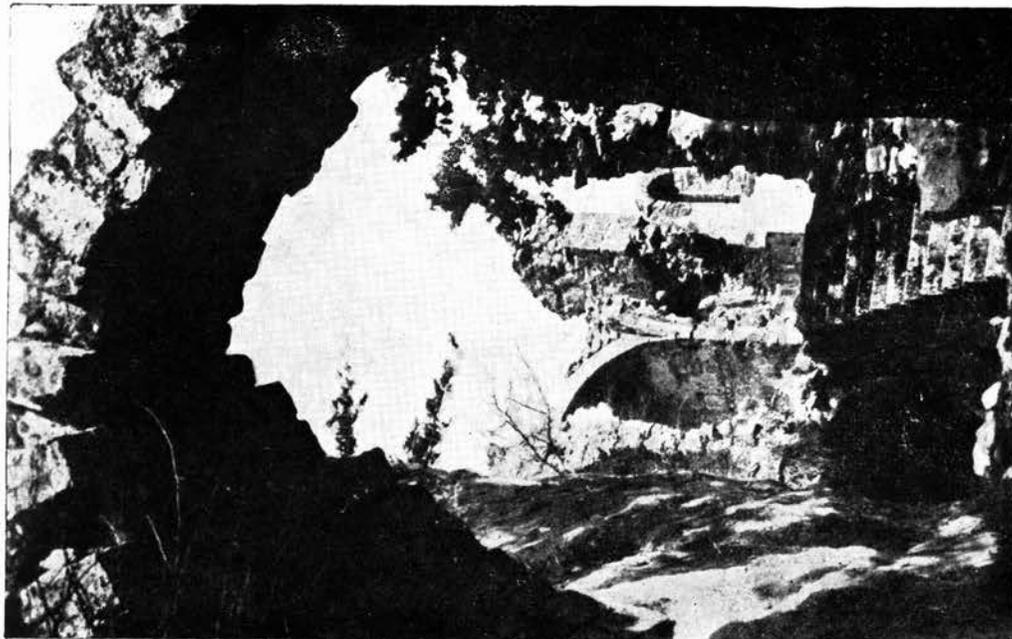
2° — Un passage tiré des Saints Évangiles, au choix, sous ce titre : *Récit évangélique*.

*Les travaux de versification devront être présentés
vers la mi-juillet 1928.*

Concours de Photographie

- 1° — La façade et une vue d'ensemble du collège St.-Marc.
- 2° — Le fellah et son habitation, ses auxiliaires, ses instruments aratoires...
- 3° — Une scène de la vie écolière.

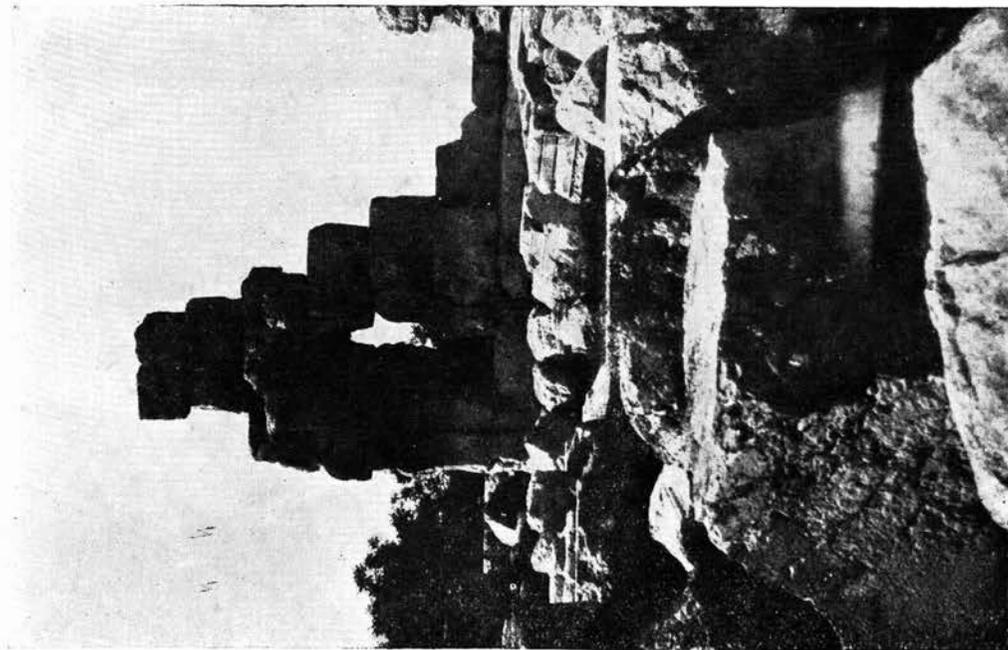




L'Arche du Diable (Chypre).



Photos Radouan. (Photos primées).



Ruines d'un vieux château (Chypre).

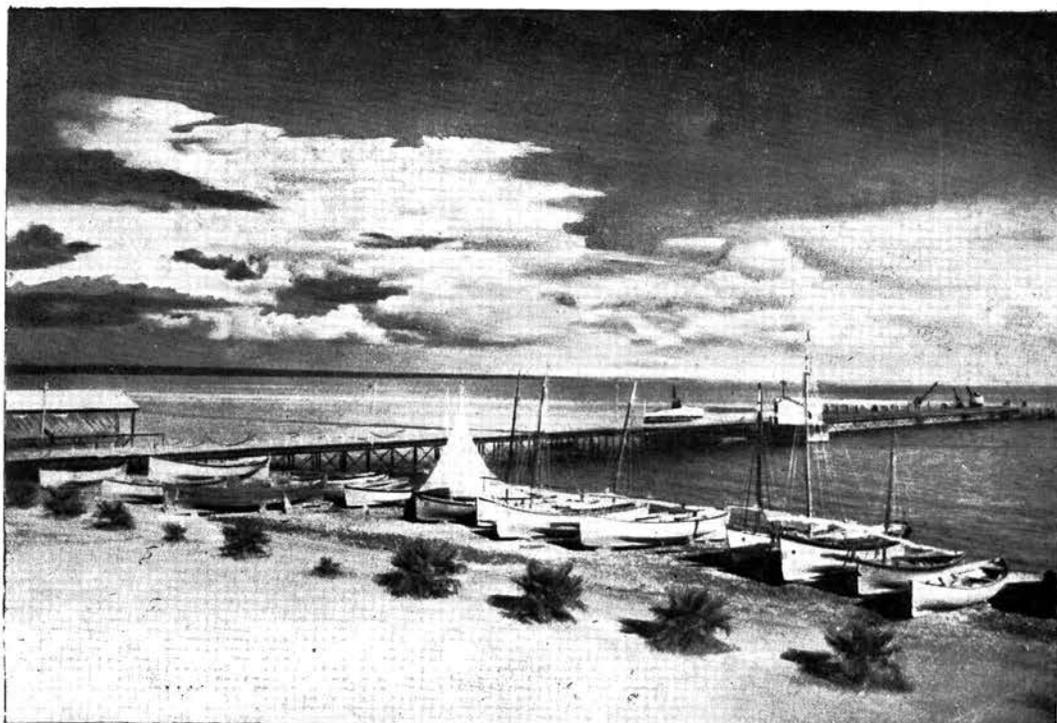


Réception de S.A.R. UMBERTO DE SAVOIE (Paroisse St^e-Catherine).
Photo Luidgi. (Photo primée).

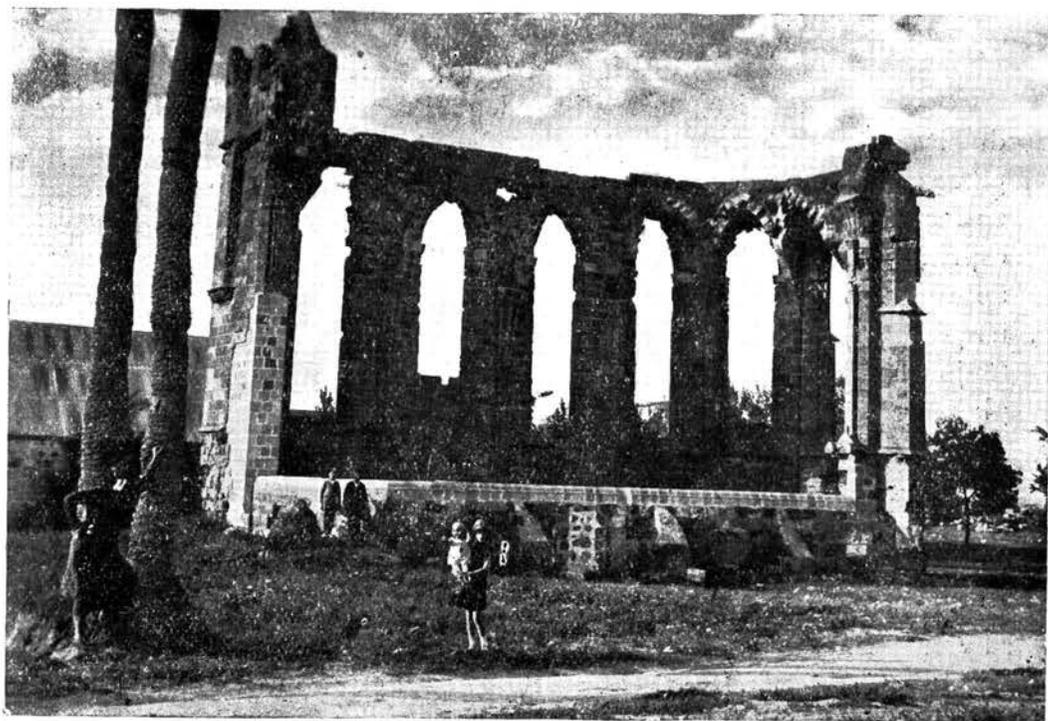


Coucher de Soleil.

*Photo Nametallah.
(Photo primée).*

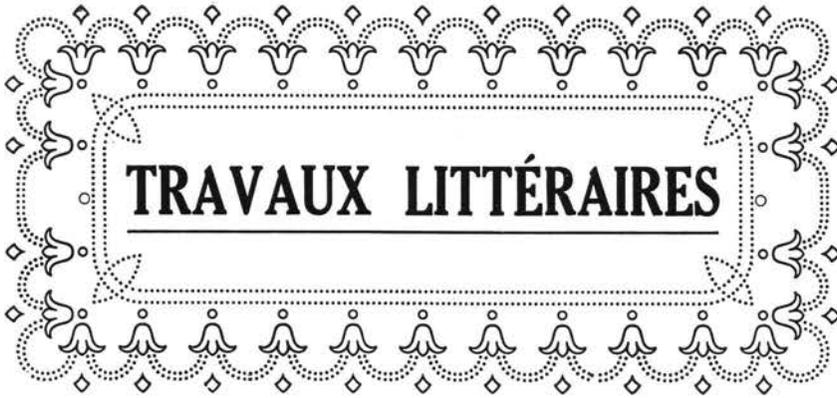


Débarcadère à Larnaca.



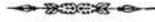
Ruines de l'église Sainte-Sophie à Famagouste.

Photos Radoqan. (Photos primées).



TRAVAUX LITTÉRAIRES

Un tricentenaire : Bossuet



« Ce dernier des Pères de l'Eglise... »

LA BRUYÈRE.



LE 27 septembre 1927, était le jour anniversaire de la naissance de Jacques-Bénigne Bossuet, la gloire du XVII^e siècle et la lumière de l'Eglise de France. Il y avait, en effet, trois cents ans, jour pour jour, que naissait à Dijon en Bourgogne, d'une famille de magistrats, celui sur lequel toute la seconde moitié du siècle de Louis Le Grand devait fixer les yeux. Pour moi, j'ai passé cette journée de mardi dans le sanctuaire de ma bibliothèque, en face de mon auteur préféré, à me pénétrer davantage de son esprit, pour le mieux comprendre et l'admirer. Or, comment approcher d'un tel homme sans se sentir attiré vers lui d'un irrésistible attrait, sans se laisser prendre tout entier et pour toujours par cet apôtre dévoué, et ce profond logicien, l'un des plus grands peut-être depuis Aristote.

Bossuet a tout réuni en lui ; il fut l'exemple de l'homme chrétien, théologien hors de pair, historien, directeur de conscience sûr et délicat, orateur magnifique, précepteur zélé et affectueux, ami fidèle, polémiste dur quelquefois, mais toujours sans méchanceté. Dans les différents postes qu'il occupa pendant sa vie, il se donna tout entier à ses obligations, ne recherchant que la seule satisfaction du devoir accompli : c'est ce qui lui fit toujours refuser les honneurs et les récompenses.

Toutes ses œuvres sont imprégnées de la simplicité de sa personne et de la grandeur de son esprit. Ce qui domine et frappe

en Bossuet, c'est le bon sens, l'équilibre de la raison. Cet amour du logique sera la grande règle de sa vie. Ce sera sous son influence que Bossuet combattra le Quiétisme. « Les Maximes des Saints » de Fénelon, ouvrage défendant la doctrine imaginée par Molinos et M^{me} Guyon, sera malmené avec une force, un zèle que l'on a regardé comme trop amer, et qui n'est que trop justifié. Le protestantisme sera aussi fortement atteint par « l'Histoire des Variations », maître livre où s'étale le génie de Bossuet historien, théologien et apologiste. La récompense de tant de science et d'ardeur fut douce au cœur du grand évêque : Turenne, son cher ami, se convertit.

Pour l'amour de la raison, Bossuet entretiendra une correspondance avec Leibniz, sans toutefois avoir la consolation de ramener ce grand esprit à la vraie voie.

Il fut encore homme d'ordre et d'action. « Il fut partisan comme par instinct de la règle, de la hiérarchie et de la discipline », nous disent ses biographes. Il eut le mérite de discerner très vite le but de la vie de tout homme et en particulier de tout religieux : la défense des intérêts de Dieu. Aussi, de ce qu'il a écrit, rien n'a été fait pour exalter son talent : tout l'a été pour la défense de ses idées et le bien des âmes confiées à lui par le Maître éternel. Sa maxime tient dans la thèse d'une de ses oraisons funèbres : « Tout est vain en l'homme si nous regardons ce qu'il donne au monde ; mais au contraire, tout est important si nous considérons ce qu'il doit à Dieu. »

Bossuet fut bon : que de fois dans ses sermons il fait appel aux riches en faveur des pauvres qu'il nomme ses amis ! Il a trouvé pour cela des accents qui nous découvrent son âme. D'ailleurs, pendant toute sa vie, cet homme n'a jamais su mentir. Il eut le mal de la franchise. Il ne craignait pas de parler ouvertement de leur conduite aux gens de la cour ; il attaqua, pour l'amour de la vérité, Fénelon son ami, et le père Caffaro son confrère ; l'histoire nous le montre barrant le chemin à Louis XIV jeune, courant au plaisir, puis plus tard reprochant au roi de France sa conduite privée. Il alla si loin dans sa franchise, qu'il se fit un grand nombre d'ennemis. Mais, qu'importe à de tels hommes, de telles inimitiés ! la haine des sots et des lâches n'a jamais entravé la marche d'un génie vers son idéal. Bossuet, à l'instar de Bourdaloue « frappait comme un sourd, » quelquefois ! Qu'importe, puisqu'il frappait juste !

Bossuet fut constant dans ses amitiés. Il aima vraiment Turenne. M^{me} de Sévigné nous raconte même, qu'à la nouvelle de la mort du maréchal, « M. de Condom pensa s'évanouir. »

Condé trouva en Bossuet une affection réciproque ; et, si le vainqueur de Rocroy et de Lens protégea quelquefois l'évêque de Meaux, celui-ci le lui rendit bien dans son oraison funèbre, chef-d'œuvre d'habileté, « le dernier effort de l'éloquence humaine », selon Châteaubriand. Henriette-Anne d'Angleterre lui prouve son amitié par le don d'une émeraude. La noblesse instruite le consulte ; M^{me} de Sévigné en parle avec enthousiasme dans ses lettres ; les courtisans l'aiment, ou, s'ils ne l'aiment pas, le craignent et le respectent. Bref, même de son temps, Bossuet répandit



Bossuet.

autour de son nom une vénération faite d'admiration, de déférence et de ce sentiment si complexe que l'on nomme la sympathie.

L'Aigle de Meaux sut remplir dignement tous ses devoirs. Nommé précepteur du Dauphin de France, alors qu'il n'était qu'évêque de Condom, il se montra à la hauteur de la tâche qui lui incombait. Il travailla dix ans à l'éducation de son royal élève. De ces dix années de préceptorat sortirent des œuvres diverses : une grammaire latine, un Traité des causes, une Logique, un Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même, une Politique tirée

de l'Écriture sainte. Pour écrire ces œuvres, Bossuet dut refaire à peu près toutes ses études. Il accepta ce dur labeur avec sérénité, pensant ainsi rendre hommage à la raison, et servir son pays en instruisant son roi. Si les résultats furent peu brillants, il faut en attribuer la cause à l'apathie et à l'irrégularité de l'élève, déjà trop confiant dans le renom et la gloire de son père. Aumônier de la dauphine, évêque de Meaux, il ne s'occupa plus que des affaires de son diocèse. Il le fit avec sollicitude et d'une façon exemplaire. Il écrivit, pour les religieuses de Meaux, deux de ses plus beaux ouvrages : les Méditations sur l'Évangile et les Elevations sur les mystères. Son zèle ne s'arrêta pas là : il ne cessa dans sa correspondance, d'entretenir ses amis de choses spirituelles, et de les guider dans le chemin qui conduit vers Dieu.

Bossuet fut encore un historien de première force. Reprenant la même idée, que celle de la « Cité de Dieu » de saint Augustin, il essaya de faire la philosophie de l'histoire, dans son « Discours sur l'histoire universelle ». Sa méthode est toute nouvelle, du moins pour son époque : au lieu de compiler les faits et de les citer l'un après l'autre en les déformant par l'imagination ou l'intérêt, il cherchera les suites des événements, leurs influences réciproques, le plan suivant lequel tous les peuples agissent, le dessein de Dieu et la main divine guidant les hommes vers un même but : « L'homme s'agite et Dieu le mène », dit-il avec raison. « Il voudrait, dit Faguet, voir une pensée unique menant les hommes par un seul chemin, tracé d'avance, d'un point de départ de tous temps arrêté, à un but éternellement prévu. » Idée chimérique et vaine, dira-t-on, élucubration de penseur à la raison malade. Entreprise par tout autre que Bossuet, cette œuvre n'eût pas intéressé. Mais, Bossuet sut y mettre du sien : il anima son « Discours », en y mettant son âme. Secondé par une plume bien française, par un esprit vigoureux, guidé par les lumières de la raison et de la foi, il construisit un monument solide, que l'on consulte volontiers, et qu'on relit toujours avec plaisir. Les critiques s'entendent pour dire que le « Discours sur l'histoire universelle » est l'un des plus importants ouvrages de notre littérature, « la plus haute expression de l'esprit français », « le chef-d'œuvre de la pensée française ».

Bossuet orateur fut aussi grand que Bossuet historien et apologiste. Ses sermons, dont les éditions sont très nombreuses, traitent de tous les sujets capables d'élever l'âme. Qu'on relise le sermon sur la mort, le sermon sur les pauvres, sur la loi de Dieu, sur Jésus-Christ objet de scandale, sur la pénitence, et tant d'autres ! et l'on sentira à quel point Bossuet était convaincu.

Dans ses sermons, il s'attache avant tout à répandre et à expliquer le dogme, « car, dit-il dans son sermon sur l'unité de l'Eglise, la morale chrétienne est fondée sur les mystères du christianisme. » Ces paroles ne sont-elles pas admirables ? « C'est du génie », dit Nisard. Toute cette science étalée, tous ces arguments, cette documentation, Bossuet l'avait puisée dans les Livres Saints et les écrits des Pères. Il était donc un homme d'étude et de travail. Il fut vraiment le « Bos suetus aratro » du collègue des Godrans de Paris. Il n'hésitait pas pour écrire ses sermons et les apprendre par cœur. C'est par ce moyen que son admirable œuvre oratoire est parvenue jusqu'à nous. Malheureusement, vers la fin de sa vie, Bossuet dans la force de l'âge et de l'intelligence n'écrivait plus ses instructions : il parlait d'abondance.

C'est ainsi que ses admirateurs, et ils sont légion, ont été privés d'une partie des enseignements de leur maître.

Il ne me reste plus qu'à parler de la langue que Bossuet a possédée à fond : il l'a maniée avec force et souplesse. Son style est le modèle du style classique français. Phrases harmonieuses et cadencées, périodiques, se prêtant à des effets d'éloquence. Bossuet fut éloquent : on le cite toujours en exemple aux orateurs. Cette éloquence que le grand évêque avait majestueuse et naturelle, provient de la forme de son caractère et de son âme. Son âme est en effet ordonnée, son intelligence étendue et pénétrante, son imagination et par suite son lyrisme très développés.

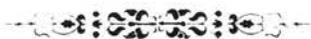
De tout ce qu'a fait Bossuet, se dégage une impression de force et de sérénité qui devait se dégager de Bossuet lui-même, si l'on en juge d'après le portrait peint par Rigaud. Son œuvre est le monument le plus beau, le plus grand et le plus durable qu'un homme puisse laisser après soi, à la gloire de son pays et de son temps. Dans son œuvre on trouverait tout ce qui est nécessaire à l'entretien de la vie morale et à la recherche de la perfection. Bossuet a réfuté les erreurs dogmatiques de son siècle, affermi les hommes dans leur vraie foi et bien rempli la mission à lui confiée. C'est pourquoi je le consulte et je viens chaque jour puiser dans son œuvre, des forces nouvelles, pour mon perfectionnement moral. Il est devenu mon auteur de chevet. Je l'aime profondément, je l'admire et le respecte.

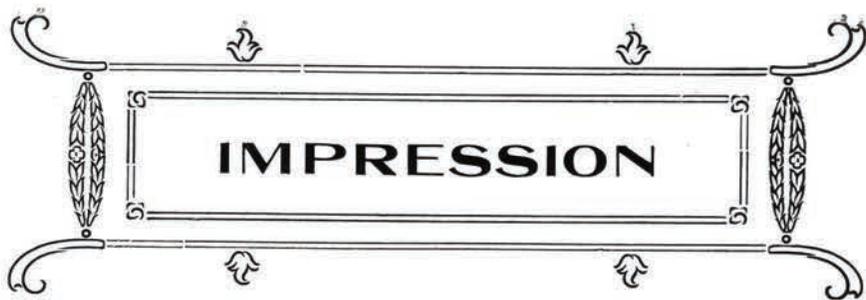
S'il m'était donné un jour d'aller en France, mon premier pèlerinage serait pour Meaux, ma première visite pour la maison du grand évêque. J'entrerais doucement, religieusement dans son cabinet de travail, je m'approcherais de son bureau, de sa bibliothèque et du fauteuil où il aimait s'asseoir pour préparer ses œuvres. Je toucherais avec vénération ses livres et son prie-Dieu, et, devant son crucifix, je méditerais sur la grandeur humaine. Je me dirais que de tels hommes sont nécessaires de temps en temps pour aimer les hommes, les instruire, et régénérer le monde.

Après quoi, je reviendrais vers mon pays, remué mais heureux de ce contact d'une heure, avec celui qui m'apprit comment l'on aime Dieu.

AZIZ AMAD.

Président.





IMPRESSION

C'EST avec la joie dans l'âme et une certaine émotion au cœur que je regarde, dans la nuit brumeuse et sans lune, se succéder les lumières ponctuant timidement la route miroitante de rosée qui déroule son blanc ruban de Montmélian à Grenoble.

C'est ma ville natale que je vais revoir après de longues années d'absence. Je suis comme l'exilé qui, ne découvrant plus dans sa mémoire l'impression des lieux qu'il retrouve, garde l'espoir que sa ville natale se souvient de lui et ouvre ses bras avec amour à cet enfant qui lui revient.

J'ai vu bien d'autres villes durant notre dernier voyage ; c'est en Anglais que j'ai fait leur connaissance. J'ai eu l'occasion de m'entretenir à Turin avec une dame, vaillante Française résidant dans cette ville depuis trois ans seulement. Ses paroles me reviennent à l'esprit : « Si je devais retourner en France, aujourd'hui comme dans dix ans, je sens que je baiserais cette terre dans l'amour de laquelle j'élève mon enfant. » Ces paroles m'avaient ébranlé ; leur sens m'étreint maintenant et exalte à mes yeux cette sublime idée de la patrie.

J'ai eu le bonheur de naître en France. Que la Providence en soit bénie ! Un lien de plus me rattache à ma raison d'être.

C'est la première fois depuis que j'ai vu le jour, que je vais fouler ce coin de terre natal . . . Un strident coup de sifflet m'arrache à ces ardues considérations, divagations patriotiques.

Mon rêve de toujours est enfin atteint par la réalité.

.....

Souvenir. — Il date de ces dernières vacances.

Mon ami Paul C. et moi, avons décidé de faire une escapade du côté du casque de Néron.

Nous partîmes à deux heures. Le but que nous nous étions fixé était le fort de la Bastille. Nous passons successivement devant le Jardin des Dauphins, l'Esplanade, les Ciments de la Porte de France, et grimpons la cinquantaine de marches qui, à droite de ces chantiers, nous met sur le chemin de notre excursion.

Le bonhomme de l'octroi fume béatement une pipe bien culottée, — elle a sans doute été à la guerre avec lui, vu que le veston de ce fonctionnaire s'adonne d'un ruban vert.

Nous dépassons ensuite du même pas léger l'auberge située à gauche ; c'est la seule construction qui existe de tout le long du chemin. Je me remémore le trait caractéristique de cette auberge qui tient un peu de la ferme : dans la cour de la maison, une paire de bœufs qui semblent causer paisiblement entre eux en appuyant leurs bonnes grosses têtes l'une sur l'autre.

Cependant nous ne nous faisons pas faute de parler, voire, de temps à autre, de lancer quelque refrain ; car, le cœur est joyeux, savez-vous, quand le ciel est pur et que l'on se sent libre de toute contrainte ! Tout en devisant gaiement et cueillant quantité de mûres sur les haies qui bordent la route poudreuse, nous voilà arrivés au pied du mont Dauphin dont les contreforts imposants, couverts de broussailles et d'une végétation arborescente essentiellement variée, nous laissent, dans une éclaircie rocheuse, entrevoir les créneaux de la Bastille.

Le premier sentier que nous voyons est abrupt ; il suit la pente très prononcée de ce flanc de montagne. Nous glissons d'abord sur le gravier dont il est composé ; puis, rapidement habitués à cette nouvelle façon de marcher quasi à quatre pattes, nous parvenons devant une vieille grille rouillée, aux barreaux tout tordus, lamentablement entr'ouverte, et la poussons sans l'ombre d'une hésitation.

Nous sommes de toute évidence dans une propriété, car le chemin devient plus aisé à suivre, mais propriété non surveillée.

Du reste, signe auquel on ne peut se tromper, une vigne d'un beau rouge sombre surgit bientôt à flanc de coteau ; les grappes mûres tentent Paul, il en cueille une et partage de bon cœur cet excellent muscat.

Ce léger larcin sur la conscience, nous continuons notre marche. Bientôt un nouveau sentier vient agrémenteur notre ascension. Celui-ci serpente sous bois ; un ruisseau, reste d'une pluie récente, rend fraîche l'atmosphère et glissant le terrain, qui est ici d'un jaune tirant au rougeâtre.

Nous aidant des branches dont certaines nous cinglent le visage, nous sortons de dessous cette agréable couverture. Le sentier se tord au travers d'un pré parsemé de jolies fleurs de carottes sauvages, de colchiques et d'une variété de bluets dont la couleur se fond avec l'argent d'un bouquet d'osier attenant à un second petit bois : il s'y enfonce pour en ressortir tout blanc, au milieu de roches aux formes arrondies. Nous le suivons.

Nous voici au pied d'une vieille muraille grise toute moussuë. Le sol suit une pente qui nous mène sans fatigue au sommet de ce pan de mur. Ce que nous voyions à notre départ comme un point noir sur la robe blanche des rochers qui couronnent ce sommet, nous apparaît maintenant comme une grande ouverture cintrée donnant dans les souterrains de la Bastille. Nous touchons au but.

Au-dessous de nous, à quelques mètres, un bouquet de chênes sauvages traversé par le souffle léger d'un vent du nord, agite les grelots de ses jolis glands verts et frissonne de toutes ses feuilles dentelées.

Un nuage voile le soleil. Nous tournant de son côté, nous poussons un cri d'admiration à la vue du superbe panorama qui se détache dans la vivante nature de ce coin des Alpes.

Au sud, les brumes diaphanes qui flottent dans l'air gris-rose, s'attachent à l'imposant massif de Belledonne dont le front couleur de brique brodé d'un blanc ruban de neige respendit, sous la douce caresse de l'astre déclinant, d'un éclat qui saisit la vue.

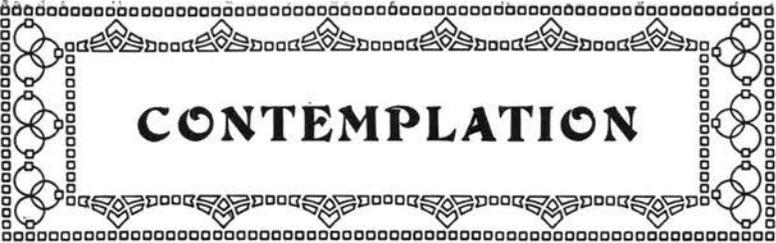
Au pied de cette chaîne, la plaine de Graisivaudan passée à tous les tons de vert, depuis le vert foncé de ces allées de peupliers qui semblent autant de cigares plantés en grille, au vert ultra-clair des immenses prairies de la Croix-Montfleury, en passant par le vert cendré de vignes aux rangées si longues qu'on dirait des rails de chemin de fer, et ce beau vert surfin des nombreux bois de châtaigniers qui couvrent de leur manteau superbe la partie septentrionale du Saint-Eynard.

Le grand peintre de la création a dû sans doute prendre une palette toute neuve pour produire ce coin merveilleux. Et, fier de son ouvrage, il l'a décoré du ruban de l'Isère qui, prenant le regard ravi, le dérobe à cet enchantement pour le transporter vers des beautés plus rudes mais plus nobles, vers cet endroit où le Drac, enfoui sous une végétation luxuriante, conflue avec l'Isère.

Le Moucherotte déchiqueté se dresse de toutes ses aiguilles à l'ouest de cette plaine qu'il protège de la rigueur des vents. Et j'entends Paul qui me dit : « Vois-tu mon meilleur compagnon ? Dans ma classe, au collège de l'Aigle, je suis placé à l'angle, près de la fenêtre, et de là, tous les jours, je fixe cette silhouette hardie, je l'enregistre, et je crois qu'elle ne s'effacera jamais ». . .

Mon souvenir s'arrête là, mais je sens à l'évoquer une nostalgie soudaine s'emparer de mon imagination, nostalgie de la nature, nostalgie de montagne, nostalgie de cette terre natale qui m'a reconquis tout entier.

JEAN TRAMONI.



CONTEMPLATION

L'air est mystérieux, le ciel profond et pur ;
De petits points brillants scintillent dans l'azur,
Et dans l'immensité — gouffre creusé d'abîmes
Révèlent un esprit étonnant et sublime...
Oh ! qui pourrait sonder cet espace béant
Où l'homme confondu reconnaît son néant ?
Où, plus qu'à tout instant, en une ardente flamme,
Le besoin d'infini se fait sentir à l'âme ?
Où l'être raisonnable adore son Auteur,
Voyant dans le créé la main du Créateur,
Et, poussant vers le Ciel un hymne de louanges,
Va mêler ses accents aux cantiques des anges ?
Étoiles que notre œil arrive à peine à voir,
Quelle est votre distance ? Et, peut-on le savoir ? !
Connaîtra-t-on jamais vos carrières si belles,
Mondes qui surgissez des clartés éternelles ? !..
Je contemple toujours cet immense univers...
Des mondes séparés en groupements divers
Semblent tourner autour de l'*Etoile Polaire*,
Sans jamais s'éloigner de leur centre stellaire,
Et sans jamais quitter l'unique emplacement
Où l'œil les aperçoit au sein du firmament.
Au nord, se déployant, la *Grande et Petite Ourse*
Effeurent, en ce temps, l'horizon de leur course ;
Que de fois leur clarté guida le frêle esquif
Que guettait en sournois, sous le flot, le récif !

Ici, c'est le *Lion* ; plus près *Cassiopée*
Qui scintille non loin de la route lactée ;
Saturne et son anneau ; le géant *Scorpion*
Qui redresse son dard et menace *Orion* ;
Andromède et *Pégase* et la *Vierge* et la *Lyre* ;
Les *Pléiades*, *Véga*, le *Cygne* et le *Taureau* :
Lettres de diamant qui m'invitent à lire
Le nom du Créateur, Etre puissant et beau!...
Devant ce brillant dôme, une âme solitaire
Ne se sent-elle pas plus près d'une autre sphère ?
Ne franchit-elle pas ce vaste champ d'azur
Pour atteindre plus haut un empire plus sûr ?
Prolongeant ses regards, le cœur pris de délire
Entrevoit l'autre ciel vers lequel il aspire ;
Et, prenant son essor jusqu'à ce port béni,
Large entr'ouvre son aile au vent de l'infini.

ROBERT AOUAD.





Bourget et l'Individualisme : “ Le Tribun ”

ON sait que les questions sociales ont passionné Bourget, le maître actuel du roman.

Psychologue profond et incomparable, auteur fécond en crises morales et en difficiles cas de conscience, peintre admirable des caractères les plus variés et les plus complexes, Bourget a le souci constant de moraliser. Mais il a compris de bonne heure que pour moraliser une société légère et corrompue — telle la société de l'Entre-Deux-Guerres — il fallait d'abord s'attaquer à la source du mal, c'est-à-dire travailler activement à l'assainissement des idées de cette déplorable fin du dix-neuvième siècle. La tâche était ardue, vu que le monde de 1875 partageait aveuglément toute doctrine fausse et que, par suite, ses mœurs étaient déplorablement relâchées. Bourget l'entreprit. Il y apportait une puissance prodigieuse, une sûreté admirable, une psychologie profonde et un rare talent d'écrivain. Ces brillantes qualités le firent s'imposer, dès ses premières productions littéraires, à l'élite intellectuelle de l'époque. Depuis plus d'un demi-siècle, Bourget jette dans la circulation, des ouvrages de tous genres qui sont l'objet de l'admiration du monde cultivé. On ne saurait contester aujourd'hui, sans ridicule parti pris, son influence sociale.

Parmi les multiples erreurs que Bourget a magistralement réfutées, il en est une dont l'importance est considérable au point de vue social : c'est *l'individualisme*. Cette doctrine — qui a servi de base à la sociologie de Jean-Jacques et dont se sont inspirées plusieurs de nos institutions républicaines — est peut-être celle qui fait le plus de tort à la société, parce qu'elle s'attaque à son élément essentiel : à la famille. L'individualisme ruine la famille en proclamant l'indépendance de chacun de ses membres, en niant la solidarité qui les lie, en élargissant le divorce « jusqu'à ne plus faire du mariage qu'un contrat de louage en attendant l'union libre ».

Les anciens ne connaissaient guère ce fléau, qui ne se manifesta pour la première fois que sous la Régence. Encore

n'en était-ce que le germe ; l'individualisme, tel que nous le connaissons aujourd'hui, est bien autre chose.

Rousseau, lancé dans le paradoxe par Diderot, trouva dans le principe de la nouvelle doctrine celui de la bonne sociologie. Il codifia donc cette sociologie dans un livre qu'il intitula : « Du Contrat social ou Principes du Droit politique ». On y trouve :

« La plus ancienne de toutes les sociétés, et la seule naturelle, est celle de la famille. Encore les enfants ne restent-ils liés au père qu'aussi longtemps qu'ils ont besoin de lui pour se conserver. Sitôt que ce besoin cesse, le lien naturel se dissout. Les enfants, exempts de l'obéissance qu'ils devaient au père, le père exempt des soins qu'il devait aux enfants, rentrent tous également dans l'indépendance. S'ils continuent de rester unis, ce n'est plus naturellement, c'est volontairement, et la famille elle-même ne se maintient que par convention.

« Cette liberté commune est une conséquence de la nature de l'homme. Sa première loi est de veiller à sa propre conservation, ses premiers soins sont ceux qu'il se doit à lui-même, et sitôt qu'il est en âge de raison, lui seul étant juge des moyens propres à se conserver, devient par là son propre maître.

« La famille est donc, si l'on veut, le premier modèle des sociétés politiques : le chef est l'image du père, le peuple est l'image des enfants, et tous étant nés égaux et libres, n'aliènent leur liberté que pour leur utilité. Toute la différence est que dans la famille, l'amour du père pour ses enfants le paye des soins qu'il leur rend, et que, dans l'Etat, le plaisir de commander supplée à cet amour que le chef n'a pas pour son peuple »...

Une idée domine ce texte : la négation du lien familial. Est-il vrai que les enfants ne restent liés au père qu'aussi longtemps qu'ils ont besoin de lui pour se conserver, que « sitôt que ce besoin cesse, le lien naturel se dissout » ? Rousseau ne le prouve pas ; il se contente de l'énoncer. Peut-être est-ce pour lui une évidence ; pour tout homme sensé, c'est une absurdité.

La comparaison de la famille avec la patrie montre d'ailleurs assez que le Contrat social est un recueil de divagations et d'incohérences. Tout d'abord, pourquoi Jean-Jacques dit-il : « La famille est « donc », « si l'on veut » ? Si Rousseau affirme ensuite que « le chef est l'image du père, le peuple est l'image des enfants », soutiendra-t-il que le peuple ne reste lié au chef qu'aussi longtemps qu'il a besoin de lui pour se conserver ? que sitôt que ce besoin cesse, le lien naturel se dissout ? que le peuple, exempt de l'obéissance qu'il devait au chef, le chef exempt des soins qu'il devait au peuple, rentrent tous également

dans l'indépendance ? que s'ils continuent de rester unis, ce n'est plus naturellement ? que c'est volontairement ? et que la nation elle-même ne se maintient que par convention ?...

Il est difficile de comprendre un pareil galimatias !

Non, certes, Rousseau ne tenait pas la bonne sociologie. La bonne sociologie, c'est la sociologie traditionaliste dont le principe, si contraire à celui de l'individualisme, est celui-ci : le lien naturel est indissoluble. Bourget a résolu d'établir ce principe. « *Le Tribun*, chronique de 1911 » est le titre du drame dans lequel il a montré irréfutablement que l'individualisme est une erreur.

La préface de ce drame est une excellente et complète analyse de la question. Dans la première partie, Bourget étudie d'abord les effets respectifs de l'individualisme et du traditionalisme en se servant du témoignage de l'histoire, puis les rapports de l'individu avec la famille. Dans la seconde, il prône le droit d'aînesse et l'indissolubilité du mariage. Dans la troisième, il montre en quoi les deux idées qui dominent toutes les doctrines individualistes — assurer à l'individu le maximum de développement de ses facultés, et, pour cela, plus d'indépendance — sont contradictoires. La quatrième partie traite de l'autorité et de l'amour du père. Enfin, la cinquième établit que les lois concernant la famille doivent rester les mêmes à travers les temps, indépendamment de l'évolution des mœurs.

Et voici maintenant le passage où le témoignage de l'histoire est invoqué contre l'individualisme :

« La conception que l'esprit se forme de la société dépend en effet de la conception qu'il se forme de la famille. La sociologie traditionaliste part d'une formule qui fut celle d'Auguste Comte, après avoir été celle de Le Play, de Balzac et de de Bonald : « La cellule sociale est la famille et non l'individu. » Si cette formule est vraie, l'observation doit constater que les sociétés bien portantes sont celles où les lois comme les mœurs fortifient le lien familial ; et les sociétés malades, celles où ce lien se relâche pour laisser plus de liberté aux individus. Considérons les périodes de la vie française, par exemple, où la synergie nationale fut portée à son plus haut point de rendement, puis celles où il se produisit un affaiblissement, et demandons-nous si elles furent individualistes ou familiales ? S'il y eut un moment où le pays manifesta une reprise de santé nationale vraiment surprenante, ce fut la magnifique première moitié du dix-septième siècle. Que nous montre-t-elle ? Un effort pour restaurer dans les mœurs les vertus de famille inscrites dans les lois. La Régence nous oppose le tra-

vail contraire. Laquelle des deux époques nous présente une France plus vigoureuse ? A travers toutes les défaillances qui suivirent cette première poussée d'individualisme, l'ancien Régime conservait pourtant intacte une législation élaborée en vue de la famille : l'autorité paternelle était reconnue, l'indissolubilité du mariage affirmée, le droit d'aînesse respecté. »

La vérité est claire, dit-on ; l'erreur ne peut être qu'ambiguë. Et que peut-on trouver de plus net, de plus précis, de plus lumineux que cette page de l'auteur du *Disciple*, du philosophe qui sait les conséquences des principes dont il est responsable ? Le drame auquel Bourget nous fait assister montre d'ailleurs, mieux que tout raisonnement, la vérité de la formule de Comte.

L'action du *Tribun* est d'une complexité rare quoique le sujet en soit assez simple. La scène se passe à Paris dans l'appartement de Portal, président du Conseil. L'entourage intime de Portal, « l'apôtre de l'individu », est composé de sa femme Françoise, de son fils Georges et d'un ami auquel il est très fortement attaché : Bourdelot. Monté au pouvoir, il prit pour chef de cabinet son propre fils, et, ne trouvant plus de temps à consacrer au journal qu'il dirigeait, en confia le soin à son ami de toute une vie. Rien n'empêchait la marche en avant de ce qu'il appelle l'Idée, lorsqu'un coup de théâtre se produisit. Pour satisfaire sa passion pour Madame Claudel, Georges détourne et vend au banquier Mayence des papiers importants, livrés à son père par son intermédiaire.

Portal, en présence du fait, veut dénoncer son chef de cabinet coupable d'un crime de forfaiture ; mais la mère se révèle brusquement dans Françoise qui conjure son époux de pardonner à Georges ; Portal fléchit, car il se sent solidaire de son fils et responsable du crime dont il a honte. C'est alors qu'il commence à douter de l'Idée qui fut le seul but de sa vie. Un dernier coup lui est porté par Claudel. Sa décision est alors prise : Georges devra quitter la maison paternelle et refaire sa vie avec son petit capital. Portal donne sa démission.

Considérons d'abord l'amour de Georges et de M^{me} Claudel.

Georges est un jeune homme manquant d'affection : son père n'aime que ses idées, sa mère n'aime que son père. Se sentant isolé et trouvant en M^{me} Claudel une femme qui s'intéresse à lui, il se met à l'aimer, et s'abandonne à cet amour. M^{me} Claudel craint alors que la pitié qu'elle a eue de son sort n'ait de graves conséquences. Mais elle est vaincue par ce qu'elle nomme « son influence », et la prudence de son amour se dissout dans la violence de celui de Georges. Elle est cependant une femme honnête, et quand Claudel lui dira : « Tu vas choisir entre nous deux, et pour

toujours... », elle répondra sans hésitation : « Je pars avec toi, mon ami. » Georges, plus imprudent, est aussi plus héroïque. Quel sacrifice n'a-t-il pas accompli pour sauvegarder l'honneur de celle qu'il aimait ! Avec quel héroïsme il se nomme à Claudel furieux comme étant le seul coupable, et demande et reçoit les ordres de son père ! Il n'a eu, certes, qu'un moment d'égarement et, guéri par l'expérience, il mènera une vie honnête.

Bourdelot est l'homme qui n'a pas de caractère. Il le dit lui-même, s'entretenant avec Georges : « Tenir tête à quelqu'un en face, même dans les petites choses, poser ma volonté contre la volonté d'un autre, combattre, enfin, je ne peux pas. Mais donne-moi un coin de table, du papier, une plume, de l'encre : j'ai tous les courages. » De tels hommes sont faits pour éprouver les idées de ceux entre les mains desquels ils tombent. Heureusement pour lui que Portal est un honnête homme qui le dirige vers ce qu'il croit être la vérité. Et quand celui-ci doute de ses idées, Bourdelot qui sent en sa foi révolutionnaire le rachat de sa vie manquée, lui demande avec douleur : « Ne me l'enlève pas, ce serait trop mal. »

Portal est le type de l'honnête homme qui s'est trompé. Au début du drame, nous le voyons très convaincu des idées pour lesquelles il se dévoue. Cette conviction profonde lui donne une éloquence qui l'a fait surnommer le « Tribun », éloquence qui lui assure un grand prestige et beaucoup de partisans.

Quand il apprend le crime de son fils, sa première pensée est de le faire arrêter. Mais quand ce fils lui dit : « Père, faut-il que je me tue » ? il l'avoue lui-même, la chair et le sang se sont révoltés en lui. Il doute alors de l'idée et reconnaît l'évidence d'une loi supérieure. « Cette nuit, dit-il à Bourdelot, pendant que j'allais et venais dans cette chambre, ce que je sentais, c'est que la famille est indestructible. La voilà cette loi supérieure dont je te parlais. Je la découvrais, la famille, vivante en moi d'une vie plus forte que tout, même que ma foi dans la justice... Moi, l'individualiste passionné, je me retrouvais solidaire de mon fils, responsable de son acte. J'avais beau me dire : « Il est lui et je suis moi. Ce qu'il a fait ne regarde que lui. » Une voix sortait des plus intimes, des plus secrètes profondeurs de mon être, qui me criait : « Non. Tu ne dois pas dire : lui et moi. Tu dois dire : nous. » C'est nous qu'il a déshonorés par une défaillance dont j'ai honte, comme si j'y avais succombé moi-même. » Il sacrifie ensuite son amitié pour Claudel et dit à Bourdelot qui veut le retenir : « Reste, Bourdelot. Je paie pour mon fils. La voilà la vraie justice. »

Avant de quitter la maison, Georges embrasse sa mère et Bourdelot ; il hésite à faire de même pour son père lorsque celui-

ci lui crie sauvagement : « Georges ! embrasse-moi... », puis plus sauvagement encore, « et va-t-en. » Il charge Bourdelot de porter à Mayence son argent et lui dit, en écrivant sa lettre de démission au Président de la République : « Si, en me heurtant à la famille, j'ai rencontré une vérité que j'ai méconnue, je le dirai hautement. C'est notre héroïsme, à nous, les hommes d'idées, de les aimer assez, les idées, pour oser crier, quand nous nous sommes trompés : « Je me suis trompé ! » Voilà en quelques mots les principaux traits du caractère — hélas ! bien incomplet de Portal.

Les caractères secondaires ne sont pas négligés dans ce drame où rien ne l'est. M^{me} Portal est l'épouse qui croit avoir une mission à remplir auprès de son mari. Moreau-Janville, l'adversaire de Portal, est presque aussi grand que celui-ci et mériterait une étude spéciale ; mais son rôle est plutôt d'ordre politique. Mayence est le type du banquier vulgaire qui croit que tout s'achète. Claudel est le bijoutier honnête qui s'assure de la provenance de l'argent qu'il reçoit. Enfin, Saillard et Brunel sont deux ministres qui ignorent le premier mot de la sociologie et qui ne trouvent dans le ministère qu'un emploi lucratif.

A la variété des caractères, Bourget joint la variété du style. Chaque personnage parle un langage approprié à sa condition et à sa valeur morale.

Le Tribun est une preuve irréfutable de la fausseté de l'individualisme, en ce qu'il fait éprouver au spectateur individualiste tous les sentiments qu'éprouve Portal. On a, en assistant à une représentation du *Tribun*, l'impression d'assister à la réalité. Bourget possède à un très haut degré le don de se faire oublier.

« Le Disciple », « Un Divorce » et « L'Etape », avaient fait de Bourget le premier romancier de notre temps. Par *Le Tribun* il en est peut-être le premier auteur dramatique.

Critique, romancier, auteur dramatique, poète, Bourget s'est exercé dans tous les genres et toujours avec succès. Il nous montre par là, la variété de son génie, génie qui s'étend dans tous les domaines.

CHARLES HERSE.



À L'HIRONDELLE ⁽¹⁾

*T'attendrai-je longtemps, ô gentille hirondelle,
Pour fêter ce printemps si rempli de douceur ?
Oui, reviens pour chanter tes chansons éternelles ;
Oh ! reviens tout au moins me réjouir le cœur !*

*Dans mon petit jardin tranquille et solitaire,
Jeune oiseau, je t'invite à passer ta saison ;
Ou si tu veux encor sous mon toit de maison,
Jeune oiseau, je t'invite à devenir mon frère.*

*Tu chanteras le soir à l'âme du printemps,
De ta petite voix quelques notes intimes ;
Alors je t'aimerai pour tes chansons sublimes ;
Tu chanteras le soir et je serai content.*

*Et sur ma vérandah aux colonnes antiques,
À toi je penserai, lorsque, mélancolique,
J'apercevrai ton nid ou j'entendrai ta voix
Que je croirai mêlée aux murmures des bois.*

HENRI KAIM

(1) Ce poème a obtenu la mention *Très Bien* au concours de versification.





François Coppée

C'EST le samedi, 23 mai 1908, à une heure et demie de l'après-midi, que François Coppée s'éteignait, âgé de 66 ans.

Cette mort qui jetait dans le deuil de nombreux et fidèles amis, n'avait point surpris le poète des humbles. Depuis longtemps déjà, et en véritable sage, il l'avait entrevue et l'attendait « admirable de courage et de résignation. » Elle mettait fin à une longue vie d'épreuves rudes à une nature aussi sensible, aussi délicate que la sienne.

Né débile et souffrant, Coppée devait donc, dès les premières années de son existence, voir son âme se forger dans le creuset de la grande souffrance humaine ; et, par étapes douloureuses, atteindre les sommets tant convoités de la gloire et de la popularité.

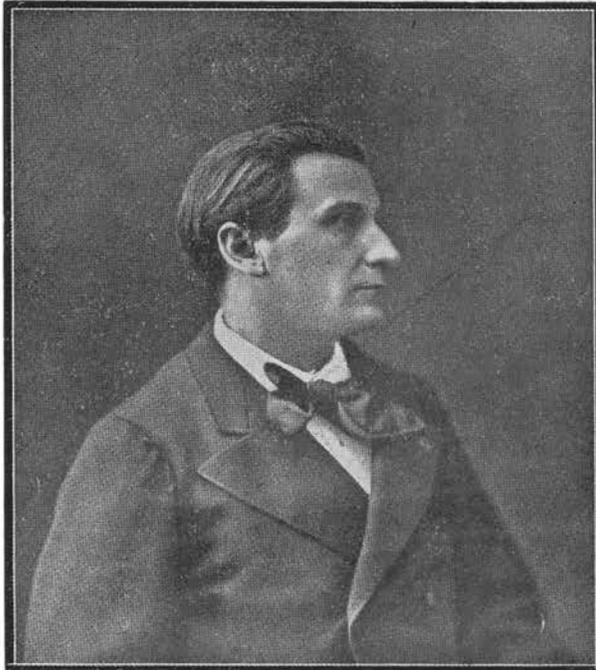
On sait que sa santé ne lui permit pas d'achever ses études commencées au lycée St-Louis. Pour aider son père qui occupait un modeste emploi au ministère de la guerre, il y entra comme expéditionnaire surnuméraire, sans traitement.

Il fut successivement attaché à la bibliothèque du Sénat, puis archiviste au Théâtre français ; c'est alors qu'il commença à mener la vie mondaine. Ce furent, il l'avoue franchement, « la crise de l'adolescence et la honte de certains aveux qui lui firent renoncer à ses habitudes de piété. Il cessa de pratiquer par mauvaise vergogne, et tout le mal lui vint de cette première faute contre l'humilité qu'il trouve la plus nécessaire des vertus. » Il lâche donc la bride à la fougue de ses passions, lit bien des livres, et écrit énormément toutes sortes de choses, si bien qu'il en arrive à se convaincre que « rien n'est plus légitime que l'orgueil et la sensualité. » Il devient indifférent à toutes préoccupations religieuses : c'est une épave humaine. Cependant un reste de foi et de respect pour le drapeau qu'il a fui git encore dans le dernier recoin du cœur ; et les cérémonies du culte l'émeuvent « par leur solennité et leur pénétrante poésie. » Parfois le frisson du remords le saisit, mais ce n'est qu'un frisson ; rien ne saurait retenir cette âme qui s'en va à la dérive.

Pour se calmer et endormir sa peine, il écrit. Quand, le

14 janvier 1869, *Le Passant*, ravissant duo sentimental, popularise tout à coup le nom de Coppée. Six semaines après, il tombe gravement malade. Se croyant perdu, il souffre mais plus moralement que physiquement.

Puis, c'est 1870 avec toutes les horreurs de la guerre. Coppée fait son devoir de bon patriote, montant la garde le long des remparts ; et dans ses moments de loisir, il s'entretient avec la muse qui ne l'a pas quitté. Avec elle, il chante les malheurs



François Coppée.

du temps pour en adoucir l'amertume. En 1871, il fait paraître « Plus de sang ». Après la guerre, il se relance au travail sans autre ressource que sa plume, car sa grande bonté d'âme lui a fait céder sa place de bibliothécaire au Sénat, pour en faire bénéficiaire, son maître Leconte de Lisle qui se trouvait dans une situation embarrassée.

Durant les quatre années qui suivirent, paraissent ses premiers contes en prose, puis *les Humbles* et un petit drame : *Le rendez-vous*, un grand drame : *La guerre de Cent ans*, enfin le *Cahier Rouge*, révélant un artiste capable de donner dans tous les genres.

Puis, brusquement la muse change de ton. L'âme du poète subit une crise. Que de déchirements ! que de chagrins ! que de pleurs intimes ! ... Il perd sa mère le 2 septembre 1874. C'est la montée au calvaire qui se poursuit : elle s'achève en 1879, année qui date une ère de triomphe littéraire : la scène dramatique lui assure un joli succès ; en 1884, il est élu à l'Académie

*Croyez, cher Monsieur, à ma sincère
sympathie*

François Coppée

Autographe de François Coppée. (1)

française et occupe le fauteuil d'Alfred de Musset : dès lors, c'est la période intensément féconde jusqu'au jour (janvier 1897) où une grave maladie, qui le minait sourdement depuis plusieurs mois, l'oblige à recourir à la science chirurgicale, laquelle n'ayant pas suffi une première fois dut intervenir pour une seconde opération. Ce calvaire fut plus rude que celui gravi quelque vingt ans plus tôt. La souffrance qui le tenaillait alors, la bonne souffrance acheva la purification de cette âme que le doute ou tout au moins l'indifférence, avait rendue inactive. Ainsi régénérée, cette âme, tout inondée des clartés surnaturelles, devint le chantre des petits et des humbles.

(1) Collection N. LASCARIS.

Il écrit *La Bonne Souffrance* pour éveiller « un peu de sympathie dans les âmes chrétiennes », et être utile « à ceux-là qui ayant laissé se dissiper les croyances de leurs jeunes années, les regrettent vers la fin de la vie, sans avoir pourtant le courage de demander à Dieu de leur rendre cette force intérieure. »

« C'est spécialement à l'intention de ces esprits troublés, pour qui le doute n'est pas le mol oreiller dont parle Montaigne, et qui s'arrêtent au bord de la foi », qu'il « place, au début de ce livre, le simple récit de la révolution morale » qui vient de s'accomplir en lui. Il dit : « Longtemps j'ai été comme eux et j'ai souffert du même malaise. Je leur offre le remède qui m'a guéri. »

Dans ce livre, *Cloches et Lilas* est un retour au temps de sa jeunesse, puis plus tard encore, tandis que paralysé par l'indifférence il pouvait « passer près d'une église sans avoir même le désir d'y entrer », lui qui devait, « l'année suivante, à la même époque, communier humblement ».

C'est alors que « promeneur solitaire il évoque ses printemps passés. Combien tout cela l'enivrait, ce vent taquin, ce jeune azur, ces fleurs précoces, cette verdure nouvelle, et, là-haut, l'harmonieux tumulte des cloches de Pâques sur la foule, joyeuse et ensoleillée !... Hélas ! serait-ce décidément fini ? Aujourd'hui, faible et maladif, frissonnant au moindre souffle, les lilas ne le grisent plus, le concert aérien l'importune... Oh ! la cruelle pensée ! Est-ce vraiment la fin, et ne connaîtra-t-il plus jamais les enchantements de la nature et de la vie ? »

Oui, le poète touche à son déclin ; c'est le seuil de la vieillesse avec tout son cortège de maux, de chagrins, de regrets, d'amertume ; il se révolte et s'indigne à voir que la puissance de l'espoir et de la raison s'affaiblit si vite. Mais son sentiment, un moment exalté, s'apaise aux tons très doux du croquis qu'il fait du boulevard, un jour de fête. C'est Pâques ; un renouveau se fait en lui ; il se reprend à espérer et à aimer ; « il croit à la gloire et au bonheur ; » « Aime ! » lui conseillaient les tendres fleurs ; et, l'héroïque airain lui disait : « Travaille ! »

Et Coppée, après avoir ramené son cœur auprès de l'autel du Dieu qui l'a rempli d'une jeunesse toujours nouvelle, s'est repris à aimer et à travailler. Dix années encore, il versera avec amour, sur tous ces pauvres êtres touchés par la misère, le baume qui calme et qui guérit.

Ainsi jusqu'à son dernier jour, Coppée possédera cette paix ineffable, cet avant-goût des éternelles joies dont le Père, qui est dans les cieux, enivre les élus, ses enfants de prédilection.

EDOUARD GUESSARIAN.



Embarras

Vous ne pouvez imaginer l'embarras que j'ai éprouvé durant les huit jours qui m'avaient été donnés pour préparer mon discours de réception à l'Académie.

J'étais donc fort en peine d'un sujet qui ferait sensation, quand soudain, à mon esprit se présentent, se pressent en désordre toute une série de thèmes : ils sont nombreux et alléchants, mais le temps n'est pas aux tergiversations ; force est donc de fixer *illico* mon choix, puis de m'embarquer. Mon esprit est alors bien décidé de se camper résolument devant un sujet depuis longtemps caressé.

C'est cela, dis-je, en me frappant le front, c'est bien cela : un drame émouvant, aux situations les plus tragiques, fera certainement l'affaire.

Mon enthousiasme fut tel, qu'à peine rentré chez moi, je me mis au travail. Mais, je n'avais pas encore terminé le préambule de mon devoir que déjà mes idées si nettes tout à l'heure me semblaient moins précises ; je les sentais se raréfier tant et si bien que bientôt je fus devant un vide immense.

Alors je m'arrêtai, et j'attendis. Mon attente fut vaine. Décidément ma verve tragique était tombée. Puisque de ce côté l'obstacle est insurmontable, me disais-je, n'hésitons pas un moment, versons du côté opposé et tâchons, par une suite d'événements aussi comiques qu'imprévus, d'échafauder une de ces histoires drôlatiques à provoquer l'hilarité, que dis-je ? à déchaîner un fou rire général.

Me voilà donc en travail. Quelques traits assez désopilants surgissent de mon cerveau mis en goût par je ne sais quelle baguette de fée, si bien que je me surprends à rire jusqu'aux larmes ; quand, ô mystère, ô déception ! le charme qui m'avait tenu en haleine jusqu'à cet instant se trouve subitement rompu. Je ne riais plus ; j'étais presque tenté de pleurer, du moins je pestais, je rageais contre une telle situation. Que faire ?

Euréka ! Donnons un portrait ! cette idée me sourit. Et me voilà de nouveau remis sur le chantier. Un temps mon regard plonge dans le vague, il cherche, il scrute l'horizon, aucun profil

capable de m'inspirer ne s'y dessine ; les quelques mannequins qui y font taches sont « froids et rebutants »...

Mais alors, une description ? Une description, une description j'entends, mais décrire quoi ? Quel site assez pittoresque pourrait exciter ma plume novice encore dans l'art de saisir les traits fondamentaux qui fixent un paysage ? Et puis, ma palette est si pauvre en couleurs !...

On m'a dit que le récit d'un événement personnel, d'une histoire vécue, est généralement bien accueilli. Je rassemble donc tous mes souvenirs... Oui, j'ai bien fait quelques voyages au temps de ma toute première enfance, mais, à cette distance, c'est si vague, si confus que je hasarde quelques lignes sans grand intérêt...

Ainsi donc après avoir parcouru le cycle de tous les genres littéraires, je revins au drame.

Alors décidé à brusquer le mouvement, je traçai à la hâte un plan, puis passai au travail de la composition. J'avais, mais si péniblement que pressé de toucher à la fin de mon sujet, je hâtai le dénouement ; je fis mourir le capitaine d'abord sur son navire en détresse, puis au moment où il prenait place dans la dernière chaloupe qui emportait les derniers rescapés, ensuite en sauvant un ami qui l'avait trahi... Bref, énervé de ne rien trouver de bien pathétique, je terminais mon récit en supposant que le frêle esquif sur lequel mon capitaine s'était embarqué, avait chaviré noyant misérablement tous les passagers. Mais cette finale ne me satisfit pas, il me semblait qu'elle n'était pas assez tragique.

Aussi devant ma nullité évidente, ai-je eu recours, à une main plus experte. Je décidai donc d'aller trouver mon professeur et de le prier de vouloir bien jeter un coup d'œil sur le maigre produit de mon travail, de tailler, de retrancher, d'ajouter, en un mot de changer comme bon lui semblerait. Il accepta.

Le soir venu, mon sauveur me remit ma composition, mais à moitié corrigée... Et me voilà debout devant ma triste feuille, contemplant d'un œil plus triste encore, la page où la plume de mon bienveillant correcteur s'était si longtemps attardée. Il y avait tant de ratures ! tant de corrections à l'encre rouge que, sous ce flot vraiment lugubre, mon écriture avait sombré. Je compris pourquoi l'on ne m'avait pas corrigé tout mon travail.

Alors, la mort dans l'âme, je déchirai mon pauvre devoir ; et, je n'ai rien trouvé de mieux à vous offrir que le récit de mon infortune.

RINALDO AMBRA



« Connaissez-vous le cœur de l'homme et pourriez-vous compter les circonstances de son désir ? Vous calculeriez plutôt le nombre de vagues que la mer roule dans une tempête. »

(CHATEAUBRIAND, *Atala*).

UNE affection germa en mon cœur dès ma prime jeunesse ; elle eut pour objet l'un de mes voisins de classe pour qui d'ailleurs, j'avais déjà éprouvé des sentiments d'amitié. Je l'aimais sincèrement et lui m'aimait bien aussi. C'était le compagnon de ma si triste vie de pensionnat, et il apportait à mes jours un parfum exquis de douceur, que seuls ceux qui portent le nom d'ami peuvent ressentir. Hélas ! mon bonheur devait être de courte durée et vaines les espérances que je formais sur notre avenir commun. Il partit un jour avec ses parents qui changeaient de localité. Il partit malgré mes supplications et mes larmes, me laissant le souvenir des doux moments que nous avons passés côte à côte, et celui de nos entretiens intimes dans lesquels nous puisions une sorte de soutien et d'encouragement. Lui aussi ne me dissimula point ses regrets, car désormais, il devait vivre seul, loin de moi, loin de celui à qui il donnait le nom de frère.

Dès lors, le seul lien qui entretenait notre amitié, était une correspondance assidue et presque journalière, où je retrouvais les délices d'autrefois avec la même intensité et la même ferveur.

Deux années passèrent ainsi. J'allais plusieurs fois visiter mon ami et il m'accueillait toujours avec la joie que l'on éprouve de revoir un être cher. J'étais vivement ému de ses délicates attentions et je ne le quittais jamais sans verser quelques larmes...

C'était vers la fin de mes dernières vacances. Un matin, n'ayant pas reçu sa lettre que j'attendais depuis quelques jours, je m'en fus le voir. Un vague pressentiment remplissait mon âme dès que j'arrivai à la gare, car personne n'était venu à ma rencontre...

Je pénétrai dans sa maison qui, aussitôt me parut triste et vide, ce qui augmenta mes inquiétudes. Ayant entendu des voix

dans une chambre, j'y entrai ; et là, j'aperçus mon ami sur son lit, pâle mais encore souriant. Dès qu'il me vit, il me fit signe d'approcher et m'embrassant en pleurant, il me dit : « Henri, quelle douce consolation d'avoir pu te revoir ! Tu sais, je dois mourir, les médecins m'ont condamné : mais partir sans une dernière fois te presser dans mes bras, me parut trop dur : aujourd'hui l'on devait t'avertir ; et Dieu t'a guidé jusqu'ici pour assister aux derniers moments de celui qui t'a beaucoup aimé, et qui emporte l'éternel souvenir d'une affection terrestre, mais combien sincère. « Ces mots me serrèrent le cœur et je tombai à genoux au pied de son lit, car je n'avais jamais cru qu'il m'aimât de la sorte et je pleurais d'amertume de ne pas avoir assez joui, quand il se portait bien, de sa présence, de son attachement et surtout de son affection. Je restai un bon moment cloué dans la même position, mes mains sur le visage, et tout entier frémissant à la pensée de la mort prochaine de celui qui m'avait donné la marque la plus touchante d'un amour véritable. Ce fut lui qui me releva, me consola, me suppliant de cesser des pleurs qui précipiteraient les seuls instants qui lui restaient à vivre. Je pris alors une chaise et m'asseyant tout près de lui, je lui promis d'accepter ce malheur si grand, avec plus de résignation et partant moins de larmes.

Mais ma peine était trop forte pour pouvoir la supporter. Aussi quand mon ami mourut, après m'avoir dit de ces paroles dont j'aurais de la peine à me souvenir, je ne pus m'empêcher de m'abandonner à ma douleur.

Des amis du cher mort me tirèrent de cet état, et malgré ma faiblesse et leurs supplications, je veillai ce pauvre corps, bien triste reste de toute une vie remplie d'espérances, d'une amitié sur qui se fondait mon bonheur. Ainsi une foule de pensées envahirent mon esprit, pensées sur la mort, pensées sur les rares affections de ce monde.

Précédé de ses parents dont la peine était d'autant plus grande qu'ils venaient de perdre leur fils unique, j'accompagnai mon éternel ami, dans son éternelle demeure. Et sur sa tombe, en une courte prière, je lui fis mes adieux.

De longs mois ont déjà fui et ma constance est lassée des efforts qu'elle fournit. Je veux dire par là que je n'ai pas la même ardeur à penser à cet être qui n'est plus, et quand j'essaie ma mémoire à ces souvenirs, une vague et bien triste mélancolie m'envahit. Je songe alors à ce cœur qui m'a été arraché, à ses souffrances et aux miennes, à mon bonheur perdu. Et quand je

suis trop heureux, j'aime à me le remémorer ; mais dès qu'un chagrin m'accable il est bien vite oublié !

Telle est la désolante inconstance dans laquelle je vis ! Tantôt je suis plein d'ardeur pour un sentiment de mon âme, tantôt je me revêts du manteau de l'indifférence pour aller quelquefois même jusqu'à la plus noire ingratitude.

HENRI KAIM.





Château de Chillon.
(Canton de Vaux — Suisse).

Autour du lac Léman



Nous avons décidé lors de notre dernier voyage en Suisse, d'aller à Vevey le jour de la fête des vigneron. Les trains étant bondés, nous nous voyons forcés d'aller par le lac ; mais, là encore, nouvel inconvénient, le bateau direct a fait son plein de passagers et c'est à grand'peine que nous trouvons quelques places à bord du circulaire.

Nous nous embarquons donc sur le *Général Dufour*, et nous cinglons vers Genève. A notre arrivée, la ville-patrie de Rousseau nous éblouit par les coupoles dorées de l'église russe bâtie par Catherine II. Nous quittons ces parages où le lac est légèrement agité, et nous nous dirigeons vers des points plus riants. Amphion, Thonon et Evian nous charment par leurs allées de peupliers qui côtoient le rivage.

Toujours voguant, nous atteignons Saint-Gingolph dont les habitations se dressent sur les deux rives du faible cours d'eau qui la traverse et qui forme une naturelle frontière franco-suisse, ce qui détermine un St-Gingolph français et un St-Gingolph suisse.

Plus loin, nous passons près du déversoir du Rhône qui, dans les environs de Genève, reprend son cours après avoir traversé le lac sous forme de courant. Ce déversoir encombré d'alluvions est peuplé de mouettes qui poussent des cris discordants en rayant le bleu du ciel de leur vol lourd et très irrégulier.

Bientôt, sur l'horizon, le château de Chillon profila la masse imposante de ses tours dentelées. Ce n'est pas sans émotion que je me remémorai le « Prisonnier de Chillon » de lord Byron, sur la captivité de François Bonivard, héros genevois disgrâcié, enfermé dans les murs humides et tristes de ce cachot d'État ; mais ce qui attira surtout notre attention, ce fut l'immense ceinture de pins qui entoure cette bastille de la Suisse.

Voici les élégantes villas de Montreux qui s'étagent en amphithéâtre. Rien de plus agréable à voir que ces coquets châlets qu'encadrent de jolis jardins tout en fleurs.

Un quart d'heure après, nous entendons enfin la formule consacrée : « Vevey ! tout le monde descend. » Nous débarquons au milieu d'une foule immense évaluée à trente mille personnes venues d'un peu partout. Evidemment il y avait des Anglais jargonnant leur sempiternel : « Aôh ! très jaôli ! very beautiful ! »

Les fenêtres étaient ornées d'oriflammes qui ondulaient au vent. Nous étions en pleine fête vinicole que les vigneronns organisent, tous les dix ans, afin de maintenir la bonne renommée des crus de l'endroit et des environs.

A peine avons-nous débouché sur la place publique que la tête d'un défilé y faisait irruption. En avant, de joyeuses fanfares ébranlaient l'air de leurs cuivres retentissants. Puis venaient les différentes corporations que distinguaient leurs costumes et leurs attributs respectifs. C'étaient, tout d'abord, les Suisses avec leurs toques ornées de plumes, leurs culottes rouges et jaunes, leurs plastrons, leurs croix et leurs hallebardes qui les faisaient ressembler à ceux que représentent les histoires illustrées des vieilles coutumes helvétiques.

Après les hallebardiers suivaient, précédés d'un évêque portant une crosse d'or, des vigneronns au costume plus sévère. Plusieurs chars ornés passèrent successivement ; ils portaient des groupes de jeunes filles figurant les déesses de l'antiquité : Cérès, Flore, Pomone entourées de dryades et d'hamadryades. De longues théories d'enfants aux ailes d'anges, des bergers et des bergères aux houlettes enrubannées. des faucheurs et des pâtres les accompagnaient. Et tous en chœur, chantaient le fameux ranz des vaches, tandis que quelques-uns faisaient entendre les sons rauques et prolongés de la trompe d'Uri, rappelant ainsi le mugissement des taureaux.

Voici, revêtu d'une peau de tigre, et le chef surmonté d'une couronne de feuilles de vigne et de grappes de raisins, Bacchus assis sur un tonneau que traînaient de superbes chevaux blancs et

fringants. Tout autour du dieu du vin, des faunes et des bacchantes dansaient en agitant leurs thyrses et leurs cymbales.

Enfin, fermant la marche du cortège, apparut bientôt Silène au nez rouge et bourgeonnant, à la face rubiconde et au ventre énorme et bedonnant ; en précepteur conscient de sa haute charge, il suivait fidèlement avec l'âne qu'il montait, son très digne disciple Bacchus. Le défilé avait duré une bonne heure.

Avec la foule bigarrée et bruyante qui s'écoulait et se dispersait par toutes les artères de la petite ville, nous gagnâmes notre vapeur qui démarrera presque aussitôt. La nuit étendait déjà son vaste manteau constellé d'étoiles que réfléchissait doucement le calme miroir du lac, quand nous atteignîmes les quais d'Ouchy, situés en contre-bas de Lausanne.

Nous étions de retour.

PAUL CHALHOUB.



Les Dents du Midi.

Photo Mansourian. (Photo primée).

L'ENTHOUSIASME

L'ENTHOUSIASME ? N'est-ce pas une sorte de fureur qui a ses beautés comme aussi ses horreurs ? A vrai dire, c'est une émotion indicible, une sorte d'inspiration divine qui, considérée de sang-froid, étonne, et qu'il faut sentir pour savoir ce que c'est. Oui, il faut avoir été saisi par cette exaltation si complexe, par « cet aigle », comme dit Lamartine, pour le comprendre.

Cette émotion de nous-même est toujours subite et violente, et rend violents ceux qui sont sous son emprise. Elle nous sur-excite, elle nous emporte, elle nous possède ; c'est,

*... « comme un feu que la foudre allume,
qui ne s'éteint plus et consume
Le bûcher, le temple et l'autel ... »*

L'enthousiasme, on le trouve un peu partout ; mais il faut en convenir, toujours et surtout chez cette race au sang ardent, parce que toujours jeune, la race latine. Un mot, un cri, Garibaldi a parlé, dix mille chemises rouges paraissent et travaillent activement à l'unité de l'Italie. Un regard, un geste, Bonaparte s'est montré : Marengo, Austerlitz, Wagram, éblouissent comme des soleils. Voilà ce que fait faire l'enthousiasme.

Parfois ce sentiment prend des aspects moins violents. Toute son énergie se traduit alors en travail, en art. C'est un Christ d'ivoire qui sera son œuvre, mais quel Christ ! ... Ce seront des paysages, des portraits presque aussi vivants que leur modèle, ou des vases, ou des vers splendides aux ciselures d'une étonnante perfection ...

L'enthousiasme se communique ; il naît souvent de l'exaltation intime d'un être supérieur, puis se propage plus ou moins fortement chez tous ceux qui l'entourent et qui ont une même âme.

Parfois il s'empare de toute une foule ; par là, il révèle qu'il est immortel, qu'il existe chez tous ; et que pour éclater, il n'attend qu'une étincelle. Il y a l'enthousiasme des jeunes, il y a l'enthousiasme des vieux, l'enthousiasme des grands et celui des petits. Croyez-vous que l'enfant de six ans qui brandit une épée de bois, et saccage les plates-bandes d'un jardin, soit moins enthousiaste

que l'artiste qui façonne un chef-d'œuvre, et que le soldat qu'une charge entraînant lance à l'assaut d'une redoute ? Bien plus, ne l'est-il pas davantage, parce que plus jeune et partant pas encore mordu par la déception ou atteint par la griffe redoutable du scepticisme ou du respect humain.

L'enthousiasme laisse pantelants, blessés ceux qu'il quitte trop soudainement. Pourquoi ? Une émotion forte devrait rendre fort. Mais, ô ironie ! ce qui semble si fort, c'est hélas ! ce qu'il y a de



Le Vol de la «Marseillaise».

plus faible ; car pour qu'il y ait force, il faut déployer une énergie constante et réfléchie. Or l'enthousiasme s'associe très rarement à la maîtrise de soi. Certes, il opère des prodiges, mais qui sont de très courte durée.

Les créateurs directs de l'enthousiasme, c'est nous-mêmes, c'est notre rêve, notre chimère, autant d'éléments qui ne meurent qu'avec nous. On est assis devant sa table de travail, pensif, ou plutôt ne pensant à rien, se laissant pénétrer par tout, livrant en quelque sorte sa pensée, la laissant

errer au caprice qui s'en empare et la fait divaguer... Dehors, il pleut lamentablement... Et pour tromper l'ennui qui nous envahit, l'énerverment qui nous fatigue, on se raidit et l'on essaye de se débarrasser de ce réseau toujours plus serré et plus lourd qui nous enserre et nous captive, en évoquant une époque de notre existence moins déprimante et moins sombre ; c'est alors qu'un changement s'opère en nous, presque à notre insu : le ciel nous semble moins bas, les nuages plus légers s'effilochent, se dispersent : puis soudain, à l'horizon éclairci, un rêve monte,

grandit, s'étend ; avec le ciel qui renaît à la lumière, il se colore et nous éblouit. Fascinée par cette vision, notre âme ouvre grande son aile, et prend son vol. Oh l'enthousiasme, chez les jeunes surtout, comme il est fort, comme il est captivant !

Avec lui rien ne coûte, rien n'est difficile ; tel un souffle puissant, il entraîne vers l'action, il enlève vers les cimes, et féconde les grandes vies : c'est l'âme vibrante des générations fortes et des héroïsmes les plus purs et les plus éclatants.

RENÉ DEBONO.



Rouget de l'Isle chantant la « Marseillaise ».



EN CHASSE

J'HABITE Nag-Hamadi, un joli village placé entre les deux déserts lybique et arabe, et bordé à l'est par le Nil qui, à ce point, atteint sa plus grande largeur.

Il est 3 heures du matin. Les étoiles scintillent au ciel. Il ne fait pas froid, cependant un frisson me saisit à la vue de tant de calme, et presque de mystère.

Un vent léger flotte ; et, le bruissement des feuilles des arbres bordant la route, donne du mouvement et de la vie à ces êtres inanimés et pourtant si vivants.

Une drésine, à laquelle on a attelé un wagon de cannes vide, doit nous porter jusqu'à l'endroit du désert où se creuse la carrière de pierres de la sucrerie. C'est ma première excursion nocturne, en compagnie de mon père et d'une trentaine de bédouins.

Nous partons. La voie traverse successivement des champs couverts de blé, d'orge ou de maïs, longe la route, traverse un canal, côtoie une rivière, et enfin s'avance à plus de trente kilomètres vers l'inconnu. Au loin s'élèvent et le chant triste du fellah qui arrose son champ, et le glapissement des renards et des chacals.

Nous rentrons dans le désert. Devant nous, deux longs rubans de rails barrent de leur étroit filet d'acier l'immense étendue désertique. Nous atteignons l'extrémité de la ligne. A quelques mètres, tout harnachés, une trentaine de chameaux sont accroupis. Leurs gardiens couchés près d'eux nous attendent.

Un peu endormi par le long trajet que nous venons de fournir, je me remets bientôt sur pieds à l'idée que notre voyage va se poursuivre à dos de chameaux. Sur le conseil du vieux guide touareg, j'en pris un qu'il me désignait comme étant le meilleur de toute la troupe. Je le montai, non sans quelque difficulté, me demandant comment je pourrais bien tenir sur cette croupe en monticule aussi accentué. Après m'avoir installé sur ma monture, le guide s'éloigna.

Nous nous mimés en marche. Les premières émotions passées, je m'assoupis et m'endormis profondément, bercé par les mouvements cadencés de ma bête.

Quoi . . . ? Qu'est-ce qu'il y a . . . ? Boum ! Me voilà par terre. Ce qu'il y avait, c'est que nous étions arrivés et que les chameaux s'étaient accroupis un peu brusquement avant que l'on ait eu le temps de me réveiller. Sitôt remis de mon émotion, je me mis à aider les indigènes à déplier la tente américaine que nous avions, et à en faire une gentille chambrette avec deux couchettes et une table ; puis je plantai un parasol devant la portière.

Nous ouvrîmes des paniers à provisions et nous mangeâmes et nous bûmes chaud, car les guirbas d'eau s'étaient chauffées au soleil.



Nous nous mimes en marche . . .

Quant au paysage, il n'y avait plus rien autour de nous : ni village, ni rails ; de tous côtés l'immensité. Je jugeais la position de Nag-Hamadi derrière moi ; mon père m'indiqua sur sa boussole un point directement opposé à la direction supposée. Je ne sais ce que je serais devenu, seul au milieu de ce sable, au centre de cet horizon d'une circonférence parfaite. Après le déjeuner, on transporta la caisse à munitions et les boîtes à fusils, et l'on commença à déballer. Après le partage de la poudre aux indigènes pour leurs vieux fusils à piston, nous revîmes nos armes, et après avoir donné l'ordre de mettre dans chaque coin de notre tente un petit vase plein d'eau, nous fîmes la sieste jusqu'à six heures du soir. La chaleur était accablante.

Vers sept heures, il faisait tout à fait nuit. Les Bédouins assis en rond fumaient leur pipe, et de temps en temps lançaient derrière eux un long jet de salive pour chasser le diable de leur réunion. Un des leurs racontait l'histoire d'Abou El-Naouas Peu initié à cette langue baroque, je me mis à regarder le ciel. Quel magnifique cours d'astronomie on aurait pu faire sur ce firmament si beau, si pur !

Quand minuit vint, toutes les pipes étaient éteintes et les bouches sèches n'avaient plus de quoi chasser le cheïtane. Nos



Les bédouins assis en rond...

Bédouins s'étendirent sur le sable, tandis que l'un d'eux vérifiait son fusil et se préparait à monter la garde. Nous nous retirâmes dans notre abri ; bientôt je tombais de sommeil.

Quelle ne fut pas ma surprise à mon réveil, le lendemain matin, quand je vis dans le camp une vingtaine de petits che-

vaux Arabes que l'on avait fait voyager la nuit, et par petites étapes, pour ne pas les fatiguer. Il était alors cinq heures. Papa ordonna les préparatifs. Il me confia mon fusil et des cartouches de plomb différent au cas où nous rencontrerions du gros gibier. Il me recommanda surtout de ne pas tirer près de l'oreille du cheval.

Les bédouins qui devaient rester furent désignés, et après avoir pris consignation des chameaux et des bagages, ils nous souhaitèrent bonne chasse. Et nous voilà partis vers ce qui devait être tout à l'heure, à plusieurs milles devant nous, un troupeau de gazelles.

Voilà deux heures que nous marchons. Le soleil darde sur nous ses rayons de feu. Mais notre guide vient de nous montrer un point à l'horizon. Aussitôt je saisis mes jumelles et les braquai dans la direction indiquée. Je vis une magnifique troupe de belles bêtes heureuses de leur pleine liberté, laquelle allait bientôt prendre fin.

Alors, sous les ordres de mon père, la caravane se divisa en deux colonnes. Pour éviter la fatigue, je restai avec le groupe du vieux guide, tandis que celui de mon père opéra un mouvement enveloppant autour du point que faisaient les gazelles.

Huit heures après, c'est-à-dire au moment le plus caniculaire de la journée, alors que les gazelles, accablées par la chaleur, reposaient tranquilles, nous avançâmes en tirailleurs, de manière à cerner tout le troupeau... Mais les bêtes, flairant quelque danger, donnèrent bientôt des signes d'inquiétude, si bien qu'à cinq cents mètres, elles firent volte-face et essayèrent de fuir ; malheureusement pour elles, toutes les issues étaient gardées par un homme et un fusil.

C'est à ce moment qu'ayant à peine épaulé, je lâchai mes deux coups l'un après l'autre, et que j'eus le bonheur de voir deux beaux mâles qui galopaient en tête, rouler à terre. Dans l'ardeur de la poursuite, je poussai mon cheval derrière les pauvres gazelles affolées qui avaient rompu notre cercle, et, en plein galop, je fis feu sur une femelle attardée et suivie par son petit ; elle s'était mise à boiter ; encouragé, je tirai encore, le coup porta au défaut de l'épaule ; la bête atteinte s'affaissa et mourut d'une manière si triste que j'en eus pitié.

Cependant ma première fureur cynégétique tombée, je jetai un coup d'œil autour de moi ; quelle ne fut pas ma surprise de me trouver seul : je m'étais trop avancé. Cet isolement ne me fit pas peur. J'attachai mon gibier sous le ventre du cheval, les deux pattes de devant aux étriers de droite, et celles de derrière sur les étriers de gauche.

Je suivis alors les traces très visibles laissées par la fuite du troupeau, et vers 6 heures du soir, j'arrivai à notre campement où papa très inquiet se préparait à venir à ma recherche.

Chaleureusement félicité par mes amis, je m'occupai de la petite gazelle orpheline qui m'avait suivi. Je lui donnai du lait, je la caressai un peu et nous fûmes bientôt amis. Pauvre petite bête qui ne me quittait plus, comme je l'aimais déjà ! Je m'informai de la chasse de mes compagnons, elle avait été stérile. Papa avait tué deux belles bêtes, et un Bédouin en avait poignardé une qui passait près de lui.

Je fus réellement ému lorsque le vieux touareg, au nom de tous ses amis, me donna un couteau de chasse sur lequel chacun avait gravé son nom.

Le retour fut décidé à l'instant même ; le gibier fut mis dans de grands couffins, et ma petite protégée, dans un vaste panier à provisions vide ; puis nous reprîmes le chemin du retour.

GEORGES ZIMMÉRIS.



L'Incendie de Smyrne

(10 septembre 1922)

L'AVANT-GARDE des armées turques, composée de cavaliers assez mal vêtus, fit irruption dans la ville vers 10 heures du matin. Cette entrée n'eut rien de bien triomphal : la cité semblait une grande morte abandonnée ; tous les habitants enfermés dans leurs demeures, hasardèrent timidement, par une fenêtre à peine entre-bâillée, un bout de visage décomposé par l'inquiétude et la peur. C'est dans ce cadre impressionnant, sinistre, que les vainqueurs, montés sur de fringants coursiers, traversèrent les rues ainsi désertées.

Les jours qui suivirent se passèrent dans un morne silence. Aucune résistance sérieuse n'avait été opposée aux envahisseurs ; seuls, quelques Arméniens qui s'étaient barricadés dans une église, tentèrent de se défendre, mais leur attitude belliqueuse resta sans conséquence : Smyrne était la proie des Turcs.

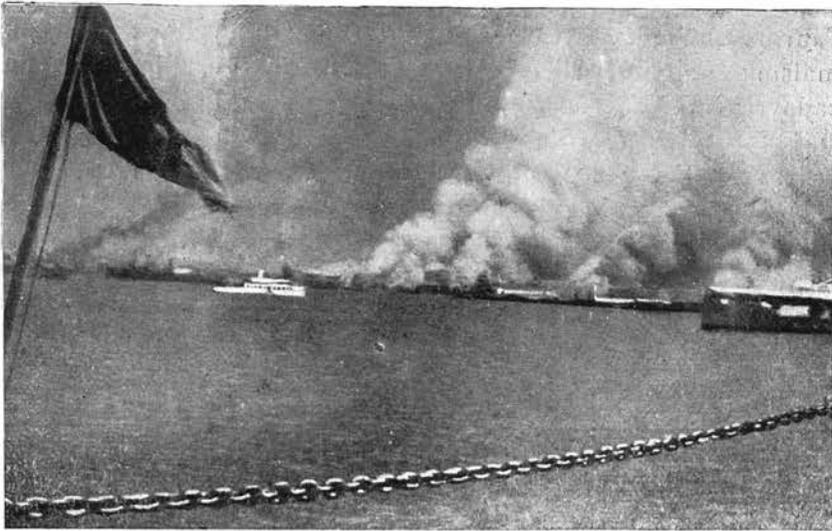
C'est alors que commença pour cette ville, d'habitude si bruyante, si gaie, une existence douloureuse et pénible. Finies les réunions interminables de l'après-midi passées dans des causeries intimes et douces ! Finis les chants joyeux qui emplissaient ces foyers, hier encore en si grande liesse et en si complète liberté !

Dès les six heures du soir, toutes les portes sont closes. Les femmes groupées s'entretiennent dans l'ombre, tout bas, presque mystérieusement ; les hommes veulent paraître plus courageux et rassurent leurs compagnes, mais en vain. Partout un orage lourd pèse dans l'atmosphère. De temps en temps, une cavalcade effrénée, des imprécations, ou le bruit de quelque explosion viennent jeter leurs notes lugubres au milieu de ces nuits déjà si pleines d'horreur. Quand, le 26 au soir, retentit le tocsin ; le feu venait d'éclater dans le quartier arménien.

Décrire les scènes atroces qui eurent lieu, m'est impossible : les maisons furent pillées, saccagées, et les hommes, les femmes, les enfants même massacrés. Ceux qui parvinrent à se sauver remplissaient les rues de cris de terreur. Bientôt l'incendie se lança de trois points à la fois. Les flammes sinistres et géantes formèrent une muraille redoutable qui encercla la ville ; attirées et poussées par un vent violent, elles embrasèrent tous les quartiers jusqu'aux abords de la mer. L'horizon était obscurci par

d'épais nuages de fumée. Le soleil devint livide et semblait vouloir s'attarder sur cette scène d'épouvante et d'horreur.

Pour les foules éperdues qui fuyaient, quelle situation plus tragique ! De tous côtés se précipitent en torrents les flammes qui cernent toutes les issues possibles ; un passage cependant, un seul, s'ouvre vers l'est, tous s'y engouffrent ; beaucoup pressés, écrasés par le flot humain et dément qui les emporte, se jettent dans la mer et essayent d'atteindre à la nage les quelques navires



En rade de Smyrne (Septembre 1922).

en rade. Rares sont ceux qui parviennent à atteindre un bord hospitalier ; la plupart, exténués, se noient et périssent.

Pendant ce temps de panique générale, l'ennemi, pressé de jouir de son triomphe, fait sauter à coups de dynamite les églises et autres monuments de marbre qui avaient jusque-là résisté au feu dévastateur. Par intervalle, un bruit sourd et prolongé qui domine le tumulte se fait entendre.

Quant à moi, alors à peine âgé de 10 ans, c'est en vain que je demandais au sommeil l'oubli de tous ces maux. Je montai donc sur la terrasse de notre maison. Dieu ! quel spectacle s'offrit à ma vue : un ciel rouge comme du sang où les étoiles se noyaient dans les flammes, une mer calme mais terrible cependant, sous les reflets sinistres de l'incendie ; au loin, une campagne déjà atteinte par l'automne et paraissant encore plus désolée ; et de partout, un bruit confus de cris de douleur, d'épouvante, de piétinements de chevaux, de murs qui croulent et s'écrasent. . .

Le feu, continuant ses ravages, avait déjà consumé la plus grande partie de la ville : les églises, les hôpitaux, les écoles, les somptueuses demeures comme les réduits les plus humbles, les plus obscurs, tout avait été dévoré par l'hydre géante, infernale...

Peu à peu la ville, comme lasse de tant de débordements et d'horreurs, s'enveloppa de silence et de ténèbres ; plusieurs gros foyers d'incendie s'éteignirent et la grande rumeur s'apaisa graduellement...

Trois heures après, à l'horizon, le ciel se barra de rose : c'était l'aurore qui se levait, éclairant timidement une ville morte aux maisons noircies, calcinées par le feu, aux rues jonchées de cadavres.... Smyrne n'était plus.

GEORGES CARACOSTAS.





CHRONIQUE du COLLÈGE

Dans le calme et la solitude



PRÈS le tumulte et le bruit des vacances, voici la tranquillité, le calme dans cette atmosphère si apaisante que les études savent créer autour des esprits qu'elles ont su captiver par l'attrait du mystère dont se fait précéder toute vérité qui s'annonce.

Ainsi donc, les cours ont repris depuis le 3 octobre au matin. Tout le monde est à l'ouvrage et travaille sérieusement. Cependant, malgré l'attrait séducteur des programmes nouveaux, malgré l'entrain irrésistible qu'impriment les plus éveillés et les plus actifs, malgré même la reprise de contact avec certaines pratiques chrétiennes, un temps oubliées par suite de circonstances très complexes, la quiétude n'est pas générale ; des brouillards flottent dans l'atmosphère et masquent l'horizon.

Aussi nous a-t-on ménagé, du 24 au 27 de ce premier mois scolaire, trois jours de franc repos, afin de nous retremper dans les eaux salutaires d'une bonne retraite spirituelle.

Cette retraite, prêchée par le R. P. Romain BOUVARD, missionnaire rédemptoriste, fut suivie avec une générosité, une ferveur dont certains ont pu s'étonner. Aussi quels fruits savoureux et abondants ont été cueillis au soir de ces pieux exercices d'une doctrine si lumineuse et si sûre, qu'ils ont éclairé et fortifié plus d'une âme hésitante ou faible, et l'ont lancée avec vigueur et constance dans les voies toujours ensoleillées du devoir et de la vertu.

Que le R. P. R. BOUVARD garde la conviction profonde du bien réel qu'il a fait en passant parmi nous ; qu'il en soit remercié et béni maintenant et toujours. En retour, qu'il veuille bien,

quoique éloigné, nous assurer encore de son concours précieux par le souvenir qu'il voudra nous garder au saint sacrifice de



R.P. Romain-Marie Bouvard.

la messe et dans les nombreuses prières dont il féconde si surabondamment ses journées apostoliques.



Réception de M. Léon Bérard

C'est par un bel après-midi de décembre que le collège commençait une nouvelle ère de réceptions officielles, en ouvrant ses portes à un distingué représentant de la science, M. Léon BÉRARD.

Cette réception revêtit le caractère habituel de nos solennités de ce genre.

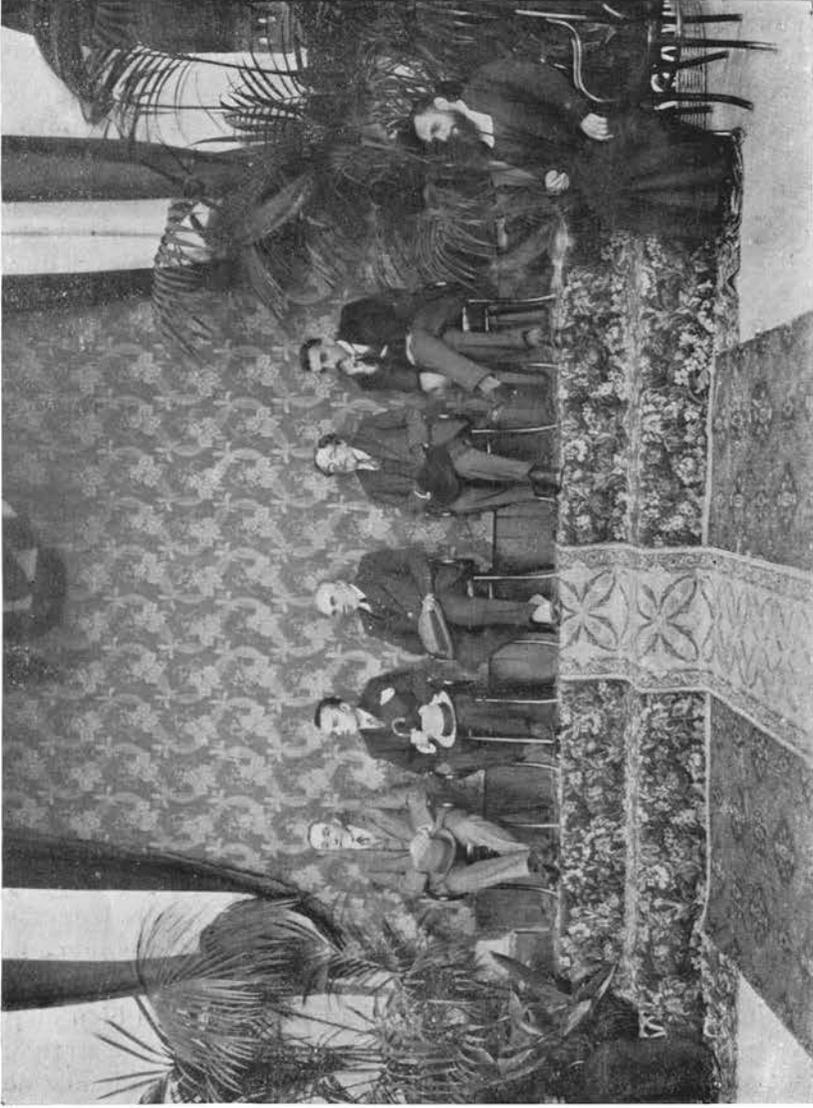
Ce fut dans le décor toujours verdoyant de la grand'cour, qu'une profusion de drapeaux et d'oriflammes rehaussaient encore de leurs couleurs tranchantes, et en présence de 1200 élèves que M. LÉON BÉRARD fit son entrée.

Il gagna l'estrade d'honneur. A ses côtés prenaient place : Monsieur le Consul de France, M. le Docteur L. PLANTIER, médecin honoraire de l'hôpital d'Annonay, les chers frères ITALE et CAMILLE, sous-directeurs du collège.

Puis, M. W. CHIKHANI, vice-président de l'académie, lut une adresse de bienvenue, où il exprimait la fierté et la joie que nous éprouvions de recevoir et de saluer l'une des sommités médicales françaises, le créateur et le directeur, à Lyon, de l'important Institut anticancéreux, qui durant de longues années d'un travail acharné, tel un nouveau Pasteur, avait réalisé de si remarquables découvertes chirurgicales qu'elles font honneur à la France et à l'Humanité.

Après avoir exalté la sublimité de cette œuvre qui s'apparente par des liens très étroits à toutes celles qui s'alimentent aux sources mêmes du dévouement poussé jusqu'à l'héroïsme, notre jeune orateur nous révéla que M. L. BÉRARD était non seulement un des grands maîtres de la science moderne, mais que son cœur, aussi vaste que son esprit, en avait fait un grand ami de la Jeunesse quelles que soient les frontières qui la circonscrivent, surtout de la Jeunesse studieuse — parce que l'espoir vrai de la société de demain, — qu'il l'aimait cette belle Jeunesse, tant et si bien qu'il l'avait jusqu'ici puissamment aidée à s'organiser en une grande association affiliée à l'association générale des étudiants de France.

Un sonnet de circonstance, finement détaillé par M. Robert COULON, dont la voix souple et légèrement émue rend avec beaucoup d'aisance nos meilleurs poèmes classiques, clôtura le programme de cette réception auquel s'étaient mêlés les accords fort bien goûtés de notre musique instrumentale.



RÉCEPTION DE M. LÉON BÉRARD.

Photo Pasquet.

A marquer d'une pierre blanche

Ils sont assez nombreux, au collège S^{te}-Catherine, les jours qu'il faudrait ainsi noter. Entre les plus beaux, le mercredi, 11 janvier, tout ennobli du séjour de M. François VEUILLOT parmi nous, mérite une place de choix dans la souriante phalange.

Au premier abord, la physionomie intelligente et fine de l'actuel président du Syndicat des journalistes français, semble ne s'apparenter que d'assez loin avec les traits accentués et rudes, avec la robuste carrure que nous laissent deviner les portraits de Louis Veillot ; mais à l'entendre, on ne tarde guère à s'apercevoir que l'âme ardente, les chevaleresques enthousiasmes, les inépuisables énergies de l'immortel polémiste de « L'Univers », revivent en celui qui nous parle.

Quatre fois, en moins de huit heures, l'infatigable orateur intéresse, instruit, émeut et charme des auditoires différents.

Aux élèves de la Congrégation, tous catholiques, il dit les splendeurs du Congrès eucharistique de Chicago ; l'enthousiaste réception faite aux délégués français, tout particulièrement aux cardinaux ; le Légat du Saint Père accueilli avec grand honneur et joie manifeste ; la procession grandiose, l'extraordinaire piété de l'immense public profondément recueilli malgré l'inclémence des éléments ; le million de communions dépassé ; la *Messe des Anges* chantée en plein air par un chœur de 60.000 enfants, tandis qu'à l'autel pontifie le Légat du Pape devant la multitude innombrable.

Le thème change devant les quatre cents élèves de la première division : c'est l'ascension de l'enfant du peuple, parti de rien, ou tant vaut dire, et devenu, à force d'énergie, de constance, de ténacité au service de puissantes facultés, l'un des écrivains les plus illustres, l'une des plus nobles gloires de la littérature française au XIX^e siècle.

Avec une attention admirative, mes jeunes camarades suivent les différentes étapes de cette carrière si féconde, et en soulignent, de leurs applaudissements, chaque pas vers le « Toujours plus haut ! »

Fils d'un compagnon tonnelier, le jeune Louis puise à l'école primaire de Boyne, les maigres rudiments que distribue, parmi de multiples taloches, un sabotier qui s'improvise instituteur. Saute-ruisseau dans une étude parisienne, il s'avise que le savoir est chose bonne, que la plume peut devenir, entre de « fortes mains, le mâle outil » qui fait vivre et sait défendre les convictions.

Aussi, apprend-il du latin et, dans sa chambre solitaire, souvent fort avant dans la nuit, entretient-il commerce, tantôt avec les écrivains de l'antique Rome, tantôt avec leurs émules du XVII^e siècle.

Le voici, à moins de vingt-cinq ans, rédacteur en chef d'une feuille périgourdine. Il y bataille avec un tel entrain, une si belle allure, que le ministre Guizot, pour favoriser le plein épanouissement de cette jeune force, lui confie une mission en Algérie, auprès du maréchal Bugeaud. De retour à Paris, en pleine forme, aidé de quelques amis, il achète un journal qui végète et, en peu de temps, en fait *L'Univers*.

Il va sans dire que M. François VEUILLOT sait dégager, au cours de ces vivants tableaux, les facteurs personnels de cette rapide ascension : noblesse d'âme native, horreur des vulgarités, sentiment de sa valeur, tout d'abord ; plus tard, d'ardentes convictions religieuses, mises au service de la plus sainte des causes. Des applaudissements répétés lui prouvent qu'il a été compris et goûté.

Au Cercle, le bouquet. Devant ce groupe, — groupe de choix, — le vice-président des journalistes chrétiens évoque la vaillante figure de son oncle, créateur du plus illustre journal catholique français.

C'est à Rome, où l'emmènent des amis plus chrétiens que lui, que le futur champion de Pie IX retrouva la foi de ses aïeux. C'est aux pieds de la Vierge, au centre de la Catholicité, qu'il fit le serment de se consacrer désormais tout entier à la défense du Christ et de son vicaire, si odieusement persécutés en ces heures-là. L'histoire s'est chargée d'enregistrer comment le noble athlète sut tenir son serment.

Elle ne tarda guère d'ailleurs à s'en apercevoir, la meute des insulteurs de la Croix. Et dès lors, pour de longues années, s'engagea pour ne finir qu'à la mort, la lutte épique. Sans merci, d'un contre dix, contre cent : journaux de la capitale à gros tirages, obscures feuilles de la province, en quête de scandale. Bien vite, les uns et les autres apprirent à leur dam ce que pesait la terrible griffe du lion. Jamais il ne sut ce qui s'appelle faire patte de velours, sauf lorsque parmi ses adversaires il s'en glissait, à son cruel chagrin, dont le caractère sacré en imposait à son âme de catholique intransigeant.

Il mourut sur la brèche, après d'incomparables services rendus à l'éternelle cause de Jésus-Christ et de son Eglise sur la terre. Nul doute que ne se soit accompli, au delà de ses espérances, son vœu suprême connu de son armée d'admirateurs :

*J'espère en Jésus ! sur la terre
Je n'ai pas rougi de sa foi ;
Au dernier jour, devant son Père,
Il ne rougira pas de moi.*

De chaleureux applaudissements saluent cet éloquent exposé.
M. François VEUILLOT a bien mérité de son illustre parent.

Un film eucharistique

C'est celui que nous eûmes le plaisir de voir se dérouler sur l'écran de la salle des fêtes de la « Gioventù Antoniana », le 14 janvier dernier.

Durant une heure et demie, nous nous crûmes transportés dans l'un des plus grands centres humains des États-Unis, la ville même de Chicago ; là, pas à pas, escortant tout un peuple de princes de l'Eglise, de prélats, de prêtres et de nombreux fidèles des quatre coins du monde, nous suivîmes avec beaucoup d'intérêt tout cet ensemble d'heureux événements qui constituèrent les splendides journées du XXVIII^me Congrès eucharistique.

Nous ne saurions mieux retracer les impressionnantes sensations de grandeur et de beauté qui nous saisirent alors, qu'en nous servant de la relation très fidèle qu'en fit un témoin oculaire, M. François VEUILLOT qui, en juin 1926, avait eu le bonheur de se trouver à Chicago, avec la délégation des Evêques de France.

Chicago, dimanche, 20 juin.

« Premier jour du Congrès eucharistique. Il s'est ouvert aujourd'hui chez les Pères du Saint-Sacrement. . . .

« J'ai eu le bonheur de participer à cette première fête, au milieu d'une foule de Canadiens français, près du comte d'YANVILLE secrétaire général du Comité permanent des Congrès eucharistiques, entre un Belge et un Italien.

« Le doctrinal évêque de Dijon fit à ces journées de ferveur un portique de clarté ; l'éloquent et pieux archevêque de Rouen, qui célébra la messe, entraîna les fidèles à prier pour le monde.

« Les adorations se poursuivirent sans discontinuer, dans cette nuit lumineuse. A cinq heures du matin, le cardinal DUBOIS montait à l'autel. A la même heure, le même geste était accompli par d'autres évêques, dans les 235 églises de la ville. Et autour

de ces messes pontificales, entre cette minute et l'heure de midi, près de 6.000 prêtres offrirent, à Chicago, le Saint Sacrifice.

« Le monde apercevra surtout le décor grandiose et magnifique. En réalité, un extraordinaire élan de vie spirituelle ouvre ce congrès, comme il l'a préparé. Le cardinal MUNDELEIN apparaît peut-être, aux hommes du dehors, comme un puissant manieur de foules et de dollars ; il est d'abord un grand serviteur de Dieu. Sa lettre pastorale, où, la veille de Noël, il traça le plan de ces assises religieuses, est dominée par une préoccupation maîtresse : il veut offrir au Pape, en ce diocèse de Chicago, le dimanche inaugural de l'assemblée, *un million de communions*. « C'est, au Roi eucharistique, écrit-il, un hommage que ne peut égaler toute la gloire des manifestations extérieures. » Et dans son zèle d'apôtre, il supplie les catholiques tièdes et oublieux de saisir une telle occasion pour se rapprocher des sacrements. Or, ce matin, les espérances de Mgr. MUNDELEIN ont été dépassées. Je viens d'apprendre, en effet, que le chiffre des communiant, dans les 363 paroisses du diocèse, atteint *douze cent mille*. Et toutes, offertes au Pape. Une si puissante accumulation d'énergies spirituelles, entre les mains du vicaire de Jésus-Christ, peut, — c'est encore le cardinal américain qui parle, avec un sens mystique éclairé, — produire « un changement considérable dans les « événements universels, au cours des années à venir. »

« Tel est le cortège immatériel dont fut enveloppée, ce matin, la procession des princes de l'Eglise et des prélats, qui durent épuiser plus de trois quarts d'heure à franchir, entre le petit séminaire et la cathédrale, une distance de 1500 mètres. Une foule de 100.000 personnes, entassée dans cet espace étroit, ne laissait plus qu'un mince couloir, en dépit des agents qui s'efforçaient vainement de l'élargir, au défilé des 11 cardinaux, des 57 archevêques, des 257 évêques et des 17 abbés mitrés. Plus qu'un congrès, remarquait un assistant, presque un concile. . . .

Chicago, lundi, 21 juin.

« Ce Congrès est magnifique, oui ; mais un peu décourageant pour qui désire en absorber toute la grandeur et toute la substance. Par là, vraiment, trop américain. Sans parler de vingt et une sections nationales, — y compris celle des Noirs et celle des Orientaux, — les cérémonies et les assemblées se chevauchent ou se superposent à chaque heure du jour et de la nuit. Loin qu'on puisse embrasser des synthèses générales, à peine a-t-on le temps de recueillir des impressions partielles. Il faut choisir. Aujourd'hui, je suis allé du Stadium à la section française.

« En pénétrant dans le *Stadium* ou, de son vrai nom, le *Soldier's Field*, on se rend compte, que ce Congrès de Chicago, pour être proportionné, doit être énorme ; il le faut, à notre point de vue colossal, afin qu'il paraisse, en Amérique, exactement mesuré. Dans cette ellipse étendue sur la longueur d'un kilomètre, dont 60.000 personnes peuvent occuper l'arène aménagée en parterre et dont les gradins, surmontés de colonnades hautes et spacieuses comme des temples, offrent des sièges à 150.000 auditeurs ; en face d'un musée construit sur la même échelle et au milieu d'une esplanade où ces deux monuments semblent environnés d'espace, — mobilisez 100.000 hommes, ils seront noyés dans l'étendue ! . . .

« Et c'est là, vraiment toute la beauté du décor et de la cérémonie de ce matin. Le chœur des 62.000 enfants, vêtus aux couleurs du Pape, un tapis mouvant de laine blanche étoilée d'or : l'assemblée des 300.000 personnes, installées dans l'amphithéâtre ou massées sur les avenues d'alentour ; en soi, ce n'est pas nécessairement magnifique et, partout ailleurs, ce n'eût été que prodigieux et peut-être écrasant ; mais, ici, c'est un tableau dans son cadre. Et le spectacle est admirable, parce qu'il ne cesse point, en dépit de ses dimensions, d'être harmonieux. La vraie grandeur, au fond, je l'ai sentie dans l'idée, plutôt que je ne l'ai vue dans les choses ; elle réside en cette union du Vicaire de Jésus-Christ, personnifié par son Légat, qui chante à l'autel, — avec tout cet avenir d'un peuple, incarné dans les 62.000 enfants, qui, d'une seule voix, répondent au Pape . . . »

Chicago, mercredi, 23 juin.

« La procession de clôture, avec sa migration prévue de 5 ou 600,000 pèlerins, me réserve d'émouvantes surprises. Je crois néanmoins avoir touché le point culminant du Congrès. C'est encore au *Stadium*, après le chœur des enfants, après la réunion des femmes, et la messe chantée par 12.000 religieuses, aux psalmodies limpides et graves, ce fut, hier soir, la veillée des hommes. Ici, rien pour la curiosité. Ce sont les spectateurs eux-mêmes, et eux seuls, qui constituent le spectacle . . .

« Il y avait là, quand je les découvris soudain, dignes, attentifs et recueillis, plus de 200.000 hommes. Ils me saisirent brusquement les regards, à les éblouir, et l'âme, à la suffoquer. Mes yeux se brouillèrent ; on peut pleurer d'admiration. Le spectacle était souverainement beau, de cette assemblée virile, à peine éclairée par un chapelet de phares. Il s'avéra d'une prodigieuse harmonie, quand ces voix mâles chantèrent en plein accord.

Il atteignit une surhumaine grandeur, quand tous ces hommes affirmèrent à l'unisson leur *Credo*. Enfin, lorsque 200.000 cierges, allumés comme une traînée d'étoiles, étendirent une nappe de lumière entre la double falaise des hautes colonnades, ce fut la merveille étincelante. Oui ; mais de cette féerie presque surnaturelle, une idée jaillissait, plus radieuse encore, et surtout plus forte : la vision d'une puissance religieuse ; religieuse, et nationale aussi ! Car, il est vrai, la déférence et la sympathie du peuple américain pour les catholiques sont, ici, l'un de nos heureux étonnements ; mais cette assemblée d'hommes éclairé, à mes yeux, tout ce qu'il y a de patriotisme intense, et quasi sacré, chez les catholiques américains. La veillée d'adoration, comme prélude, éleva vers le ciel l'hymne à la bannière étoilée ; puis, Mgr. HOBAN, conviant ces citoyens de la République à formuler leur profession de foi religieuse, y inséra le serment de respect pour les autorités et pour la patrie !... »

Mundelein, jeudi, 24 juin.

.....
« Tout à l'heure, au coin d'une allée, j'ai rencontré le cardinal MUNDELEIN et le cardinal BONZANO.

« — Je suis dans l'admiration, m'a déclaré le légat du Pape. Ancien délégué apostolique aux Etats-Unis, je m'attendais à des manifestations retentissantes et significatives. Eh bien ! ce Congrès m'est encore une révélation. Je crois bien d'ailleurs, qu'il est une révélation pour les catholiques américains eux-mêmes. Il leur a dévoilé leur force et leur profondeur. Il y a un catholicisme américain, dont les œuvres et l'esprit sont un exemple universel et une puissance sociale.

« — Oui, répond le cardinal MUNDELEIN, on peut affirmer que ce Congrès a réussi. Mais, dites bien, surtout, que ce triomphe est dû à la prière du peuple ! »



Réception de l'Amiral Bouis

Depuis longtemps, le collège Sainte-Catherine n'avait eu l'avantage d'une visite comme celle dont elle se vit honorée lors de la réception de l'Amiral Bouis, Commandant la Division navale du Levant. Aussi, et quoique avertis de cette prochaine manifestation, quelle ne fut pas notre surprise de voir, au matin du 27 février, à l'heure de la rentrée des classes, la grande salle des pas-perdus, tendue aux couleurs françaises, et l'estrade traditionnelle se dresser dans le cadre chantant de ses faisceaux de drapeaux.

Malgré un ciel bas et maussade qu'une brise glaciale balayait de ses rafales, un air de fête flottait dans l'atmosphère.

Nous allions donc recevoir un des vaillants de la marine de France, qui au cours des nombreux combats livrés aux pirates modernes, avaient assuré la maîtrise de la mer, non seulement dans les eaux françaises, mais encore dans cette partie aimée du Levant où s'étend la Syrie, sans parler des autres pays de ce même littoral méditerranéen, ouverts à toutes les productions littéraires et artistiques du génie français.

Nous étions encore dans ces pensées quand la *Marseillaise* brillamment exécutée par l'Harmonie du collège retentit ; c'est alors que l'Amiral Bouis, bien pris dans son bel uniforme constellé de nombreuses décorations, parut ; il était accompagné de M. Frédéric GIRIEUD, consul de France, du très cher Frère CYPRIEN, directeur, du Lieutenant de vaisseau ROUVELLON, officier d'ordonnance, de MM. J. DESVERNOIS et V. MATHIEU, députés de la Nation.

Cette entrée fit impression ; aussi, vibrants furent les applaudissements qui retentirent.

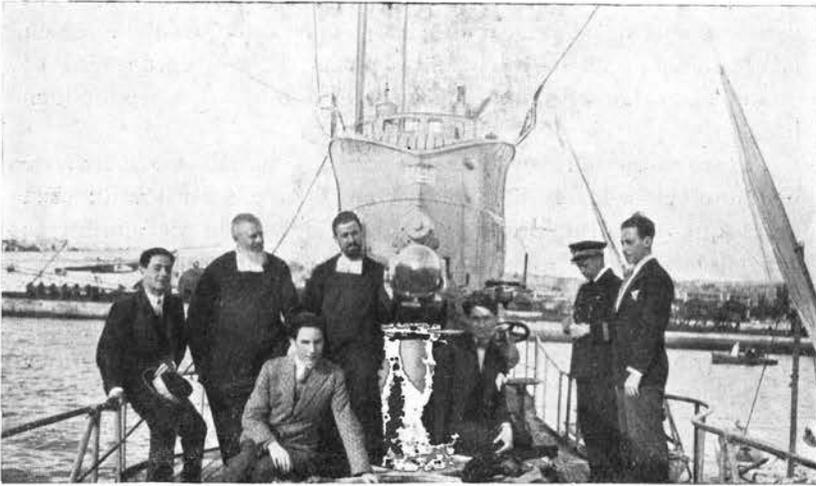
Alors notre ami Robert COLON lut un discours de circonstance ; sa voix sympathique et chaude exprima, avec bonheur, les vifs sentiments de patriotisme et de reconnaissance dont nos cœurs débordaient.

Après la remise de l'adresse qu'accompagnait un fort joli bouquet, l'harmonie jeta sur l'assemblée, encore sous le coup de ses premières impressions, ses plus belles phrases musicales.

Puis, M. Maurice MICHALLA nous déclama, avec une âme ardente, un poème d'une haute inspiration patriotique ; il fut chaleureusement applaudi. C'est alors que l'Amiral Bouis, saisi lui-même par ce morceau de si fidèle interprétation, nous dit combien il était touché de la belle réception que nous venions de

lui ménager, mais qu'il n'en était nullement étonné, attendu que dans d'autres établissements tenus par les Frères des Ecoles Chrétiennes, il avait rencontré beaucoup de sympathies bien françaises, mais que nulle part, il ne les avait aussi profondément senties qu'en ce vieux collègue qui depuis quatre-vingts ans, répand, avec un inlassable dévouement, les idées et les sentiments d'une France grande, semeuse d'idéal et de liberté.

L'auditoire déjà charmé fut au comble de la joie quand Monsieur l'Amiral accorda, comme complément classique à sa visite, un jour de grand congé.



A bord d'un sous-marin (Escadre française).

*Photo H. Kaïm.
(Photo primée).*

M. l'abbé Etienne Drioton

Samedi, 24 mars, nous avons le plaisir d'assister à une conférence donnée par M. l'abbé Etienne DRIOTON, conservateur adjoint des antiquités égyptiennes au Musée du Louvre, et professeur d'égyptologie à l'Institut catholique de Paris.

Pendant près d'une heure, cet éminent maître nous dit pourquoi les écrivains et les philosophes grecs si fins, si délicats, si dédaigneux et qui enveloppaient tous les étrangers dans la méprisante épithète de *Barbares*, professaient une admiration non dissimulée pour les Egyptiens. Voici ; c'est que ce peuple fut, au même titre que les Pélasges, et sans doute avant eux, un peuple *civilisateur*. Et ce rôle bienfaisant, il le joua grâce à sa religion.

Suivit l'attachant récit de la *Passion d'Osiris*. Fils de la Terre et du Ciel, ce dieu succède à son père dans le gouvernement des Deux-Egyptes ; grâce aux charmes magiques d'Isis, sa sœur-épouse, il réussit à discipliner l'humanité turbulente. Par la séduction de la beauté, de la science et de la bonté, le couple divin surmonte toutes les résistances. Osiris apprit aux hommes à distinguer les plantes nourricières : blé, orge, vigne, etc . . . Devant ces rustres émerveillés, Isis coupa les gerbes et pétrit la farine ; Osiris pressa les grappes et but la première coupe . . ., et les hommes perdirent l'habitude cruelle de se manger entre eux.

Non content de nourrir les hommes et de les armer, Osiris leur bâtit une capitale, « Thèbes aux cent portes », les soumit à des lois, les plia aux méthodes des sciences, au rythme des jeux et des arts, leur apprit à lire dans le ciel étoilé, leur donnant ainsi le sens d'une vie qui dépasse les terrestres destinées.

Ce fut ensuite le tour de tous les peuples de la terre à jouir des bienfaits d'*Ounefer*, l'« Etre bon », celui qui se dévoue au salut de tous. Rentré en Egypte qu'Isis avait parfaitement gouvernée en l'absence de son époux, le Civilisateur y trouve la mort par la trahison de l'impie et violent *Seth-Typhon*, le principe du Mal.

Et le savant conférencier déroule en traits rapides les péripéties de cette antique et mystérieuse légende : Osiris enfermé dans le cercueil, jeté dans le Nil, poussé par les vagues jusqu'au pays de Byblus où devaient, plus tard, se célébrer les mystères d'Adonis, la recherche angoissée d'Isis, la découverte dans le buisson miraculeux, le retour à Bouto, la reprise du cadavre par Seth-Typhon qui le découpa en quatorze parties, les dispersant à tous les points de l'horizon. Puis nouvelle et plus lamentable

quête : Isis retrouve les divers lambeaux, sauf celui qui, tombé dans le fleuve, fut dévoré par l'oxyrrhynque. Osiris ressuscité engendra *Horus* qui le vengea de Seth, et fit triompher le Bien sur le Mal.

Cette première trinité : Osiris, Isis et Horus, bientôt suivie d'autres : Ammon-Râ, Mout et Anpou ; puis, Phtah, Sokhit et Moptou ; ces triades transformées en ennéades, les animaux fétiches des tribus conquises élevés au rang suprême expliquent la multiplicité des idoles adorées dans la vallée du Nil et son delta, sinon par les prêtres, du moins par le vulgaire.

A ces causes s'ajoutèrent les révolutions politiques : autres rois, autres capitales, autres dieux. Le Pharaon Aménophis IV opéra la plus connue de ces révolutions. Jaloux de l'omnipotence des prêtres d'Amon, il abandonne Thèbes pour Thoutaton, la moderne El-Amarna, substitue au dieu proscrit le dieu Aton, et se fait appeler lui-même Kounaton, repos d'Aton. Dès lors, sur tous les murs, au flanc des colonnes, au sommet des obélisques, des messagers du roi, antiques iconoclastes, martèlent le nom d'Amon et celui de Mout, les dieux proscrits. car marteler le nom d'un être, homme ou dieu, c'est anéantir son âme.

Cependant soit routine, soit esprit d'opposition, les dieux condamnés conserveront nombre de leurs adorateurs, tandis que par indifférence ou courtoisie d'autres iront au nouveau dieu. D'ailleurs, les prêtres d'Amon ne tardèrent pas à reprendre leur influence pendant le règne de Toutankhâmon, le second successeur du réformateur.

Et cependant l'œuvre d'Aménophis IV réalisait un progrès surprenant dans le concept de la divinité. Pour la première fois, la religion est conçue comme un lien qui *relie* les hommes de race, de langue, de couleur différentes. Le dieu de Kounaton ne distingue pas les Egyptiens des Barbares : tous sont au même degré ses fils et doivent se considérer comme frères. Il n'y a pas d'exemple de pareilles idées avant la Bible. Et ce qui prouve que les prêtres se transmettaient bien cette doctrine ésotérique, c'est la plus récente découverte faite par M. l'abbé Drioton lui-même, d'un tombeau et d'une inscription où elle est exprimée en termes formels.

Pareillement, — et cela surtout devait plaire aux Grecs — ce retour à un sentiment religieux plus large s'est accompagné d'un renouveau dans l'art et d'une observation plus sincère et plus réaliste de la nature. Des artistes se trouvèrent dont les œuvres, par la perfection du modelé et le style de l'exécution, comptent parmi les merveilles de tous les temps.

Avec nos Artistes

Nos artistes dramatiques, qu'ils s'appellent : MM. J. ZÉNIÉ, F. JAOUICH, F. CÉPICH, M. MICHALLA, J. VIVANTE, R. SABBAGH, B. DUTTON, R. BIQUET, Y. DEMECH, M. MASSABKI, M. ROY, G. MALHAMÉ, C. MIRZA, M. ZOGHEB, R. POLI, A. NAHAS, R. COULON et J. PENNAVAYRE, ont gardé, cette année encore, la tradition dans toute sa pureté.

Par de nombreuses organisations théâtrales mais toujours dans le temps qu'il fallait, et comme il le fallait, ils sont venus nous apporter sur scène, avec des programmes variés et fort divertissants, leurs heureux talents d'acteurs que nous avons déjà si souvent applaudis.

Je ne parle pas de la joie qu'ils nous ont procurée, et des heures vraiment délicieuses passées sous le charme de leurs voix si riches en tonalités tragiques et comiques, de leur mimique, de leurs gestes, en un mot de tout cet ensemble que tout bon acteur sait avec art exploiter par l'exercice, le temps et beaucoup de patience.

Mais pourquoi nous perdre en considérations de ce genre que d'aucuns — je parle de ceux qui ne connaîtraient pas encore nos artistes, ou bien de ceux, les moins experts dans l'art scénique — pourraient taxer d'exagération laudatives ; mais, pour nos assidus à nos réunions — et ils sont légion ! — il n'est personne qui saurait s'y méprendre. D'ailleurs, jugez-en par le nombre des séances données, et le choix des pièces interprétées.

Ils ont joué le 1^{er} octobre à l'occasion de la rentrée scolaire ; puis les 2, 26 et 27 novembre pour les pensionnaires, le 1^{er} jour de grand congé, pour les élèves des deux divisions séparées, en la fête de S^{te} Cécile et de S^{te} Catherine ; le 6 janvier, jour des Rois ; et enfin les 19 et 21 février pour le Cercle et le Collège, dans la période des fêtes du Mardi gras.

Quant à leur programme, ils ont donné :

Trois comédies :

L'Innocent criminel.

Une nuit orageuse, de M. Ilennéquin.

A l'habillement.

Deux vaudevilles :

Le crime de la place Pigalle.

L'Anglais tel qu'on le parle, de Tristan Bernard.

Une bouffonnerie :

Napoléon fait du Ciné, de P. de Soutter.

Deux opérettes :

L'Archiduc Casimir, de Ch. Le Roy Villard.
Quand les chats sont sortis.

Une saynète-bouffe :

Verbalisons.

Une chanson comique :

L'anatomie du Conscrit.

Deux monologues :

Un Voyage en chemin de fer.
Le Corbeau et le Renard.

Ce répertoire est celui d'une saison ; mais avec le temps, il évolue et s'amplifie. Hier, n'ont-ils pas joué *les Piastres Rouges*, le *Poignard*, le *Pater*, la *Conversion de Faust*, l'*Ame des Héros*, *Brouillés depuis Wagram* ? Ils n'attendent que l'ouverture de St-Marc pour donner plein essor à leurs ressources dramatiques.

En attendant, nous les félicitons chaleureusement du bel effort qu'ils ont produit jusqu'à ce jour, et nous applaudissons à tous les succès qu'ils ont remportés avec tant de brio.

Récital d'Œuvres Classiques et Modernes

PAR

CARLO LITEN, tragédien.

Mercredi, 21 Mars 1928.

PROGRAMME

DEUXIÈME DIVISION

Marche des Liserés verts (R. DE BUXEUIL).

La Fontaine — *Fables* :

Le Corbeau et le Renard.	Le Loup et l'Agneau.
La Cigale et la Fourmi.	L'Huître et les Plaideurs.
Les deux Mulets.	

Czardas (MONTI) *pour violon et piano*, par MM. R. GUERRA et P. LOÏSIDIS.

La Fontaine — *Fables* :

Le Loup et la Cigogne.	La Laitière et le Pot au Lait.
Le Coq et le Renard.	Les Animaux malades de la peste.

Corneille — *Le Cid* : Stances.

Rigoletto (VERDI) *pour violon et piano*, par MM. J. TRAMONI et P. LOÏSIDIS.

Catulle Mendès : Le Landgrave de Fer.
Maria Biermé : Les Cloches.
Camille Melloy : Les Minutes.
P. Berlier : Le Clown.
G. Le Roy : Le Passé qui file.
G. Rodenbach : Le Coffret.
Emile Verhaeren : La Pluie. — La Neige. — Les Pauvres.
La Cathédrale de Reims.

PREMIÈRE DIVISION

Rêve-Pompette, marche (ROSSET) *Orchestre*

François Villon : Ballade à la Vierge.

Corneille — Le Cid : Stances.

La Fontaine. — *Fables :*

Le Corbeau et le Renard.

Le Loup et l'Agneau.

La Cigale et la Fourmi.

L'Huitre et les Plaideurs.

Les deux Mulets.

Au Village, gavotte (GILLET) *Orchestre*

La Fontaine. — *Fables :*

Le Loup et la Cigogne.

La Laitière et le Pot au lait.

Le Coq et le Renard.

Les Animaux malades de la peste.

Racine : Andromaque. — Les Fureurs d'Oreste.

Grenade, valse (VERCOLIER) *Orchestre*

A. de Musset : La Nuit de Décembre.

Paul Verlaine : Ariette.

Ch. Baudelaire : La Cloche fêlée.

G. Rodenbach : Le Coffret.

Camille Melloy : Les Minutes.

Emile Verhaeren : La Pluie. — La Neige. — Le Navire.

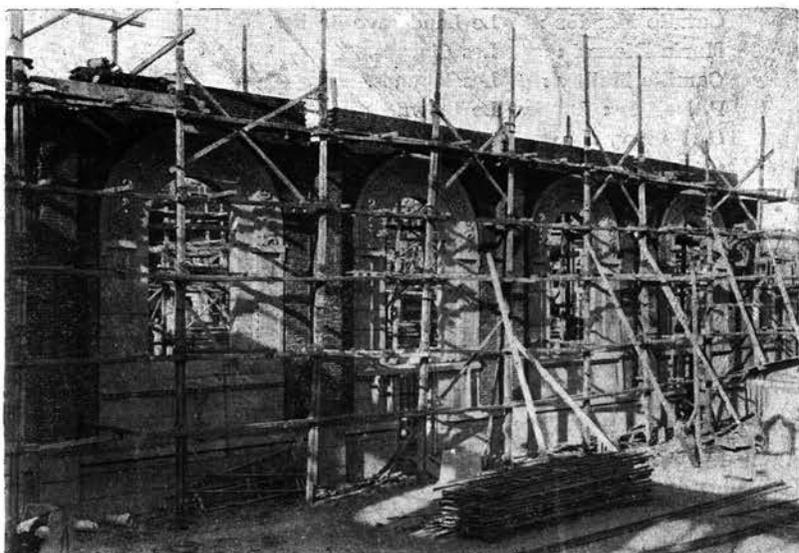
Les Pauvres. — La Cathédrale de Reims.

Marche des Bananes (SCOTTO) *Orchestre*



Lili.

Photo H. Kaïm. (Photo primée).



Collège Saint-Marc. — La chapelle.

Photo Pasquet.



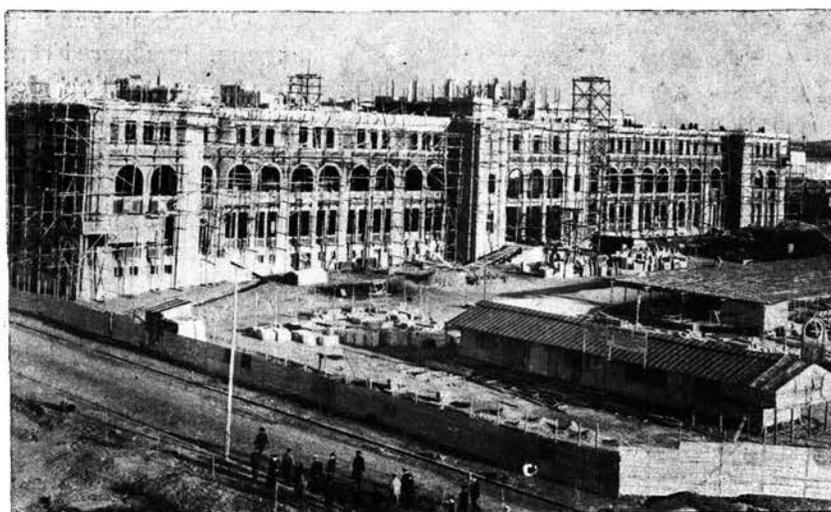
Collège Saint-Marc. — Vue de la Tribune de la Chapelle. *Photo Pasquet.*

Le Collège Saint-Marc

Le collège S^t-Marc entre dans la dernière phase de ses métamorphoses, c'est-à-dire que très prochainement il nous sera donné de voir surgir — débarrassé de son lourd réseau d'échafaudages — le bel édifice si longtemps attendu, et qui paraissait végéter dans sa coque informe et nue, au point qu'il semblait ne devoir jamais en sortir.

Ainsi donc — et l'annonce devient officielle — à la rentrée prochaine, S^t-Marc nous ouvrira toutes grandes ses portes neuves, pour nous faire les honneurs de ses vastes locaux pleins de lumière rayonnante et douce, et d'air le plus salubre qui soit.

D'aucuns, toujours avides d'un meilleur progrès, pourraient, à travers le dédale de ce labyrinthe moderne, vous servir de fil d'Ariane, et en cours de promenade vous apprendre bien des choses sur ses moindres détails : ils l'ont visité tant de fois, alors que d'autres, soucieux de plus fortes émotions, ont préféré se réserver l'agréable surprise de contempler dans son épanouissement parfait la pleine floraison de cette forêt de pierres. Oh ! alors quelle surprise !



Collège Saint-Marc. — La Façade en décembre 1927. *Photo Calvi.*

LES ANCIENS ET AMIS



Nous avons été désagréablement surpris de ne plus revoir à son poste d'infirmier celui dont le nom s'accommodait si bien, et en tout temps, d'une épithète qui décele une âme grande et un cœur généreux et délicat, le *bon Frère Ignace*.

Oui, ce charitable infirmier nous a quittés au cours des dernières vacances, pour se rendre en France, où ses supérieurs lui ont ménagé une sorte de demi-repos bien mérité en le nommant directeur d'une maison de Frères retraités, à Rodez.



T. C. F. Ignace.

On sait que pendant 45 ans, le Cher Frère IGNACE a été l'un des vaillants artisans au service de l'éducation chrétienne en Orient et spécialement en Egypte. Après avoir enseigné pendant plusieurs années, il fut placé, grâce à ses qualités d'administrateur, à la tête de l'Ecole Professionnelle, sise à Bab-Sidra, tandis que cette institution, en pleine voie de prospérité, voyait ses murs s'élargir pour donner

un immeuble plus spacieux et mieux installé.

Mais nous avons surtout connu le cher Frère IGNACE alors qu'il était directeur de la Campagne des Frères, et en dernier lieu à Sainte-Catherine, remplissant les fonctions du bon Samaritain. Ici et là, nous avons pu apprécier les vertus sereines de cet excellent religieux toujours empressé à nous recevoir. Son sourire était si accueillant, et ses manières si engageantes ! Jamais on ne le dérangeait ; et les choses se passaient si bien qu'il semblait qu'on était attendu. Qui de nous n'a pas souhaité d'avoir affaire à tant de charité, même... d'être malade, afin de se voir l'objet de sa paternelle sollicitude ?

Que ces lignes, qui traduisent si imparfaitement tout ce que fut le cher Frère IGNACE, nous rappellent à son bon souvenir. Qu'elles lui assurent, avec tout notre respect, notre plus vive gratitude et notre affection.

Succès

- M. Joseph ANHOURY a obtenu le diplôme d'ingénieur agricole (Ecole nationale d'agriculture de Grignon, France).
- M. Michel ASCAR a passé avec succès les examens du certificat d'études supérieures de Mécanique physique et expérimentale (Faculté des Sciences de Paris) et a été admis à l'Ecole supérieure d'Electricité de Paris.
- M. Léon BARCELON a obtenu le diplôme d'ingénieur architecte (Ecole des Travaux Publics de Paris).
- M. Habib BÉCHARA a obtenu le diplôme d'ingénieur des Ponts et Chaussées (Ecole des Ponts et Chaussées de Paris).
- M. Henri CHALHOUB a été admis en 2^{me} année à l'Ecole des Travaux Publics de Paris (section des Travaux Publics).
- M. Luigi COLAVOLPE a passé avec succès les examens du P. C. N. (Faculté des Sciences de Paris).
- M. Antoine GHALI, étudiant de 3^{me} Année à la Faculté française de Médecine de Beyrouth, a brillamment subi les épreuves du concours pour l'Externat des Hôpitaux.
- M. Chafik HOBÉIKA a été admis en 2^{me} année à l'Ecole des Travaux Publics de Paris (section des Travaux Publics).
- M. Elian KHOURI a été admis en 3^{me} année à l'Ecole nationale des Ponts et Chaussées de Paris.

- M. Edwin DE LUCOVICH a passé avec succès les examens de " Pitman's Commercial School, First Class " à Londres.
- M. Alexandre MABRO a obtenu le diplôme d'ingénieur architecte (Ecole des Travaux Publics de Paris).
- M. Grégoire MARCOULIS a été admis en 2^{me} année à l'Ecole des Travaux Publics de Paris (section du Bâtiment)
- M. Chafik MATTA a obtenu le diplôme de docteur en médecine (Faculté de Bordeaux).
- M. Christo MENTZELOPOULO a passé avec succès le 1^{er} examen d'admission à l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures de Paris.
- M. Jean NAHOUL a obtenu le diplôme d'ingénieur des Travaux Publics (Ecole des Travaux Publics de Paris).
- M. Michel POHOSKI a été admis en 3^{me} année à la Faculté de Droit de Paris ainsi qu'à l'Ecole libre des Sciences politiques.
- M. Pierre RIGAL, secrétaire de 1^{re} classe des Polices, dans l'Indo-Chine française, a été classé premier aux concours d'admission aux postes de Commissaire spécial de la Sûreté et de Commissaire de la police urbaine.
- M. Hubert SABBAGH a obtenu le diplôme d'ingénieur électricien (Ecole supérieure d'Electricité de Paris).
- M. Lucien SAVIGNON a été admis en 2^{me} année à la Faculté de Médecine de Paris.
- M. Diran SÉFÉRIAN ⁽¹⁾ a obtenu le diplôme d'ingénieur civil des Mines (Ecole nationale des Mines de Saint-Etienne).
- M. Joseph STIPANOVICH a obtenu le diplôme d'ingénieur architecte (Ecole des Travaux Publics de Paris)
- M. Nicolas SUMBATI a été admis en 5^{me} année de Médecine (Faculté de Lyon).
- MM. Mohamed TÉLÉMAT et Richard TRIGACI ont obtenu le diplôme d'ingénieur électricien (Ecole des Travaux Publics de Paris).

(1) M. D. SÉFÉRIAN fait partie du groupe spécial des quatre ingénieurs attachés au service technique de l'Office Central subventionné par les plus grandes usines métallurgiques de France.



ÉCOLE DE DROIT DU CAIRE

Session de Novembre 1927

Baccalauréat en Droit (1^{re} Partie) :

M. Antoine CATÉLOUZO | M. Marc SIDHIOM
M. Armand TAGHER

Baccalauréat en Droit (2^{me} Partie) :

M. Gabriel TRABOULSI | M. Eustratios SIRDARIS

Licence en Droit :

M. Albert NAWAWI | M. Joseph ZEITOUN

BACCALAURÉAT DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

(Session d'Octobre 1927 ⁽¹⁾)

Deuxième Partie :

Mathématiques.

M. Willy CAMIGLIERI | M. Georges KFOURY
M. Aldo RAMACCIOTTI

Philosophie.

M. Robert DAHAN

Première Partie :

Sciences - Langues Vivantes

MM. Alphonse BANDELLI | MM. Félix ROMANO
Georges CHALHOUB | Wilfred ROSSI

(1) Nous sommes heureux de constater que *le petit nombre* de candidats qui avaient échoué aux examens de juin 1927, ont tous affronté avec succès les épreuves de la seconde session.



Distinctions

Sitôt que l'officiel eut fait connaître la formation du nouveau ministère égyptien, le personnel du collège Sainte-Catherine apprit avec satisfaction la nomination au ministère de l'agriculture, de S.E. MOHAMED SAFWAT, pacha, père de notre camarade YEHIA SAFWAT, de la classe de Mathématiques.

A cette occasion, le Directeur du collège adressa à l'élu méritant ses très vives félicitations, auxquelles il fut répondu :

Très Cher Frère,

J'ai reçu avec le plus vif plaisir votre télégramme et vous remercie ainsi que les chers Frères et Professeurs du collège Sainte-Catherine pour vos aimables félicitations.

Veillez agréer, Très Cher Frère l'assurance de mes sentiments les meilleurs.

M. SAFWAT.

*
* *

La récente nomination de S.E. HUSSEIN HÉLAL bey à la haute charge de Vice-Président de la Chambre des Députés, a été vivement applaudie par tous les amis — et ils sont nombreux — de l'élu si méritant. Plus que tous autres, le collège Sainte-Catherine a été très sensible à cette nomination qui distingue l'un de ses meilleurs Anciens.

L'Académie Saint-Jean-Baptiste est particulièrement fière de compter S.E. HUSSEIN HÉLAL bey parmi les quarante présidents qui l'ont illustrée au cours de ses 40 années d'existence.

A S.E. HUSSEIN HÉLAL bey, nos respectueux hommages et nos chaleureuses félicitations.

*
* *

M. Adolphe GERMAIN, secrétaire de la Chambre de Commerce française, et vice-président de l'Union des Anciens combattants, a été promu officier d'Académie, au titre de l'Instruction publique.

M. Georges KOLLER, directeur délégué en Egypte de la Société de Comptabilité de France (Section d'Egypte) et de l'Institut Sténographique de France, vient d'être nommé officier d'Académie.

M. Alfred SCURMANN, secrétaire de la Compagnie des Trams et de l'Union des Anciens Combattants, rédacteur en chef du « PÉRISCOPE », a été décoré des palmes académiques.

Nous félicitons chaleureusement ces trois promus, dont le gouvernement français vient de si justement distinguer le mérite.

Figures disparues

DEPUIS juillet dernier, des deuils ont assombri des foyers bien connus ainsi que le ciel de notre vénérable collègue.

Dans cet espace de temps si court, nous avons eu le regret d'apprendre la mort de **Sélim Tawil**, professeur au collège Sainte-Catherine. D'une santé délicate, ce cher maître avait pris congé un



Sélim Tawil.

mois avant la fin de l'année scolaire, espérant qu'un repos prolongé dans un climat très doux, décuplerait ses énergies vitales et lui permettrait de reprendre, en octobre 1927, les cours qu'il avait jusqu'à ce moment donnés avec tant de compétence et de dévouement; mais Dieu en avait décidé autrement. Jugeant suffisante la tâche fournie par son fidèle serviteur, Il rappela à lui celui qui, plusieurs années durant, s'était fait l'ami des petits et des humbles.

Quelques jours plus tard, un faire-part nous annonçait que **Constantin Rouschias** n'était plus de ce monde.

Et, à l'heure où nous mettons sous presse, de Mansourah, on nous fait savoir que le **D^r Joseph Neirouz** vient de mourir à Longwy en plein exercice de ses fonctions.

Nous apprenons, avec regret, que la famille G. DELFINI vient d'être douloureusement frappée par la mort prématurée de leur fils, victime d'un accident de tram.

M. DELFINI était un des surveillants des chantiers de Saint-Marc, à Chatby.

Que les familles de ces chers Anciens que nous pleurons, veuillent bien trouver ici, avec l'assurance de nos ferventes prières, l'expression de nos sincères condoléances.

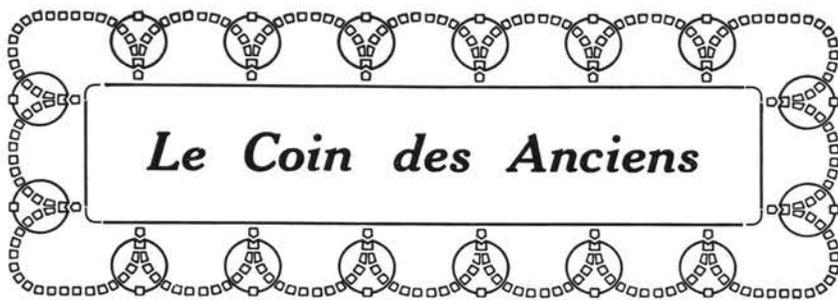


Dans notre numéro de juillet 1927, nous avons inséré, sous cette même rubrique funèbre, les quelques circonstances qui avaient accompagné le regretté **Jean Coutier** à sa dernière demeure.



Jean Coutier.

Aujourd'hui, nous donnons la reproduction d'une de ses meilleures photographies, celle où ceux qui l'ont bien connu, retrouveront fidèlement conservés, les traits du jeune et brillant élève de rhétorique, de l'année 1919-1920.



Une gloire du XIX^e siècle :

LOUIS VEUILLOT



Ce qu'on se représente à prononcer ce nom célèbre, c'est le talent au service de fermes convictions. Nul ne fut plus lucide à poursuivre son but que Louis Veillot ; nul ne le fit avec autant de talent, ni autant de constance.

Il fut l'un des plus grands journalistes de la seconde moitié du XIX^e siècle. Il est l'un des plus grands prosateurs de la langue française. Il a laissé, outre le choix imposant de ses articles quotidiens, recueillis sous le titre général de « Mélanges », une œuvre considérable et des plus variées.

Ce rude lutteur, tant redouté, tant aimé, tant haï, savait, en certains moments, déposer sa terrible plume de polémiste pour donner libre cours à ses sentiments de poète. Il a laissé de beaux vers dont quelques-uns ne sont pas sans être empreints de tendre émotion. Il fut également le romancier d'« Une honnête femme » et d'« Agnès de Lauvens ». Jules Lemaître en a vanté la maîtrise et le style. Le célèbre critique ajoutait que pour peu que Veillot eût continué à exploiter ce domaine, il se serait mis aux premiers rangs des romanciers de son temps. Voyageur, Louis Veillot sut évoquer le décor et l'atmosphère des lieux par lesquels il passa, dans les « Pèlerinages de Suisse » et les « Parfums de Rome », ce dernier livre tant empreint de la majesté de la Ville Eternelle et tellement évocateur de ses paysages lourds d'histoire. Il fut même historien : « les Français en Algérie ». Ayant eu l'occasion de suivre l'expédition commandée par le maréchal Bugeaud, il sut, à son retour, publier les récits d'un témoin impartial et clairvoyant.

Mais nous mettrions longtemps à passer en revue les diverses faces du talent du grand champion catholique. Résumons son

œuvre en disant qu'il sut toujours obéir à son idéal et mettre sa plume au service de ses convictions les plus intimes.

Veillot aurait pu, s'il l'eût voulu, mener une vie de tout repos. Il aurait pu n'être qu'un journaliste libéral, modéré, un agréable chroniqueur, un auteur de romans dans le goût de son époque. Il aurait vécu tranquille, admiré, riche, et pour reprendre la célèbre phrase de Jules Lemaitre : « Il commencerait à entrer dans les anthologies qu'on fait pour le lycée, et une rue de Paris porterait son nom ». Au lieu de cela, il se jeta au milieu de la

mêlée et ne vécut que dans une continuelle bataille. Il se fit d'innombrables ennemis, même parmi les plus grands représentants du catholicisme officiel. Il ne s'occupa jamais de plaire ou de déplaire. Il ignorait la servilité. Sa franchise native ne s'accommodait guère des concessions, ni de l'hypocrisie. Il fut et sut toujours être libre.



Louis Veillot.

Sa générosité était grande. Mais c'était l'offenser que de le lui rappeler. Il ne voyait pas son mérite. Chrétien, il accomplissait jusqu'aux plus petits détails les devoirs de son état. Il n'en tirait nulle gloire. Il servait la bonne cause sans espoir d'une récompense ici-bas. Il luttait

pour le Christ, pour mériter dans une autre vie. Comme il l'a si bien exprimé dans un admirable poème, intitulé « Testament » :

*Au dernier jour, devant Son Père
Il ne rougira pas de moi.*

Mais il faudrait lire sa correspondance pour connaître l'homme dans tous ses détails. Là, on le voit, tour à tour sérieux, enjoué, généreux, cinglant, fidèle à l'amitié, modeste, désintéressé Que de qualités ! Ses lettres peuvent prendre place, avec honneur, auprès de celles de M^{me} de Sévigné et des lettres de Voltaire mais, comme le dit Jules Lemaitre, pour un tout autre motif.

Il fut du plus intransigeant catholicisme. C'est pourquoi nous le voyons parfois aux prises avec des catholiques éminents, tels Montalembert (avec qui il se brouilla longtemps, mais avec lequel il finit par se réconcilier), le Père Gratry, Mgr. Dupanloup . . .

pour ne citer que ces trois noms. Le dernier alla même jusqu'à interdire la lecture de « l'Univers », à ses diocésains. Sur ces entrefaites, le Pape le reçut à Rome et le félicita chaleureusement de son œuvre hautement chrétienne. Cela ramollit toutes les offensives catholiques, du genre de celle de Mgr. Dupanloup. Et le célèbre journaliste continua à suivre la voie qu'il s'était tracée.

Rien n'a jamais pu l'abattre. Ni les cris de ses ennemis, - il était bien de taille à leur tenir tête à tous -, ni les malheurs successifs qui s'abattirent sur son foyer, - n'oublions pas, en effet qu'en l'espace de trois ans il perdit sa femme et trois de ses filles. Il poursuivit le combat au milieu des orages. Il avait l'âme généreuse et grande ; héroïque aussi. Les pires adversités n'en purent venir à bout. Et ce sera l'éternel honneur de Louis Veillot que d'avoir toujours tenu haut le drapeau catholique, malgré toutes les offensives.

Ne perdons pas de vue que ce redoutable combattant fut la générosité même. S'il attaquait un ennemi, c'était en tant qu'ennemi d'une cause qu'il défendait. Veillot n'a jamais pris à parti, à tort, la personnalité de ses adversaires. Il ne regardait pas l'homme, mais plutôt ce que représentait cet homme. Il luttait contre une personnalité en tant que celle-ci était un symbole de parti. Il lui arrivait parfois d'égratigner intimement l'adversaire. Mais il ne faut pas oublier que la polémique peut excuser parfois certains emportements. Et d'ailleurs, ses adversaires le traitaient-ils mieux ? Ne les voit-on pas s'abaisser aux plus basses injures ? Ne voit-on pas, par exemple, un Victor Hugo insulter Veillot dans la personne de sa mère ? A cela, Veillot répondit par un mépris mêlé de beaucoup de pitié pour son ennemi. Ce fut sa seule vengeance. Au besoin, il ne manquait pas de reconnaître le mérite de l'adversaire. Et il le proclamait hautement. La haine n'a jamais habité son cœur. Il était trop grand, trop au-dessus des mesquineries.

Si, aujourd'hui, certaines pages des « Mélanges » ne nous inspirent pas beaucoup d'intérêt, en raison de leur manque d'actualité, par contre, le reste de l'œuvre contient assez de pages étincelantes, pour soulever une éternelle admiration. Pour ne citer que « les Livres-Penseurs » et les « Odeurs de Paris », il faut reconnaître qu'il y a là une verve, une sûreté dans le tracé, une force dans la satire, à nulles autres pareilles. Certains portraits burinés de mains de maître, ne sont pas prêts de sortir de notre mémoire. Ce sont là deux livres que, pour ma part, je relis toujours avec un plaisir renouvelé.

Que dire de la langue de Veillot ? Son style s'inspire des

meilleurs classiques, tout en gardant une teinte nettement personnelle. Ses préférences littéraires portent sur Rabelais, Pascal, M^{me} de Sévigné (il adorait les lettres de la célèbre marquise), Racine, Corneille. . . . Il choisissait là de beaux modèles. Par contre, il ne prisait pas beaucoup Molière, la Rochefoucauld, ni Chateaubriand, dont il disait : « S'il n'a pas les qualités de l'auteur que j'aime, il a presque celles de l'auteur que je hais ». Tout ce qui n'était pas sincère, ne pouvait pas plaire à cet esprit sincère et probe. Il avait horreur de la pose, surtout en littérature. Il adorait la simplicité, la franchise, l'humilité. Nul ne se laissa moins éblouir par le succès. Et nul ne fut plus sensible aux belles et nobles choses.

Aujourd'hui Louis Veillot recommence à jouir de l'actualité. On se reprend à lire les œuvres du célèbre journaliste. Ce retour de l'attention vers un si grand talent doit être pour nous une consolation. Il prouve que le bon goût, l'amour du beau, du vrai, du bien n'est pas aussi périmé qu'on le dit chez les générations d'aujourd'hui.

ALFRED AMAD.



POUSSIÈRE

MERCREDI DES CENDRES

*Graves, les yeux baissés comme pour la prière,
Ils vont s'agenouiller à la Table des forts ;
Le prêtre, lentement, parcourt la file entière,
Marque les fronts penchés et dit, comme à des morts :*
« Cendre... Poussière ! »

*Enfant insoucieux, cher Ange à l'air mutin,
Ne te rembrunis pas sous la cendre grossière :
Avant que t'ait meurtri le sévère destin,
Ne réfléchis pas trop ; souris à ton matin :*
Il est poussière !

*Tes rêves éclatants deviendront ténébreux,
Adolescent, chez qui la sève printanière
Bouillonne, tel le flot, dans ton sang prisonnière ;
Et tu les entendras, un soir, se dire entre eux :*
« Cendre... Poussière ! »

*
* *

*Poussière, cette main du prêtre qui bénit ;
Poussière, le cerveau du Maître qui vous guide ;
Poussière, la sirène au sourire languide ;
Poussière, tous les fils nés du couple maudit.*

*Fruit du premier péché, Faucheuse au front revêche,
La Mort tranche la fleur, le chaume, sans choisir ;
Et puis, le vent du soir vient te boire à loisir,
O sève, jeune sang que le soleil dessèche
Avant que l'herbe ait pu moisir !*

*Faut-il désespérer ? — Oh non ! Car, si poussière
Est l'enveloppe obscure où vit l'esprit très pur,
L'Habitante est divine ; et, par delà l'azur,
S'envole d'un essor éblouissant et sûr ;
Elle est Lumière !*

*
* *

*Enfant rieur, sur qui glisse toute douleur,
À ton rire d'oiseau, donne libre carrière ;
En toi vit un esprit qu'affine le malheur,
Un souffle du Très-Haut, une immortelle fleur,
Une Lumière !*

*Ton rêve, adolescent, ne trompe pas toujours...
S'il t'appelle plus haut, à sa voix familière,
Réponds et marche au but sans terreurs, sans détours ;
Monte vers les sommets ; rêve de nobles jours
À la Lumière !*

*Tu peux frapper, ô Mort, ô Faucheuse au front noir !
Squelette grimaçant, tu nous laisses l'Espoir.
Ton doigt qui fait, des corps, une aride poussière,
Libère les esprits vers l'éternel savoir,
Vers la Lumière !*

AIN-DILÉ.



CHRIST VAINQUEUR

POUR PÂQUES

*Ils avaient fait rouler sur sa tombe une pierre,
Un roc que dix soldats à grand'peine hissaient ;
Et, tout bas, s'en allant, entre eux ils se disaient :
« C'est fait ! Ce poids suffit à sceller sa paupière.*

*Nous avons des soldats... Mettons-les à l'entour ;
Qu'ils gardent ce cadavre, en tout, pour trois journées ;
Puis, nous le montrerons aux foules consternées,
Leur disant : « Le voilà !... C'est le troisième jour ! »*

*Vain calcul d'une prudence vaine ;
Vains efforts de la Haine aux abois !
Au jour dit, quand vint l'aube sereine,
Se leva le Dieu mort sur la Croix.*

*Les soldats, craignant l'amer reproche,
Attentifs, montaient leur faction...
A travers l'épaisseur de la roche,
Il passa, surnaturel Rayon !*

*Et soudain, aux éclats de la foudre,
Descendit l'Envoyé du Très-Haut.
Les Romains roulèrent dans la poudre ;
Gabriel découvrit le Tombeau.*

*Christus Vincit ! — Christ vainc : célébrons sa victoire :
En Lui triomphe et vit le Monde racheté.
Christus regnat ! Il règne : et pour l'Eternité !
Imperat ! Il gouverne : Au Christ, Honneur et gloire !*

*Régnez, ô Christ Jésus, sur chacun de mes jours ;
Commandez : votre voix est douce, ô tendre Maître !
A Vous, dès ici-bas, je suis de tout mon être,
Votre Chose, ô Vainqueur, pour toujours, pour toujours !*

MINOS.

LA CRAVATE

« Je vois que vous ne croyez pas au surnaturel. Cependant, Messieurs, il est quelquefois des circonstances... »

Le Comte Féodor Wassilief s'interrompit pour fixer à son œil droit le monocle qui le quittait rarement.

Pressentant une histoire, nous nous assimes autour de lui. Ce soir-là, il nous avait réunis en son charmant hôtel de Passy où abondaient meubles fins et bibelots curieux. Parmi ces derniers, il en était qui rappelaient au Comte des aventures étranges dont il aimait à nous faire le récit. Il s'exprimait agréablement en français : c'était un Russe d'autrefois.

« Il est des circonstances, continua Wassilief, où notre raison se tait, subjuguée par le fantastique. — Prenez des cigarettes, je vous en prie ; le parfum du tabac turc crée pour moi une ambiance infiniment encourageante et sympathique... »

En disant ces mots, notre ami se leva, alla vers un proche guéridon et ouvrit un coffret d'ébène qui s'y trouvait posé. Il en retira une longue et belle cravate de soie noire.

« Cette cravate, poursuivit-il, appartenait à mon ami Frédéric Lantier, victime du phénomène atroce que je vais essayer de vous décrire. Ce n'est pas sans tristesse que je vous en parle, car Lantier était mon meilleur ami.

« Il terminait ses études à Paris ; voici bientôt quinze ans de cela... Orphelin de père et de mère, seul dans la capitale, il ne possédait pour tout appui qu'un vieil oncle riche, avare et quinteux qui vivait à Auteuil, dans une villa retirée.

« Frédéric avait vingt-trois ans. D'une intelligence vive, mais épris de plaisirs et de joyeuses débauches, il ne recevait de conseils que de son grincheux parent ; et encore, ce dernier ne visait qu'à modérer la prodigalité du jeune homme. Quant à moi, les avis que j'aurais pu lui donner eussent été ridicules car je menais joyeuse vie en ce temps-là... »

« Le 5 novembre 1910, je reçus, de Lantier, un billet ainsi conçu :

Mon très cher,

Je t'attends ce soir à huit heures, chez mon oncle, 120, rue Erlanger. Il y aura du monde. Grande ripaille. On ne s'ennuiera pas. Vous réserve à tous une surprise.

A toi,

Frédéric.

Je fus stupéfait. Comment ! Lantier nous conviait à faire bombance, et cela au domicile de l'oncle désagréable et cacochyme !

« Il nous réservait une surprise »... mais sa seule invitation en était une.

En attendant l'heure du rendez-vous, je tentai vainement d'imaginer le dessous de l'invraisemblable proposition. Rien ne m'eût étonné de mon original ami dont les farces singulières frisaient parfois le cynisme.

*
* *

Il était déjà huit heures et demie quand j'arpentai la rue Erlanger, en quête du numéro 120. Cette rue d'Auteuil, peu fréquentée le jour, est déserte la nuit. Un froid vif tombait du ciel clair. De distance en distance, un réverbère projetait une lueur mate sur les trottoirs. Le bruit de mes pas emplissait seul la rue silencieuse. Tout en marchant, j'essayais de lire les numéros des maisons : 116... 118... 120...

*
* *

— Eh bien ! mon vieux, tu es en retard. Allons, entre donc. Lantier me prit familièrement par le bras. Il titubait légèrement.

— Et ton Oncle ? lui dis-je aussitôt.

— Ne t'inquiète pas ; tu verras...

Le ton de sa voix et l'éclat de son regard décelaient une vague ivresse. Il me conduisit dans la salle à manger. Là, dix étudiants de ma connaissance festoyaient gaillardement.

— Sers-toi, glapit l'instable Frédéric, sers-toi, nom d'un chien !...

Le son d'un gramophone couvrit sa voix. Dissimulé sous la table et mystérieusement déclenché, l'appareil fit entendre la « Marche Funèbre » de Chopin.

La joie des invités fut à son comble.

Emoustillés par de généreuses libations, ils se levèrent tous, des couples se formèrent et la sonate en si bémol mineur connut une interprétation chorégraphique pour le moins inédite. Je me mêlai sans entrain à cette sauterie improvisée. Une appréhension me grignotait, sournoise. J'observai Lantier à la dérobée et voici ce que je vis : il tournait constamment la tête vers la porte de la salle ; il semblait appréhender l'apparition de quelqu'un ou de quelque chose...

Et il se mit à rire, nerveusement.

— Lantier ! hurlai-je pour me faire entendre, Lantier ! nous diras-tu ce que l'oncle Joséphin pense de tout ceci ?

Mon apostrophe eut un effet immédiat. Mon ami cessa de

danser et tous l'entourèrent en criant, sur l'air des « Lampions » :
« Et ton oncle ? — Et ton oncle ? »

— Mon Oncle ? rugit l'interpellé, mon oncle ? . . . je vais vous présenter à lui ; suivez-moi !

Après un instant de stupeur, nous suivîmes notre camarade qui pérorait comme un charlatan. En file indienne, Lantier en tête, nous plongeâmes dans un long couloir. Au bout d'une quinzaine de mètres, une massive porte de bois se dressa devant nous. Notre guide s'arrêta grotesque et solennel. Puis, d'une voix tonitruante : « Mesdames et Messieurs, j'ai l'honneur de vous présenter à Monsieur Joséphin Lantier, mon oncle vénéré ! »

Il ouvrit la porte. Nous regardâmes.

Une chambre oblongue, dénuée de tout meuble, semblait assoupie sous la clarté d'une bougie posée sur le plancher.

Le parquet ciré s'étendait, nu, comme une plaine sans fin. Mais la chose qui attirait notre regard reposait au milieu de la pièce : un cercueil de chêne, flambant neuf.

Un silence tomba sur nous tous. La flamme de la bougie vacillait. Assemblés au seuil du simili-caveau, nous suivions, fascinés, la course des ombres sur les murs. Et nous nous tournâmes vers l'étrange neveu : il exultait.

Nous revînmes dans la salle à manger.



— Enfin, Lantier, qu'est-ce que ça veut dire ? — Tu n'es pas fou ? — Et l'oncle ? — Où est-il ? — Tu te moques de nous ? — La plaisanterie n'est pas gaië, tu sais . . .

— Ben voilà, c'est une . . . bonne blague . . . oui. Le vieux Joséphin est . . . heu . . . est mort hier . . . frappé d'apo . . . heu . . . d'apoplexie. Alors, il est mort. J'hérite, oui . . . Mais comme il a toujours été rosse pour moi, je lui joue un tour . . . un tour amusant. Et pendant qu'il moisit dans sa caisse, nous, on rigole . . . C'est bien naturel . . . C'était une rosse, vous savez . . . heu.

Nous fûmes pris d'un fou rire. Le côté macabre de la situation ne nous apparaissait pas car nous étions tous un peu gris. Un pince-sans-rire prit à parti notre amphitryon.

— Sinistre individu, tu n'as donc peur de rien ?

— Quoi ? . . . les morts ne reviennent pas.

— En es-tu bien sûr ?

— Je l'ai toujours entendu dire . . .

— Hum . . . eh bien, je te défie de passer une heure, seul, avec les restes de ton honorable parent.

— Ah ! tu m'en défies ? . . . parions !

— Soit, mais j'ajoute une condition à ta solitude avec Joséphin.

— Une condition ?

— Oui. Au bout d'une heure, ta veillée étant terminée, tu enfonceras un clou dans la bière.

— Entendu. Topons là.

— Mille francs ?

— Mille francs.

Comme vous le voyez, Messieurs, Frédéric n'était pas encore dégrisé.

*
*
*

Après l'avoir enfermé auprès du mort en lui laissant un gros clou et un marteau, nous partîmes. Il était onze heures.

Au dehors, la rue Erlanger, froide, morte. Enchantés de la plaisanterie, nous bavardions gaiement.

De distance en distance, un réverbère projetait une lueur mate sur les trottoirs... Non, les morts ne reviennent pas.

*
*
*

Ici, le Comte Wassilief se tut. Il plissa les paupières, regardant dans le passé. Au bout d'un instant, il reprit :

Ce que je vais maintenant vous dire me fut péniblement raconté, le lendemain, par Lantier lui-même.

Après notre départ, il se promena de long en large dans la chambre mortuaire. L'apaisement de la demeure tranquille dissipa sa légère ivresse. Il se moqua d'abord de lui-même, puis : « Bah ! ça vaut bien mille francs... » Il s'approcha du cercueil, se pencha sur lui et le flatta de la main comme une bête familière. Le couvercle en avait été soigneusement vissé, le matin même, par de sombres et dignes mercenaires.

Lantier tira sa montre ; onze heures et quart. Bien qu'il n'eût pas froid, il s'approcha de l'unique fenêtre, la ferma et regarda à travers les vitres. Aucun passant n'animait la rue.

Une lourdeur muette oppressa la maison vide.

Le front appuyé aux carreaux, il songeait, quand il perçut un petit bruit.

Il écouta.

Tic... tic... tic... semblable au son des gouttes d'eau qui tombent, après la pluie, du rebord des toits... Cela ne vient pas du dehors, non, mais du fond de la maison ; peut-être du corridor obscur, ou du vestibule, ou du grand buffet plein d'ombre ; pas du cercueil, non... Mais, après tout, pourquoi pas ?... Ce lui serait, d'ailleurs, facile à vérifier... Non, il regarde par la fenêtre, il ne veut pas se retourner, il ne peut pas se retourner.

Le crépitement se rapproche, plus distinct. Lantier croit l'entendre derrière la porte... Quelque chose va rentrer.

Il sent alors entre ses épaules une brusque piqûre, comme une pointe acérée : la peur !

Soudain, il se redresse, délivré ; il a compris et se souvient : le robinet de la cuisine, usé, laisse échapper l'eau, goutte à goutte. Il a compris, mais le toucher de la peur crispe encore sa nuque.

C'en est assez, il va mettre fin à l'attente énervante et s'acquitter, sans plus tarder, de sa tâche grotesque. Résolu, il tourne sur les talons, va prendre dans un coin le marteau et la longue pointe rugueuse qui doit lui servir de clou. Il s'agenouille auprès du cercueil, s'incline vers la masse immobile, plante verticalement le clou, lève son bras armé et tape.

Il tape furieusement, comme un sourd. Que ça finisse enfin ! Les chocs du fer contre le fer résonnent, s'amplifient. La pointe pénètre chez l'oncle Joséphin.

Alors Lantier éprouve une sensation horrible, hallucinante. Il ne rêve pas. C'est vrai, c'est vrai, une force invisible l'attire par le cou et incline sa tête vers la bière, graduellement, à chaque coup de marteau. Il faut taper, il tape ; le mort, sans doute, veut lui parler de près ; déjà son menton touche le bois, il tape, il tape...

Le lendemain matin, nous rendîmes visite à Lantier, afin de savoir s'il avait tenu ses engagements.

Une domestique de son oncle, congédiée depuis la mort de celui-ci, était revenue chercher quelque objet. Elle avait trouvé le jeune homme étendu, inanimé, dans la chambre funèbre.

Il nous fit à grand'peine le récit des événements de la nuit. Puis, nous dûmes le coucher, car il commençait à délirer.

Frédéric Lantier mourut dans l'après-midi terrassé par une fièvre cérébrale.

Notre hôte avait achevé son histoire ; son monocle pendait au bout du cordon noir qu'il laissait filer entre ses doigts. La fumée de nos cigarettes serpentait, silencieuse.

— Mais la cravate ? dit l'un d'entre nous, simple souvenir du malheureux ?

— Ah ! oui... reprit le Comte, j'oubliais, la cravate... Elle porte une déchirure vers le bas, comme vous pouvez le voir. Lantier la portait le soir du drame. Elle pendait sur le cercueil durant la macabre besogne et se trouva prise entre le bois et le clou ; si bien qu'à chaque coup de marteau elle attirait mon pauvre ami vers la sinistre boîte.

Et le Comte Féodor Wassilief rajusta posément son monocle.

JEAN COUTIER.

~~~~~  
**ORIENT**  
~~~~~



I.

C'était une mosquée au grêle minaret,
Bien modeste devant ses grandes sœurs du Caire :
Si vieille, qu'elle avait cet air morne et précaire
De chose qui s'achève en un trépas discret.

Jadis, pour la construire, il fallut le décret
Du sultan qui d'Allah est l'auguste Vicaire ;
Chez elle sont venus le cheikh et le sicaire,
Et ses murs ont enclos, dit-on, plus d'un secret. . . .

Mais à présent, seul, un rameau de clématite
Frissonne sur la pierre aux reflets d'hématite,
Et mélange sa grâce à celle des palmiers.

La fontaine a tari le jeu de ses cascades ;
Et nul pas n'interrompt, sous les blanches arcades,
Le roucoulement grave et triste des ramiers.

II.

Orient décrépit ! . . . Mosquée abandonnée ! . . .
Terre dont chaque motte évoque un monument,
Où nous viendrons, dans son royal délabrement,
Cueillir ton souvenir comme une fleur fanée !

Tu montres, d'un air fier, à l'Europe étonnée,
Tes palais sans harem, tes déserts sans jument,
Et tes moucharabiehs, — inutile ornement, —
Et tes sérails où nulle intrigue n'est menée.

Tes minarets sont faits de solide béton ;
Le muezzin n'y monte, à présent, qu'en veston ⁽¹⁾
Et c'est par haut-parleur qu'on dira les surates ;

Tes fellahs sont puissants, tes pachas démocrates.
Oui, tout change. Et pourtant, il suffit d'un dattier
Pour te ressusciter, Orient, tout entier !

PATRICE ALVÈRE.

(1) En Turquie, du moins. — P. A.

SOLIDARITÉ

Sur le pont supérieur du grand transatlantique, « *Empress of Sky* », dans sa cabine étroite comme une carlingue d'avion, aux parois tapissées, sur fond noir, de manettes et d'objets bizarres et hérissées de gros yeux curieux qui regardent d'un air sournois, l'officier télégraphiste de garde veille, la tête encerclée dans l'état du casque écouteur, soudain, tous les réflexes de son être agissent, ses muscles se raidissent, car à son oreille initiée les claquements secs de mitrailleuse disent :

« *Save our Ship* 43°05, 33°41, 69.089 ».

Sa main n'a pas fini de tracer ce message en langage clair que de nouveau il retentit, impérieux, anxieux « *Save our Ship* ». Pendant près de deux minutes, il clame à qui veut l'entendre son anxiété, mais soudain son cri d'appel ne s'achève pas — Silence angoissant —.

« Envoyez chercher le capitaine, d'urgence ». En attendant, l'officier télégraphiste se penche curieux sur le « *Lloyd Registered* » : « 69.089 » — « *Sea Oak* » — 10.000 tonnes — le s/s « *Sea Oak* », le grand bateau émigrant que l'on avait croisé, il y a deux jours, à la dernière escale chargé d'émigrants italiens.

« 43°05, 33°41 », « *L'Empress of Sky* » est à peine à 50 milles du lieu du sinistre : 50 milles ce n'est pas trois heures de marche : la mer est calme, la nuit est claire. On a le temps de sauver quelqu'un.

Le capitaine accourt furieux : « Pourquoi le déranger continuellement ? Que fait l'officier de quart ? » Mais le s/s « *Sea Oak* » — 10.000 tonnes — bateau d'émigrants — au moins 2.000 personnes à l'eau — Cela change la question.

Déjà de haut en bas du grand transatlantique la nouvelle a couru rapide comme un secret. Et les hommes sous leur smoking, les femmes sous leurs perles ont senti dans leur dos un frisson étrange. Les tubes acoustiques vomissent les ordres les plus divers, rapides : « Barre à bâbord, toute ». — « Machine tribord accélère ». — « Forcez les feux ». — « Préparez les chaloupes ». Les quartiers-maitres courent à leur poste, les coups de sifflet déchirent la nuit. Et le grand bateau vibre, se cabre comme sous l'éperon, se raidit comme s'il avait conscience qu'il doit se presser et de toute la vitesse de ses quatre hélices tournant à toute allure, de son étrave aiguë, il viole l'eau qu'il rejette

derrière lui en une écume grondante et bouillonnante, et trace jusqu'à l'horizon son passage sur la mer noire.

Et pendant ce temps, dans son étroite cage, l'officier télégraphiste se presse, manie les instruments bizarres, les manettes; l'éclat de ver luisant des lampes clignote d'un air entendu et, à travers l'espace, vers le bateau en détresse, arrive, rapide, le message de salut :

« Keep cheerful we are coming — Empress of Sky »

Alors des fils presque invisibles des antennes de l'« Empress of Sky » aux fils non moins invisibles des antennes des autres bateaux, se tisse un réseau d'ondes sonores qui couvre l'espace d'un tissu épais, rejeté d'une antenne à une antenne, s'amplifiant toujours, il couvre bientôt tout l'espace de son manteau bruissant. Il va rebondir sur le marbre des salles de rédaction, sur les manchettes des journaux, dans la gorge des camelots et toujours de plus en plus fort, clame dans le vaste monde ces deux messages d'angoisse et de salut :

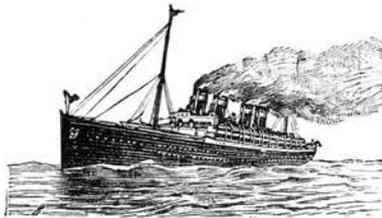
« Save our ship — Sea Oak »

« Keep cheerful we are coming — Empress of Sky »

Dans la salle des machines, la tôle des foyers rougit à blanc, le dos des chauffeurs se couvre de transpiration, leur poitrine halette, l'aiguille des manomètres ne quitte plus la position « maxima » mais, qu'importe le risque, un bateau est en danger et quitte à devoir, à son tour, lancer lui aussi le « Save our Ship », l'« Empress of Sky » ira vers les 2000 émigrants qui l'appellent, de toute la vitesse de ses quatre hélices.

Admirable solidarité.

RAYMOND GEORGES.



MON CŒUR . . .



Sentier pavé de pierre
Que chaque hiver disjoint,
Triste sous la poussière,
Fangeux au moindre coin
Quand se mouille la terre,
Mon cœur est un chemin qu'on a dallé de pierre.

Bois riche en floraison,
Sensible à la caresse
D'une verte saison,
Frustré de sa richesse
Quand les étés s'en vont,
Mon cœur est la forêt que vents dépouilleront.

Ciel créé pour la joie,
Tels les cieux d'Orient,
Ouvre à l'espoir la voie
Quand l'air est souriant;
Sous les orages ploie
Ce dôme oriental qu'incendiait la joie.

Beau lac où la clarté
De l'azur se reflète,
Cristal de pureté;
Advienne la tempête
Se ternit la gaîté
De mon cœur, lac immense amoureux de clarté.

CHARLE BARTHÉMI.

La Fête du Nil

Si nous consultons les historiens qui se sont occupés de tous les détails relatifs à l'inondation périodique du Nil, nous constatons que les fêtes qui, en cette solennelle circonstance, mettaient en liesse toute la population égyptienne, ne duraient pas seulement un jour, mais se poursuivaient pendant tout le temps de la crue du fleuve. Ce n'est qu'après la création des nilomètres que l'on choisit un jour particulier pour s'adonner aux réjouissances publiques. Ce jour était déterminé par le degré de hauteur fixé d'avance — que devait atteindre le fleuve et qu'enregistraient les nilomètres.

Ali pacha Moubarek, ancien ministre de l'instruction publique, dans sa *Nouvelle description de l'Égypte*, nous donne les détails suivants :

« La crue du Nil, chez les anciens Égyptiens, était une époque de réjouissances, dont les fêtes que nous voyons aujourd'hui ne peuvent nous donner aucune idée.

« Toute la population allait habiter de somptueuses demeures qui s'étagaient sur les bords du fleuve, depuis les cataractes d'Assouan jusqu'à la Méditerranée. Aussitôt que les eaux d'inondation emplissaient le Nil, c'était une suite ininterrompue de fêtes, d'illuminations, d'une extrémité de l'Égypte à l'autre.

« Les Égyptiens se rendaient sur des bateaux de formes variées, aux couleurs éclatantes, et accomplissaient les vœux qu'ils avaient faits, visitant les temples et offrant des sacrifices. C'était pour eux le moment le plus favorable pour remplir leurs devoirs religieux et mondains. Tout le monde participait à l'allégresse générale, sans distinction de castes. Les rois, les princes eux-mêmes étaient les premiers à donner l'exemple.

« On voyait alors les deux rives du Nil, d'Assouan à la Méditerranée, soit sur près de deux cents lieues, semées de splendides palais, de castels, de villas, de cimetières aménagés avec un soin pieux. Et tous ces édifices se pressaient tellement les uns contre les autres, que c'était à peine si l'on pouvait rencontrer quelques étroits passages d'où l'on pût apercevoir les deux chaînes de montagnes qui bordent la vallée. Ces superbes résidences étaient entourées de jardins ombreux, plantés d'arbres rares, et le voyageur qui parcourait la vallée, soit par terre, soit sur le Nil, avait devant les yeux les plus pittoresques paysages.

« Les pharaons possédaient dans chaque province des palais qu'ils occupaient alors successivement ; il en était de même pour les ministres et les notables. On décorait avec luxe ces demeures, on soignait les jardins avec une sollicitude particulière, les couvrant d'arbres exotiques d'essence rare ; on échangeait des visites, et les festins succédaient aux festins.

« Les princes et les plus riches propriétaires du pays rivalisaient de zèle dans la splendeur des illuminations. Sur les deux bords du Nil, et surtout du côté où se trouvait le roi, on voyait se dérouler des étendards aux plis flottants, où l'on avait inscrit le nom du souverain, ses titres et ses vertus. Mais les rois, dans les excursions qu'ils faisaient pendant ces réjouissances nationales, n'avaient pas seulement pour but de s'amuser, ils examinaient le pays, se rendaient compte de la situation du peuple, tranchaient les différends qu'on leur soumettait, en s'appuyant sur les lois qui s'inspiraient des vrais besoins de la nation dont elles favorisaient la prospérité et la puissance.

« On peut donc dire qu'alors tous les Egyptiens, grands et petits, participaient aux bienfaits que les souverains répandaient sur leur passage, et que l'inondation apportait à tous, avec des journées de plaisirs et d'allégresse, une perspective de vrai bonheur, puisqu'elle faisait entrevoir d'excellentes conditions de fécondité, cause principale de ces fêtes nationales.

« Les bateaux dont se servaient les rois et les princes étaient suivis d'autres embarcations à l'usage des personnages de la cour ; des barques étaient chargées, en outre, du matériel indispensable au souverain et à sa suite. Aux bateaux s'ajoutaient des nacelles rapides chargées de transporter les courriers et divers objets qu'on n'avait pu introduire sur les bateaux royaux. Et, quand la crue donnait le signal des réjouissances, c'était un coup d'œil féérique que présentaient toutes ces embarcations en mouvement, sillonnant le fleuve et s'entre-croisant sans cesse. Les ventes et les achats s'activaient alors ; le mouvement était partout. »

Les divers auteurs que nous avons pu consulter s'accordent à reconnaître la magnificence de ces fêtes. Nous pouvons, en lisant leurs descriptions, nous faire une idée de leur incomparable éclat.

Les bateaux royaux avaient quatre étages ayant chacun une hauteur de dix pieds ; ils étaient couverts de dorures et étaient ornés d'inscriptions et de dessins où étaient représentés les dieux ainsi que les parties intérieures et extérieures les plus artistiques des temples.

Les bateaux des princes, des officiers généraux et des préfets n'étaient surmontés que de trois étages de neuf pieds chacun.

Point de dorures, afin qu'on pût les distinguer de ceux du roi, mais de riches peintures multicolores.

Venaient ensuite les embarcations des prêtres, des notables et de l'armée, avec deux étages d'une hauteur de huit pieds chacun. Ici, les décorations étaient sobres ; l'emploi de certaines couleurs était interdit. Puis, en dernier lieu, se profilaient les bateaux de la population ordinaire simplement aisée, et ceux qui étaient destinés au transport des marchandises, avec un seul étage et une seule couleur ; ils avaient beaucoup de points de ressemblance avec nos dahabiehs.

Aussitôt que le fleuve gonflait ses eaux, de longues files d'embarcations fendaient les flots. On en a compté, certaine année, jusqu'à 80.000, sans parler des barques plus modestes du bas peuple. Dans ces promenades sur le Nil, tout le monde vivait pêle-mêle, et l'on s'adonnait en toute liberté à la danse et aux chants. Cet état de choses se prolongeait jusqu'au jour où les eaux répandues dans les campagnes retraient dans le lit du fleuve. On reprenait alors la vie accoutumée et l'on commençait les travaux agricoles. La joie, le bonheur en Egypte commençaient donc avec le Nil et prenaient fin avec lui.

Plusieurs auteurs mentionnent certaines coutumes particulières au temps de la crue. C'est ainsi que les Egyptiens jetaient dans les eaux du fleuve une jeune vierge choisie parmi les plus belles, parée de ses bijoux et de ses plus riches vêtements. C'était un sacrifice pieux que l'on faisait au Nil, et cette jeune fille était la fiancée du Nil. Cette coutume n'a pris fin qu'après la conquête musulmane. La première année qui suivit l'entrée victorieuse d'Amrou sur le territoire égyptien, les Coptes voulurent se conformer à cet antique usage et s'adressèrent en ces termes au général musulman : « Notre Nil a une vieille habitude à laquelle nous devons nous conformer, sinon il nous privera du bienfait de son inondation. » Ils lui racontèrent ensuite l'histoire de leur sacrifice traditionnel.

Amrou répondit que l'islam défendait semblable sacrifice. Malgré l'insistance des Coptes, Amrou tint ferme.

Or il arriva que cette année-là, le Nil fut d'une exceptionnelle faiblesse. Les Coptes implorèrent de nouveau le général musulman ; celui-ci demeura inébranlable. Il envoya aussitôt au khalife Omar une lettre où il mentionnait ce qui venait de se passer. Le khalife approuva la conduite du général et ajouta que les principes de l'islam infirmaient toutes les coutumes antérieures. Il joignit à sa lettre un billet qui ne contenait que quelques lignes et qu'il recommandait à son lieutenant de jeter

dans le Nil dès qu'il en aurait pris connaissance. Voici ce qu'Amrou lut sur ce billet :

« Du serviteur de Dieu, le prince des Croyants, au Nil égyptien :

« Si vous coulez selon votre volonté, il vaut mieux que vous ne couliez pas. Si c'est Dieu, l'Unique, le Victorieux, qui dirige votre cours, nous demandons à Dieu, l'Unique, le Victorieux, de vouloir bien régler votre cours. »

Amrou se conforma aux instructions qu'il venait de recevoir et jeta le billet dans le Nil avant la fête de la Croix (Salib). Les habitants du Caire se disposaient déjà à quitter la ville pour se rendre à la campagne, persuadés que la hausse du fleuve ne s'accroîtrait pas davantage. Mais le jour de la fête de la Croix, le Nil atteignait seize pics, et la population reprit courage.

Quelques écrivains nous apprennent que la coutume de consacrer un jour particulier à célébrer le point culminant de l'inondation est très ancienne. C'est à ce jour qu'il est fait allusion dans le Coran. Le programme des fêtes a subi de nombreuses variations dans le cours des siècles, et l'on voit, à une certaine époque l'adoption d'un défilé solennel appelé le cortège du khalife (Maokab), ainsi que l'indiquent Makrisi dans sa *Description de l'Égypte* et Ali pacha Moubarek dans sa *Nouvelle description de l'Égypte*. Ces deux écrivains sont d'accord dans les détails qu'ils donnent de cette cérémonie.

Voici en quels termes s'exprime Ali pacha Moubarek :

« Le khalife se rendait au nilomètre accompagné d'un nombreux cortège, car c'était une coutume parmi les souverains de la dynastie des Obéidites de présider eux-mêmes la cérémonie de la coupure du Khalig. Mais cette cérémonie ne s'effectuait pas toujours dans les mêmes formes, comme il est d'usage quand il s'agit d'un acte officiel. Nous voyons, au contraire, qu'à cette époque, les fêtes, d'année en année, augmentaient d'éclat.

« Sous Al Moez-li-Din-Allah, premier roi obéidite d'Égypte, le cortège se formait au palais du souverain et se composait de princes et de soldats. Le roi sortait du palais avec cette brillante escorte pour assister à la coupure, puis il rentrait au palais, toujours accompagné du même cortège.

« Sous les successeurs de ce prince, le cérémonial fut ainsi réglé : la nuit du 25 Baouna (mois de juin), le surveillant du *mékias* (nilomètre) relevait exactement la cote du Nil. Le matin, il écrivait au roi pour l'informer du résultat de son observation. Cette opération s'effectuait dans le plus grand secret : le monarque seul et son ministre en avaient connaissance. Aussitôt le khalife arrêtait le jour où les préparatifs de la fête devaient être terminés.



RUPTURE DE LA DIGUE DU NIL (18 Août 1798, — 1^{er} Fructidor An VI).

On devait alors confectionner deux riches costumes destinés au souverain, qui revêtait l'un à l'aller et l'autre au retour. Le premier avait une valeur de 1000 dinars ; le second, de 300 dinars. On préparait, en outre, d'autres costumes pour le frère du khalife et quatre membres de sa famille, pour le ministre et ses enfants et pour cinq cents pages qui devaient faire partie du cortège royal.

« On apprêtait encore un nombre considérable de socles en or, sur lesquels on devait porter des statues figurant des hommes, des éléphants montés, des lions, des fruits, etc. Ces statues étaient faites d'ambre, d'or et d'argent. Deux jours avant la coupure, le khalife sortait du palais avec le cortège officiel et se rendait au Vieux-Caire, sur les bords du Nil. Il montait avec son ministre dans un bateau préparé pour la circonstance et qui le conduisait au nilomètre, où il entrait avec son ministre. Là, il invoquait le Ciel en se prosternant deux fois, puis on lui apportait un vase contenant du musc et du safran. Le khalife délayait lui-même ces substances dans l'eau jusqu'à complète dissolution. Ce mélange, appelé *kholouq*, était descendu par le surveillant du mékias jusqu'à la colonne graduée, sur laquelle il s'appuyait du pied gauche et de la main gauche.

« De la main droite il prenait le *kholouq*, dont il enduisait la colonne. Cette opération est connue sous le nom de *takhliq*. »

Makrisi, de son côté, ajoute :

« En ce jour, la population égyptienne accourait de toutes parts au nilomètre. Si elle voyait la colonne voilée d'un rideau, elle reconnaissait alors que le *takhliq* avait eu lieu et se livrait aux plus bruyants divertissements. La nouvelle se répandait ensuite comme une traînée de poudre. »

Après avoir procédé à la cérémonie du *takhliq*, le khalife retournait au palais, soit par voie de terre, soit par le Nil. Dans ce dernier cas, le cortège suivait les bords du fleuve. Le Nil était couvert de plus de mille bateaux qui contenaient une foule immense.

Le lendemain de cette cérémonie, le surveillant du mékias se rendait au palais du khalife pour lui annoncer la bonne nouvelle. Le khalife lui faisait présent de costumes très riches, lamés d'or, pour lui et sa famille ; puis l'heureux bénéficiaire de ces généreux dons sortait du palais suivi d'un cortège nombreux, musique en tête. Près du surveillant se tenaient quatre cavaliers montés sur des mules et portant chacun un sac contenant cent dinars : c'était là encore un cadeau royal. Chaque fois que le surveillant arrivait à une des portes de la ville que le khalife avait coutume de

franchir, il mettait pied à terre et baisait le sol en signe de respectueuse reconnaissance. Toutes les personnes qui avaient participé à la générosité royale, faisaient de même. Dans la nuit qui suivait ce jour de fête, les lecteurs du Coran se rendaient au nilomètre pour se faire entendre d'une foule nombreuse. Pendant cette même nuit, on distribuait dix cantars de pain, dix moutons, dix vases de douceurs et dix grands cierges.

Le lendemain matin, le khalife, vêtu d'un riche costume, auquel on donnait le nom d'*Extrême Gravité*, quittait le palais et allait à l'endroit fixé pour la réunion du cortège. Toutes les rues que ce cortège devait parcourir, étaient recouvertes d'étoffes de soie ; la foule massée de chaque côté regardait le défilé dans le plus profond silence.

Le peuple, pour témoigner son respect au souverain, se prosternait et baisait la terre.

Arrivé au point de départ du cortège, le roi recevait en cadeau le cheval qu'il avait lui-même choisi pour monture. Puis le cortège se formait ; chaque corporation avait sa place désignée d'avance. On entendait alors les sons des tam-tams d'argent et des trompettes d'or et d'argent auxquels se mêlaient ceux d'autres tam-tams et de trompettes de cuivre. Le souverain était immédiatement précédé d'un fonctionnaire chargé de distribuer de l'argent au personnel des mosquées et des fontaines publiques qui se trouvaient sur le passage du cortège.

C'est ainsi que s'effectuait le défilé jusque sur les bords du Nil. L'on traversait le fleuve pour gagner l'autre rive, où avaient été dressées de grandes tentes, au milieu desquelles on distinguait la tente royale, couvrant à elle seule une superficie de deux feddans (1). La colonne qui la soutenait avait une hauteur de cinquante-cinq coudées (2). Lorsque le khalife avait pris place sur son divan, les lecteurs du Coran s'approchaient pour lui en faire la lecture pendant une heure ; puis, si quelques poètes avaient été heureusement inspirés, on les introduisait l'un après l'autre. Le khalife sortait ensuite par une porte réservée pour se rendre dans une salle de réception appelée *manzarat-el-sakra*, située tout près du lieu où l'on devait pratiquer la coupure du Khalig. Dès que le souverain avait fait son entrée, on ouvrait les fenêtres ; à ce signal, les ouvriers qui occupaient le bord opposé se mettaient en mouvement et procédaient à la coupure, tandis que le khalife et les lecteurs du Coran se tenaient sur le bord occidental du fleuve.

(1) Feddan = 4 200 m² 983.

(2) Soit environ 27 mètres. — Une coudée = 50 centimètres.

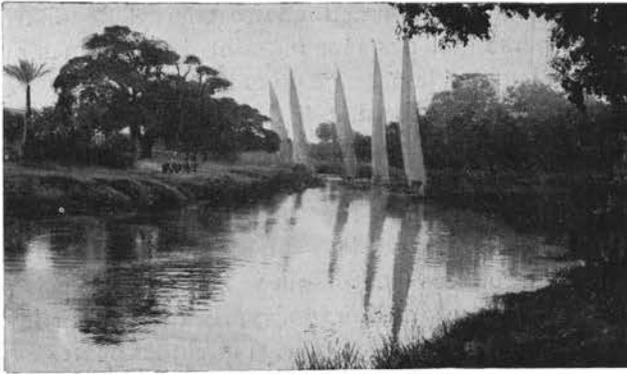
Sur la rive orientale, occupée par les mariniens et les capitaines de bateau portant les pelisses qui leur avaient été données, la foule se livrait aux divertissements les plus variés.

Quand la coupure était achevée, les petites embarcations s'engageaient dans le Khalig, bientôt suivies de bateaux de toutes dimensions.

Le gouverneur du Caire baisait la terre en signe de reconnaissance et se transportait sur la rive droite pour procéder à la distribution de repas complets destinés à des convives précédemment invités.

En ce moment, le khalife donnait le signal du départ, en quittant sa tente pour retourner au palais dans le même ordre qu'à l'arrivée.

NILUS.



Canal Mahmoudieh.

*Photo V. Calvi.
(Photo primée).*

La Fuite en Egypte.

LA NUIT AU DÉSERT

(D'après le tableau de LUC OLIVIER MERSON)



Après le jour brûlant, la nuit tiède et sereine
Etend la paix des cieux sur les sables sans fin.
Minuit règne au zénith. Sa splendeur souveraine
Répand sur le désert des reflets d'argent fin.

Le sphinx mystérieux depuis trois mille ans veille,
Seul dans l'immensité, lourd et silencieux ;
Et les trois voyageurs, fatigués de la veille,
Près du monstre accroupi, dorment sous les grands cieux.

Frêle et beau, l'Enfant-Dieu dans les bras de sa Mère
A penché son visage et fermé ses yeux d'or.
La nuit donne aux proscrits une paix éphémère.
Assise contre un pied du sphinx, la Vierge dort.

Mais son front pense au ciel ; ses yeux voient ; son cœur prie.
Elle adore son Fils. — Dans un vague lointain
Que la lune blanchit, l'hyène rôde et crie.
Saint Joseph est couché près du feu qui s'éteint.

Le concert infini des astres innombrables
De son hymne muet remplit l'immensité,
Et révère en tremblant les splendeurs adorables
Que voile en cet enfant son humble humanité.

Il vient, rénovateur, au désert de ce monde.
Les sables désolés fleuriront sous ses pas.
Il rendra l'éclat pur à la pauvre âme immonde.
Il ouvre un siècle heureux, qui ne finira pas.

JEAN MOUTERDE.



Deux Précieux Auxiliaires de la Morale et de la Presse



L'ÈRE est à la lutte. Aujourd'hui plus qu'à toute autre époque, il est nécessaire et urgent de dénoncer le mal qui, sous les formes les plus séduisantes et les plus variées s'insinue, s'étale et déborde. Le mal est partout ; mais il est surtout dans ce livre au titre alléchant, à la présentation soignée ; dans ce grand film d'art de si magistrale reconstitution ; dans cette pièce de théâtre, de notre théâtre moderne qui livre tout impunément et à toutes les classes de la société.

Et c'est pourquoi, au Caire, en mars 1927, il s'est constitué un Comité de salubrité morale publique, formé d'une jeunesse d'élite, dont la mission est d'endiguer les flots dévastateurs et fangeux d'une littérature infecte qui, au cours de ces dernières années, tente de submerger, de détruire la morale, toute morale, en légitimant le déchaînement des passions les plus criminelles et les plus viles.

Nous applaudissons de tout cœur à cette courageuse initiative partie d'un Comité digne de tous les éloges.

Faisons plus ! Admirateurs d'une œuvre si conquérante et si utile, entrons résolument dans la lice où combattent tous ces vaillants apôtres du Bien et du Beau, et, comme eux, devenons membres actifs de cette Union sacrée interconfessionnelle anti-pornographique.

UNION SACRÉE INTERCONFESSIONNELLE ANTIPORNOGRAPHIQUE

RÈGLEMENT

1. — L'U. S. I. A. est une Société qui a pour but de combattre la pornographie. Par pornographie, on entend tout ce qui porte atteinte à la moralité, tels que : romans fangeux, spectacles immoraux, affiches indécentes, cartes postales ordurières, revues malsaines, etc.

2. — La Société est dirigée par un Comité, composé d'un président, d'un vice-président, d'un secrétaire et d'un trésorier. Les élections ont lieu au commencement de chaque année scolaire et les membres sont choisis parmi les élèves des premières classes. On ne pourra jamais élire deux membres dans la même classe.

3. — Le Comité recrute des adhérents dans les divers établissements scolaires dirigés par les Frères.

4. — Les jeunes gens qui donnent leur adhésion s'engagent :

1^o à enrayer le courant pornographique par une contre-propagande au sein de leurs familles et auprès de leurs amis ;

2^o à ne lire que de bons livres ;

3^o à éviter les spectacles mauvais ;

4^o à garder dans leurs propos et dans leurs gestes une scrupuleuse honnêteté ;

5^o à porter l'insigne de la Société.

5. — Toute considération politique est interdite. Cependant les membres doivent être convaincus que le but de l'U. S. I. A. est éminemment utile à la prospérité de l'Égypte. En conséquence, pour le plus grand bien de leur pays, ils tendront de toutes leurs forces à réaliser ce but aussi pleinement que possible.

6. — Le Comité s'engage à publier des tracts antipornographiques qui seront distribués aux membres, lesquels doivent les propager autour d'eux.

7. — La cotisation mensuelle sert à combler les frais d'imprimerie et d'achats de publications.

8. — Une fois tous les deux mois, ou plus souvent, le Comité renseignera les membres sur la marche de la Société par une publication intitulée : *Extraits des éphémérides*.

BULLETIN d'ADHÉSION

Le soussigné déclare s'inscrire à l'U. S. I. A. après avoir pris connaissance de son règlement et s'engage à payer la somme de P.T.
(minimum P.T. 2) comme cotisation mensuelle.

Nom

Signature :

Prénom

Classe

Collège

Le Caire, le 192

Connaissez-vous le « Rayon » ? Non ? Eh bien,

lisez ce qui suit, c'est lui-même qui vous parle.

« Encore une revue ? » vous écrierez-vous en ouvrant ce premier numéro du *Rayon*.

« Encore une, oui ; mais *unique*.

« Le *Rayon* comble un vide réel : il sera la seule revue catholique d'Égypte.

« Est-ce à dire que nous en ferons une revue d'action religieuse, une revue d'apologétique, de piété ou de mysticisme ? En aucune façon : notre but est plus modeste, mais cependant d'importance primordiale.

« Depuis quelque temps, en Égypte, de nombreuses revues paraissent, dans lesquelles la religion et la morale, si elles ne sont pas toujours combattues, sont toujours systématiquement ignorées et tenues à l'écart. Ce que nous voulons, c'est, à l'intention des lecteurs catholiques, éditer une revue *aussi intéressante, aussi attrayante* que les autres, mais ayant, en plus, les soucis de l'existence d'une loi religieuse et morale.

« Le *Rayon* sera ainsi, et avant tout, un Rayon de vérité et un Rayon de beauté. Au lieu du vide effarant que parfois l'on rencontre dans certaines publications, on trouvera dans notre revue, avec quelques articles sérieux et qui feront un peu réfléchir, de nombreuses pages consacrées à la poésie, à la littérature, à l'art : d'ores et déjà nous annonçons que nos colonnes seront largement ouvertes aux productions des jeunes talents qui ne manquent pas dans ce pays et qui ne trouvent pas l'occasion de se manifester : qu'ils triomphent de leur timidité et qu'ils nous envoient leurs essais. Nous attirons tout particulièrement l'attention sur notre grand concours littéraire, le *Tournoi des Jeux Floraux d'Égypte*, dont M. E. LORGEON, consul de France au Caire, que nous sommes heureux de remercier ici, a bien voulu accepter la présidence d'honneur.

« Un Rayon de gaieté aussi : la part sera faite aux historiettes intéressantes, aux articles humoristiques, aux mots pour rire ; mais est-il besoin de dire que rien de grossier, de vil, d'équivoque, ne viendra souiller cette saine et fine gaieté qui est le propre des âmes délicates ?

« Enfin, une dernière partie de la revue sera consacrée aux nouvelles religieuses du pays : ce sera un tableau de l'activité

catholique en Egypte, et par là, le *Rayon* sera un Rayon d'espoir et de réconfort.

« Est-ce tout ? Presque ; citons, pour mémoire, les concours de mots croisés dotés de jolis prix, et surtout notre Club d'échanges philatéliques, le premier du genre fondé en Egypte.

« Et maintenant que, simplement, nous avons dit notre but et esquissé notre programme, nous faisons appel à toutes les bonnes volontés : *Aidez-nous*. Aidez cette œuvre nécessaire. Aidez-nous par vos suggestions : nous serons toujours heureux de tenir compte des avis qui nous parviendront pour améliorer de plus en plus cette revue qui a l'ambition de devenir *vo*tre revue.

Nous avons réduit à un minimum presque dérisoire le prix de l'abonnement annuel : *P. T. 10*. ⁽¹⁾ — qui d'ailleurs vous donne droit au tirage de deux lots magnifiques. — Nous espérons donc que les abonnés nous viendront nombreux, et que les anciens nous trouveront sans cesse de nouvelles recrues. De notre côté, nous n'épargnerons aucun effort pour nous montrer dignes de la confiance que vous nous témoignerez, et dont, par avance, nous vous remercions. »

LE RAYON.

⁽¹⁾ Adresse : Revue le « Rayon » — Mission Africaine. — Rue el Besa — Choubrah. — (Le Caire).



En fouillant les « Archives » d'à-côté



Les indiscrets sont de méchantes gens ; au risque de contracter mauvaise presse, je me permets de communiquer aux lecteurs du *Lotus* une information qui ne manquera pas de les intéresser. En tout cas, elle montrera à mes collègues les académiciens qu'ils sont parfaitement bien encadrés.

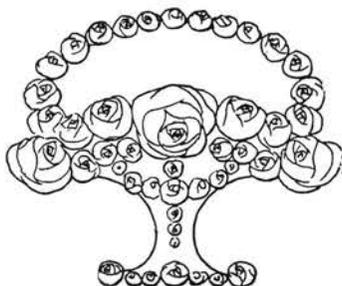
Donc, indiscrètement, à travers les trous d'une serrure soigneusement fermée par la précieuse clé « humilité », j'ai découvert que parmi nos maîtres, nous avons au moins cinq « Officiers d'Académie ».

J'ai lu : MM. Auguste GUINNET, Germain VIDAL, Baptiste ULLIEL, Léon LIGIER, J.-P. EQUY, Hippolyte MADAULE, Frédéric GONSOT.

Je vous vois ouvrir de grands yeux et affirmer : « Il y a tant d'années que je fréquente le Collège et je ne connais point tout ce monde-là. » Si, mon brave, vous les connaissez tous fort bien les visages qui portent ces noms, mais nos maîtres ont si bien su fondre toute leur personnalité au bénéfice de la collectivité que le « vieil homme » — il paraît que c'est ainsi que l'on désigne le ci-devant — a disparu et fait place à Frère Un Tel perdu dans l'anonymat du nom de religion.

Si je ne craignais de me faire anathématiser, j'ajouterais même que cinq de ces « Officiers » ont été récemment promus, savez-vous par qui ? par M. Edouard HERRIOT, ministre de l'Instruction publique. *Camarades ! rendez vos honneurs au rabat blanc.*

C. TUSÉRI.



LISTE DES PRÉSIDENTS DE L'ACADÉMIE

depuis sa fondation (17 Octobre 1888)

MM. Alfred Tilche	1888-1889
Léopold Jullien	1889-1890
Michel Charbin	1890-1891
Hussein Héral	1891-1892
Alfred Lian	1892-1893
Alexandre Vivaldi	1893-1894
Tewfick Geargeoura	1894-1895
Halil Craissati	1895-1896
Elie Toriel	1896-1897
Mourad Arian	1897-1898
Fernand Braun	1898-1899
Emin Gabriel	1899-1900
Edmond Braun	1900-1901
Franklin Bernard	1901-1902
Paul Lévy	1902-1903
Jean Thuile	1903-1904
Aziz Antoine	1904-1905
Mario Monferrato	1905-1906
Antoine de Zogheb	1906-1907
Georges Tasso	1907-1908
Victor Sisto	1908-1909
Elie Cangellaris	1909-1910
Nicolas Zahar	} 1910-1911
Elie Malouf	
Gabriel Ackaoui	1911-1912
Jacques Messéca	1912-1913
Albert Shama	1913-1914
Réginald Zarb	} 1914-1915 1915-1916
Félix Savidis	1916-1917
William Farès	1917-1918
Armand Bellanti	1918-1919
Gabriel Sarrouf	1919-1920
Rafi Aboussouan	1920-1921
Robert Sabbagh	1921-1922
Raymond Arcache	1922-1923
Jules Pensa	1923-1924
Naoum Khougaz	1924-1925
Alfred Amad	1925-1926
Georges Betcher	1926-1927
Aziz Amad	1927-1928

Les anciens numéros du LOTUS sont vendus aux prix suivants :

Nos 2, 3, 4, 5, 6, 7.....	chacun	P.T.	1
„ 8, 10, 11, 12, 13, 14	„	„	3
„ 15, 16, 17.....	„	„	5
„ (18-19), (20-21), (22-23),		.	
„ (24-25), (26-27), (28-29),			
„ (30-31), 33, 35, 36, 37, 38.	„	„	15
Les 27 Numéros non épuisés.....	„		160

IMPRIMERIE
DE
L'ÉCOLE PROFESSIONNELLE DES FRÈRES
30, RUE SIDI-EL-WASTI
ALEXANDRIE
(ÉGYPTE)